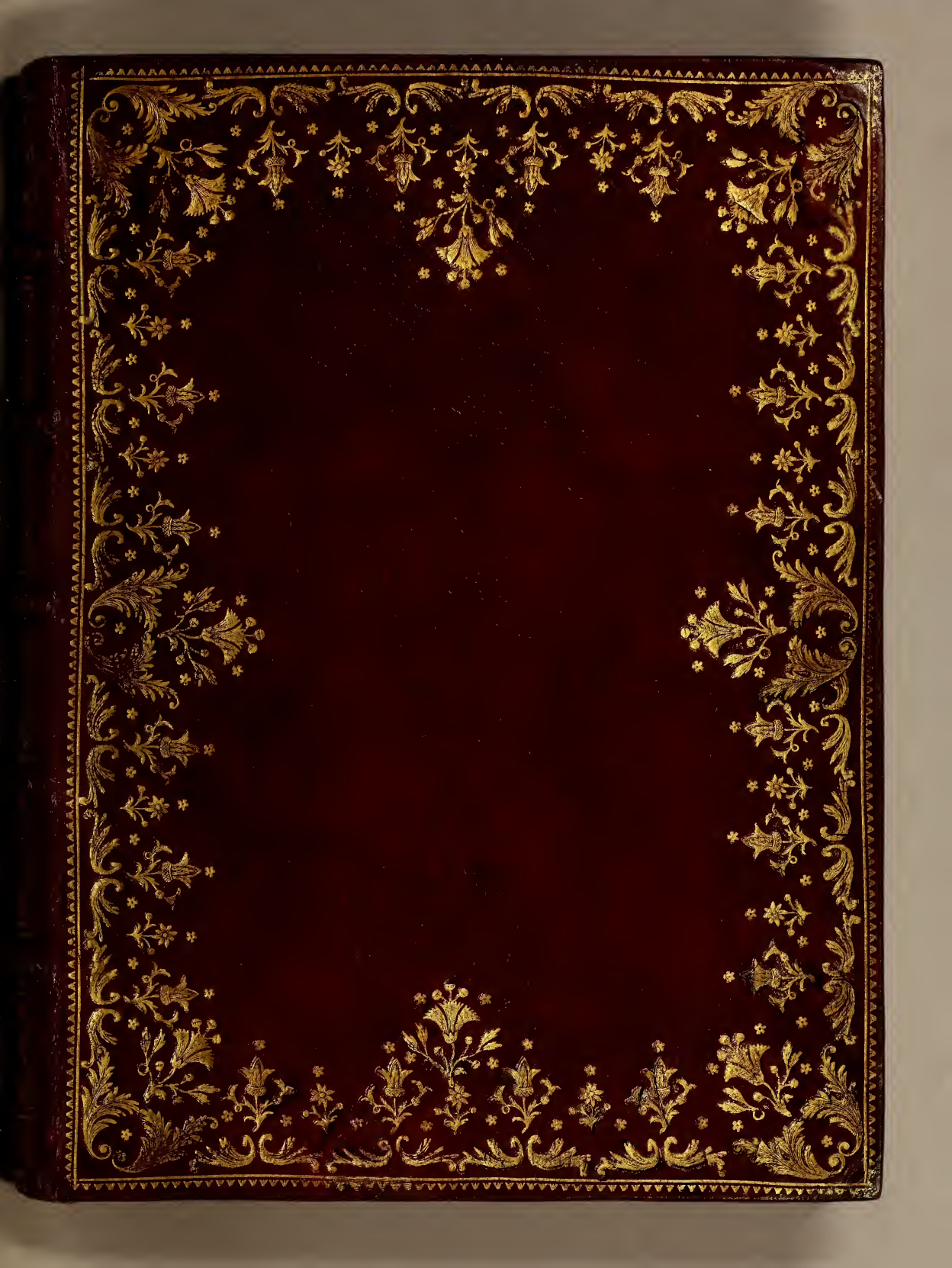
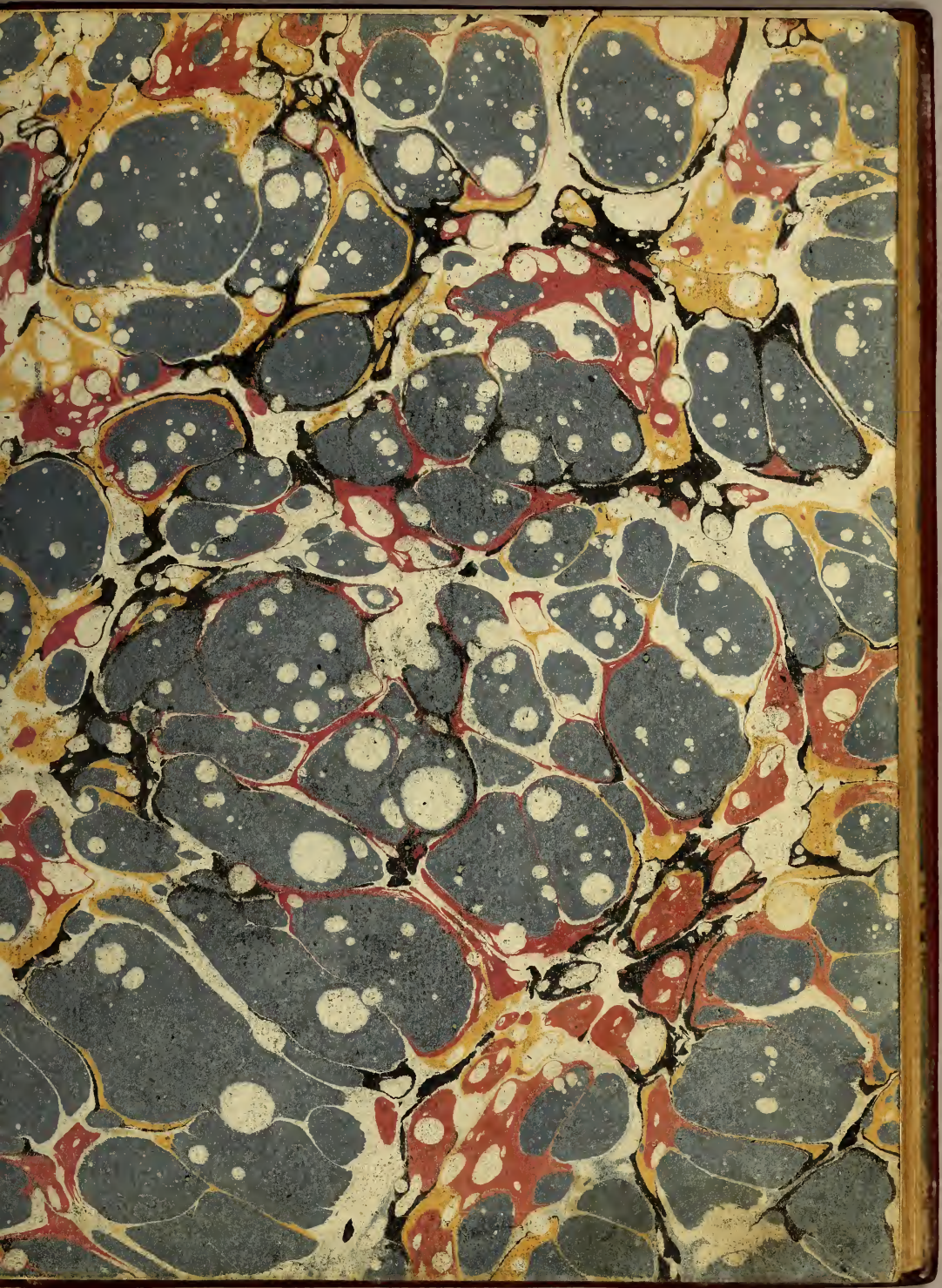


John Carter Brown
Library
Brown University



A17f

John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
MRS. JESSE H. METCALF
through
THE ASSOCIATES OF
THE JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Souvenir
De M^r Ch.....

VOYAGE
DE NEWPORT
A PHILADEPHIE, ALBANY, &c.

A NEWPORT,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE DE L'ESCADRE.

AVERTISSEMENT.

Ce Journal ne devant sortir de mes mains que pour passer dans celles de mes amis les plus intimes, il semble que je pourrois compter sur leur indulgence, & me dispenser de prévenir leur critique. Mais leur suffrage n'est-il pas le plus précieux & le plus desirable pour moi? N'est-ce pas à eux qu'il m'importe de plaire, & n'est-ce pas près d'eux seulement que je dois trouver la récompense de mes veilles & de mes travaux? Je leur dirai donc qu'ayant fait en Amérique un voyage de près de quatre cens lieues, & ayant vu plusieurs objets intéressans, il est naturel que je veuille en conserver le souvenir, & aider ma mémoire qui n'a jamais mérité une grande confiance de ma part, & qui en méritera encore moins par la suite. On sait que les années en s'accumulant, doivent perfectionner le jugement & diminuer la mémoire : je crains bien qu'elles n'operent sur moi qu'à moitié ; & je veux prévenir leurs injures, si je ne puis espérer leurs bienfaits.

Tout voyageur dont l'objet n'est pas uniquement de changer de place, fait des notes sur ce qu'il voit de remarquable : mais lorsque ces notes sont écrites à la hâte ; lorsqu'elles se ressentent des incommodités des auberges & des fatigues du voyage ; lorsqu'elles sont tellement griffonées, qu'au bout de trois mois elles deviennent inlisibles pour la personne même qui les a écrites, il est indispensable de les rédiger & de les transcrire. C'est ce qu'il m'a fallu faire à mon retour ; je ne dirai pas à loisir, car il n'en existe pas dans une armée, quelque petite qu'elle soit ; sur-tout lorsqu'on est occupé par des détails journaliers, & que des projets qui s'exécutent, d'autres qu'on abandonne après les avoir formés, des correspondances continuelles avec les Américains, de fréquentes visites de leurs principaux Officiers, la présence même de leur Général, emploient ou partagent la journée, & interrompent les heures du travail. Quoiqu'il en soit, j'ai fait un Journal de mon voyage, & je l'avois commencé pour moi seul ; mais quel est l'ouvrage qui peut intéresser, lorsqu'on ne travaille que pour soi ? Il semble que ce mot seul *ôte la vie à toutes nos actions, & gâte jusqu'à la solitude*

même. Non, ce ne ſera jamais pour moi ſeul que j'aimerai la retraite & le recueillement ; ce ne ſera jamais pour moi ſeul que je traverſerai les mers, & que je viſiterai de nouveaux peuples & de nouvelles contrées. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Journal, entrepris d'abord pour ma propre instruction, ſoit bientôt devenu un hommage offert à mes amis. Puiſſent-t'ils m'en ſavoir quelque gré, & s'ils en retirent quelqu'utilité, me pardonner d'avoir auſſi travaillé pour la mienne. Je leur demande de conſentir à ce partage ; parce que ſouvent je ſuis entré dans des détails qui ne ſont deſtinés qu'à aider ma mémoire, & qui ne peuvent être bons que pour moi. Seulement je les prie de croire que lorſque j'ai été le plus ſec & le plus ennuyeux, c'eſt pour moi que j'ai travaillé. Je n'ai pas beſoin d'ajouter que les camps, les champs de bataille & tout ce qui tient à la guerre, ayant fait l'objet principal de ma curioſité, il n'y a que les militaires qui puiſſent me lire d'un bout à l'autre avec quelqu'intérêt ; mais il eſt aiſé de paſſer ces endroits, qu'on reconnoîtra dès les premieres lignes, ou du moins de les parcourir légerement. Sans doute ce n'eſt pas être exigeant que de demander aux gens qui habitent Paris, de lire rapidement & ſans application. Cependant j'avertis qu'à quelque partie de ce Journal qu'on veuille donner ſon attention, il eſt néceſſaire de ſe procurer pluſieurs cartes de ce pays-ci. On les trouvera chez le Rouge, chez Beaurain, & chez tous les Géographes. Celles dont on ne peut ſe paſſer, ſe réduiſent à quatre : la carte de la Nouvelle Angleterre, qui comprend les quatre États de l'eſt ; celle de la Nouvelle York ; celle des Jerſeys & celle de la Penſylvanie. Si l'on veut y ajouter une carte du Canada, qui comprenne le lac Champlain & le lac Ontario, on lira avec beaucoup plus d'intérêt l'article qui traite des projets de campagne dans le nord, & de mes entretiens avec le Général Schuyler.

VOYAGE

DE NEWPORT A PHILADELPHIE ALBANY, &c.

DEPUIS le 11 Juillet que j'avois débarqué à Newport, je m'étois presque toujours trouvé dans l'impossibilité de m'en absenter, même pour deux jours seulement. Dès le 19 de ce mois, la Flotte Angloise commença à se montrer devant le port: le lendemain nous comptions vingt-deux voiles, & peu de jours après, nous apprîmes que les ennemis embarquoient des troupes. Ce ne fut que vers le milieu du mois d'Août, que nous fûmes informés du parti que les Anglois avoient pris de les débarquer à New-York & sur Long-Island. Il ne paroissoit pas encore bien clair qu'il eussent renoncé à leur entreprise. Tous les jours, nous recevions des avis qui annonçoient de nouveaux embarquemens. Nous augmentions nos fortifications; & notre établissement encore récent, me donnoit des occupations journalieres, qui ne me permettoient pas de m'éloigner. Ce ne fut qu'à la fin du mois d'Août, que M. de Rochambeau trouva le tems d'aller à Providence; je l'accompagnai, & nous revînmes dès le lendemain. Le 18 Septembre, il partit avec le Ch^er. de Ternai, pour se rendre à Hartford, sur le Continent, où le Général Washington lui avoit donné rendez-vous. Je ne le suivis pas dans ce voyage, & le hasard fit que pendant son absence, nous nous trouvâmes dans la position la plus critique où nous ayons été depuis notre arrivée. On croyoit alors à Rhode-Island que M. de Guichen, qu'on savoit parti de Saint-Domingue, venoit joindre ses forces aux nôtres, & on se voyoit au moment d'agir. Le 19, on apprit qu'au lieu de M. de Guichen, l'Amiral Rodney étoit arrivé à New-York avec dix vaisseaux de ligne. On ne douta pas que la Flotte Françoise, & même l'Armée, ne fut attaquée. En conséquence, on embossa les vaisseaux, & on protégea leur mouillage par de nouvelles batteries qui furent construites avec beaucoup d'intelligence & de célérité. Au commencement d'Octobre, la saison étant déja avancée, & l'Amiral

Rodney n'ayant rien entrepris, on eut lieu de croire que nous ſerions tranquille le reſte de l'année, & on ne s'occupa plus qu'à préparer le logement des troupes pour le quartier d'hiver. Elles y entrerent le 1 Novembre. C'étoit l'époque à laquelle je pouvois ſans crainte, m'éloigner de l'armée; mais ne voulant pas montrer trop d'empreſſement, & déſirant de voir s'établir la diſcipline, & les arrangemens relatifs aux cantonnemens, je différai juſqu'au 11 à me mettre en route pour une longue tournée ſur le Continent.

Je partis ce jour là avec M. Linch & M. de Monteſquieu, qui avoient chacun leur domeſtique. J'en avois trois, dont l'un menoit un cheval en main, & l'autre conduiſoit une petite charrette, qu'on m'avoit conſeillé de prendre pour porter les portemanteaux, & éviter par ce moyen de bleſſer mes chevaux de ſuite. Il faiſoit alors une forte gelée; la neige couvroit la terre, & le vent de nord-oueſt étoit très-piquant. En allant au Ferry* de Briſtol, je me détournai pour voir les fortifications de *Butts-Hill*, & je me rendis au Ferry vers onze heures & demie. Le paſſage fut long & difficile, parce que le vent étoit contraire. On fut obligé de courir trois bordées, & il fallut faire deux voyages pour paſſer nos chevaux & la charrette. j'arrivai à deux heures à Waren, petite ville de l'Etat de Maſſachuſſet, qui eſt à dix-huit milles de Newport. Je deſcendis dans une bonne auberge, dont le propriétaire, appellé M. Buhr, eſt remarquable par ſa groſſeur énorme, celle de ſa femme, de ſon fils & toute ſa famille. Je n'avois deſſein que de faire manger mes chevaux; mais le froid augmentant toujours, & la charrette n'étant arrivée que vers trois heures, je renonçai à l'entrepriſe d'aller coucher à Providence, & je pris le parti de reſter à Waren, où je me trouvois fort bien. Après le dîner, j'allai ſur le bord de la petite riviere de Barrington, qui coule près de cette ville, pour voir entrer un ſloop, venant du Port-au-Prince. Ce ſloop appartenoit au Brigadier général (de milice) Porter, neveu de M. Buhr, &

* Les Ferrys ſont les endroits où l'on paſſe des rivieres ou des bras de mer, ſur des bateaux qui vont à rames ou à voiles.

encore plus gros que lui. Le Colonel Green, que je rencontrai sur le quai, me fit faire connoissance avec M. Porter, & nous allâmes prendre du thé chez lui, dans une maison simple, mais aisée, dont l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique.

Le 12, je partis à huit heures & demie pour Providence, où j'arrivai à midi. Je descendis au College, c'est-à-dire à notre hôpital; j'en fis la visite, & je dînai chez M. Blanchard, Commissaire des Guerres. A quatre heures & demie, j'allai chez le Colonel Bowen, chez qui j'avois logé à mon premier voyage; j'y pris du thé avec plusieurs dames ou demoiselles, dont une assez jolie, appellée Miss Angel. On me conduisit ensuite chez Mistris Warnum, où je trouvai encore compagnie; & delà chez le Gouverneur Bowen, qui me donna un lit

Le 13, j'allai déjeûner chez le Colonel Peck. C'est un jeune homme aimable & honnête, qui a passé l'été dernier à Newport, avec le Général Heath. Il me reçut dans une jolie petite maison, où il logeoit seul avec sa femme, qui est jeune aussi, & d'une figure agreable, sans être distinguée. Ce petit établissement, où regnent l'aisance & la simplicité, donnoit l'idée du bonheur doux & paisible, qui paroît s'être réfugié dans le nouveau monde, après s'être arrangé avec le plaisir à qui il a laissé l'ancien.

La ville de Providence est bâtie au bord d'une riviere qui n'a pas six milles de long, & qui se jette dans le même golfe où se trouvent l'île de Rhode, Conanicut, Prudence, &c. Elle n'a qu'une rue; mais cette rue est très-longue. Le fauxbourg, qui est assez considérable, est de l'autre côté de la riviere. Cette ville est jolie. Les maisons sont peu spacieuses, mais bien bâties & bien accommodées en dedans. Elle est resserrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au sud-oueſt, ce qui occasionne une chaleur insupportable pendant l'été; mais elle est exposée au vent de nord-oueſt, qui l'enfile d'un bout à l'autre, & qui la rend très-froide en hiver. Elle peut contenir deux mille cinq cens habitans. Sa situation est très-avantageuse pour le commerce; aussi en faisoit-elle un considérable pendant la paix. Les vaisseaux marchands peuvent charger & décharger

leurs denrées dans la ville même, & les vaiſſeaux de guerre ne peuvent approcher du port. Ce commerce eſt le même que celui de Rhode-Iſland & de Boſton. Il exporte des bois & des ſalaiſons. Il rapporte du ſel & beaucoup de melaſſes, de ſucre & d'autres denrées des Indes Occidentales. On envoi auſſi à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Cette derniere ſe fait avec ſuccès entre le cap Codd & Long-Iſland ; mais on va ſouvent au détroit de Baffin & aux îles de Falklaud. Les habitans de Providence comme ceux de Newport, font auſſi le commerce de Guinée. Ils y achetent des eſclaves & les portent aux Indes Occidentales, où ils prennent des lettres de change pour la vieille Angleterre, d'où ils tirent des étoffes & autres marchandiſes.

En ſortant de chez le Colonel Peck, je montai à cheval pour me rendre à *Voluntown*, où je devois coucher. Je m'arrêtai à *Scituate*, dans une aſſez mauvaiſe auberge, appellée *Angel's-Tavern ;* c'eſt à peu-près moitié chemin de Voluntown. J'y fis repaître mes chevaux, & je repartis au bout d'une heure, ſans avoir vu arriver ma charrette. De cet endroit à Voluntown, la route eſt très-mauvaiſe : on ne fait que monter & deſcendre, & toujours par des chemins raboteux. Il étoit déja ſix heures du ſoir & nuit cloſe, lorſque je me trouvai à *Dorrance's-Tavern*, qui n'eſt qu'à vingt-cinq milles de Providence. Je deſcendis de cheval avec d'autant plus de plaiſir que le tems étoit affreux. Je fus très-bien logé & très-bien reçu chez M. Dorrance. C'eſt un vieillard de ſoixante-treize ans, grand, & encore vigoureux. Né en Irlande, il s'eſt établi d'abord dans l'Etat de Maſſachuſſet, & enſuite dans celui de Conecticut. Sa femme, plus jeune que lui, eſt active, bonne & ſerviable ; mais ſa famille eſt charmante. Elle eſt compoſée de deux jeunes gens, l'un de vingt-huit ans & l'autre de vingt-un ; d'un enfant de douze, & de deux filles de dix-huit à vingt ans, belles comme le jour. L'ainée de ces filles étoit malade, gardoit la chambre & ne ſe montroit pas. J'ai ſu depuis qu'elle étoit groſſe & preſque à terme. Elle a été trompée par un jeune homme qui après avoir promis de l'épouſer, s'eſt abſenté & n'eſt point revenu. Le chagrin & les

incommodités de la groſſeſſe l'avoient jettée dans la langueur. Elle ne deſcendoit point au rez-de-chauſſée où ſes parens habitoient; mais on en prenoit grand ſoin, & elle avoit toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tandis qu'on me préparoit un très-bon ſouper, j'entrai dans la chambre où la famille étoit raſſemblée : je vis une tablette ſur laquelle il y avoit quarante ou cinquante volumes; je les ouvris, & je trouvai que ces livres étoient tous des ouvrages claſſiques, grecs, latins & anglois. Ils appartenoient au fils ainé de M. Dorrance. Ce jeune homme avoit très-bien fait ſes claſſes, & il étoit *Tutor* au College de Providence, lorſque la guerre vint interrompre les études. Je cauſai avec lui ſur différens points de littérature, & particuliérement ſur la maniere dont on doit prononcer les langues mortes. Je lui trouvai de l'inſtruction, accompagnée de beaucoup de ſimplicité & de modeſtie.

Nous fûmes ſervis à ſouper, par une jeune fille d'une beauté parfaite, appellée Miſs *Pearce*. C'étoit une voiſine de Madame Dorrance, qui étoit venue la voir & l'aider, en l'abſence de ſa fille cadette. Cette jeune perſonne avoit, comme toutes les Américaines, le maintien très-décent, même ſérieux. Elle ſouffroit volontiers qu'on la regardât, qu'on louât ſa figure, & même qu'on lui fit quelques careſſes, pourvu que ce ne fut point avec un air de familiarité & de libertinage. En effet, les mauvaiſes mœurs ſont ſi étrangeres à l'Amérique, que le commerce avec les jeunes filles eſt ſans conſéquence, & que la liberté même y porte un caractere de modeſtie, que n'a pas notre pudeur affectée & notre fauſſe réſerve. Mais, ni le bon ſouper que je faiſois, ni les livres de M. Dorrance, ni même les beaux yeux de Mademoiſelle Pearce, ne faiſoient point arriver ma charrette : je me couchai ſans en avoir aucune nouvelle ; & comme je deſirai une chambre à feu, Miſs Pearce m'en prépara une, en me prévenant que cette chambre communiquoit à celle de la malade, avec qui elle couchoit, & me demandant bien poliment ſi cela ne m'incommoderoit pas qu'elle paſsât dans ma chambre, lorſque je ſerois dans mon lit. Je l'aſſurai que ſi elle troubloit mon ſommeil, ce ne ſeroit pas comme un ſonge funeſte. Effective-

ment elle vint un quart d'heure après que je fus couché. Je fis ſemblant de dormir pour examiner ſa contenance : elle paſſa tout doucement, en tournant la tête de l'autre côté, & cachant ſa lumiere de peur de m'éveiller. Je ne ſais ſi c'eſt mon éloge ou ma critique que je ferai, en diſant que bientôt après je m'endormis profondément.

A mon réveil, je retrouvai Miſs Pearce, mais non pas ma charrette. Il paroiſſoit plus que probable qu'elle s'étoit briſée en mille morceaux. J'étois décidé à renoncer à porter de cette maniere mes petits bagages, mais encore falloit-il les avoir. Je pris donc le parti d'attendre & celui de déjeûner, qui étoit encore plus aiſé à prendre. Enfin, vers onze heures du matin, mes *vigies* la ſignalerent. Ce fut une grande joie dans tout l'équipage de la voir arriver, quoique déſemparée & remorquée par un cheval de louage qu'on avoit été obligé de mettre devant le mien. Il eſt bon de ſavoir que mes gens, tous fiers d'avoir un grand moyen de tranſporter mes effets, l'avoient chargée de beaucoup de choſes inutiles ; que moi-même, prévenu qu'on ne trouvoit pas de vin dans les auberges, j'avois jugé à propos de me munir de cantines qui en tenoient douze bouteilles ; & qu'ayant pris encore la précaution de demander deux ou trois pains blancs au Munitionnaire des vivres à Providence, il en avoit entaſſé une vingtaine, qui peſoient plus de quatre-vingt livres. Ma pauvre charrette étoit donc chargée à couler bas. Son plus grand malheur vint pourtant d'avoir donné contre des écueils qui avoient briſé une roue & fort endommagé l'autre. Il fut bientôt réſolu qu'on la laiſſeroit chez M. Dorrance, qui ſe chargeroit de la faire racommoder ; que mon vin ſeroit diviſé en trois parties, dont l'une ſeroit bue le jour même, l'autre confiée à mon hôte, avec priere de la garder juſqu'à mon retour, & la troiſieme lui ſeroit offerte avec priere de la boire, ce qui ne ſouffrit aucune difficulté. Cependant, le reſte du jour devant être employé à faire de nouvelles diſpoſitions, je me décidai à ſéjourner à Voluntown. Je fis l'inſpection de mes bagages : tout ce qui m'étoit inutile fut empaqueté & dépoſé chez M. Dorrance, le reſte enfermé dans des porte-manteaux ; & par une promotion

faite à la pruſſienne, ſur le champ de bataille, mon cheval de charrette fut changé en cheval de bât. La lecture de quelques poëtes anglois, la converſation, tant avec MM. Linch & Monteſquieu, qu'avec mes hôtes, me firent paſſer très-agréablement la journée. Vers le ſoir, deux voyageurs entrerent dans la chambre où j'étois, s'aſſirent auprès du feu, baillerent & ſifflerent ſans faire aucune attention à moi. Cependant, peu à peu la converſation s'engagea, & cette converſation fut très-bonne & très-agréable. L'un d'eux étoit Colonel de milice. Il avoit ſervi en Canada, & s'étoit trouvé dans différens combats où il avoit été bleſſé. Je dirai une fois pour toutes, que parmi les hommes au deſſus de vingt ans que j'ai rencontré, de quelque condition qu'ils fuſſent, je n'en ai pas trouvé deux qui n'euſſent porté les armes, entendu ſiffler les balles, & même reçu quelques bleſſures; de ſorte qu'on peut aſſurer que l'Amérique ſeptentrionale, eſt toute militaire & aguerrie, & qu'on y peut faire ſans ceſſe de nouvelles levées, ſans y faire de nouveaux ſoldats.

Le 15, je partis de Voluntown à 8 heures du matin. Je fis encore cinq milles dans les montagnes : enſuite je vis l'horiſon s'agrandir, & bientôt ma vue put s'étendre juſqu'à ſa plus grande portée. En deſcendant les montagnes, & avant d'être parvenu au vallon, on trouve la ville, ou ſi l'on veut, le hameau de *Plainfield* : car, ce qu'on appelle en Amérique *Town*, ou *Town Ship*; n'eſt qu'un certain nombre de maiſons diſperſées dans un grand eſpace, mais qui appartiennent à la même corporation & envoient des députés à l'aſſemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes eſt le *Meeting-Houſe*, ou l'égliſe. Cette égliſe eſt quelquefois ſeule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maiſons ſeulement : d'où il réſulte que lorſqu'un voyageur fait cette queſtion : *Combien y a-t-il d'ici à la ville ?* On lui répond : *vous y êtes déja.* Mais s'il vient à ſpécifier l'endroit où il a affaire, ſoit le *Meeting-Houſe*, ſoit telle ou telle taverne, on lui répond quelquefois : *Il y a encore ſept ou huit milles.* Pour Plainfield, c'eſt une petite ville, mais un gros lieu, car il y a bien trente maiſons à portée du Meeting-Houſe. La ſituatioin en eſt agréable; mais elle offre de plus une

position militaire ; c'étoit la premiere que j'eusse encore remarquée. On peut y camper sur de petites hauteurs, derriere lesquelles les montagnes s'élevent en amphithéatre, & présentent ainsi des positions successives jusqu'aux grands bois, qui serviroient de derniere retraite. Le pied des hauteurs de Plainfield est fortifié par des étangs qu'on ne peut traverser que sur une seule chaussée, ce qui obligeroit l'ennemi à défiler pour vous attaquer. La gauche & la droite sont appuyées par des escarpemens. La droite a de plus un étang qui en rend l'accès plus difficile. Ce camp est bon pour six, pour huit & même pour dix mille hommes. Il pourroit servir à couvrir Providence & l'Etat de Massachusset, contre des troupes qui auroient passé la riviere de Conecticut. A deux milles de Plainfield, le chemin tourne vers le nord, & après avoir fait deux ou trois milles encore, on trouve la riviere de *Quenebaugh*, qu'on cotoye l'espace d'un mille environ, pour la passer à *Canterbury*, sur un pont de bois assez long & passablement construit. Cette riviere n'est ni navigable, ni guéable. Elle coule parmi des pierres qui en rendent le lit très-inégale. Les habitans du voisinage y font des retenues en forme d'angle saillant, pour attrapper des anguilles. Le sommet de l'angle est dans le milieu de la riviere : là ils placent un filet semblable à une bourse, où le poisson qui suit le fil de l'eau, ne manque guere de se faire prendre. Le pont de Canterbury a été construit dans une vallée assez étroite & assez profonde. Le Meeting-House de la ville est sur la rive droite, ainsi que la plupart des maisons ; mais il y en a aussi sur les hauteurs de l'est, qui m'ont parues bien bâties & agréablement situées. Ces hauteurs étant de la même élévation que celles de l'ouest, le local de Canterbury offre deux positions également bonnes pour deux armées qui se disputeroient le passage du Quenebaugh. Dès qu'on a dépassé Canterbury, on entre dans les bois & dans une chaîne de montagnes, qu'on traverse par des chemins très-âpres & très-difficiles. Six ou sept milles plus loin, le pays commence à s'ouvrir, & on descend agréablement à *Windham*. C'est une jolie petite ville, ou plûtot, c'est le germe d'une jolie ville. Il y a quarante ou cinquante maisons assez rapprochées, & situées

de

de maniere qu'elles offrent l'apparence d'une grande place publique, & de trois grandes rues. Le *Seunganyck*, ou le *Windham-River*, coule près de cette ville, mais n'eſt pas d'une grande utilité à ſon commerce ; car cette riviere n'eſt pas plus navigable que le *Quenebaugh* avec lequel elle ſe joint pour former *Thames-River*, ou autrement dit, la Tamiſe. On pourra obſerver en liſant ce Journal, & encore mieux à l'inſpection des Cartes, que la plupart des rivieres & nombre de villes, ont conſervé les noms que les Indiens leur avoient donné. Cette nomenclature a quelque choſe de piquant, en ce qu'elle retrace l'origine encore récente de ces établiſſemens ſi multipliés, & qu'elle offre ſans ceſſe à l'eſprit le contraſte bien frappant entre l'état antérieur & l'état actuel de ce vaſte pays.

Vindham eſt à quinze milles de Voluntown. J'y trouvai les Huſſards de Lauzun, qui s'y étoient établis pour huit jours, en attendant qu'on eût préparé leurs quartiers à *Lebanon*. Je dînai chez M. le Duc de Lauzun ; & n'ayant pu repartir qu'à trois heures & demi, la nuit qui ſurvint bientôt, m'obligea de m'arrêter à ſix milles de Windham dans une petite taverne iſolée, tenue par M. *Hill*. Comme la maiſon n'avoit pas grande apparence, je demandai ſi nous pourrions avoir des lits, la ſeule choſe dont nous euſſions beſoin ; car le dîner de M. de Lauzun ne nous avoit permis aucune inquiétude pour le ſouper. Madame Hill me dit à la maniere du pays, qu'elle ne pouvoit *épargner* qu'un ſeul lit, parce qu'elle avoit chez elle un voyageur malade qu'elle ne vouloit pas déloger. Or ce voyageur étoit un pauvre ſoldat de l'armée continentale, qui avoit obtenu un congé pour aller chez lui rétablir ſa ſanté. Il portoit dans ſa poche ce congé en bonne forme, ainſi que le décompte exact de ce qui lui étoit dû ; mais pas un ſol, ni en papier, ni en *argent dur*. Madame Hill ne lui en avoit pas moins donné un bon lit ; & comme il s'étoit trouvé trop incommodé pour continuer ſa route, elle l'avoit gardé & ſoigné depuis quatre jours. Nous nous arrangeâmes du mieux qu'il fut poſſible : le ſoldat garda ſon lit ; je lui donnai quelqu'argent pour continuer ſon voyage ; & Madame Hill me parut beaucoup plus ſenſible à cette charité qu'au bon argent *dur* que je lui remettois pour payer ſon *bill*.

Le 16 à huit heures du matin, je pris congé de ma bonne hôteſſe, & je m'acheminai vers Hartford, commençant ma route à pied parce que la matinée étoit très froide. Après avoir deſcendu par une pente douce, l'eſpace de deux milles, je me trouvai dans un vallon aſſez étroit, mais agréable & bien cultivé. Il eſt arroſé par un ruiſſeau qui ſe jette dans le *Seunganyck*, & qui eſt décoré du nom de *Hope-River*. On ſuit ce vallon juſqu'à *Bolton*, ville ou *Town-Ship*, qui n'offre rien de remarquable. Là on traverſe une chaîne de montagnes aſſez élevées, qui va du nord au ſud comme toutes celles du Connecticut. Au ſortir des montagnes on trouve les premieres maiſons de *Eaſt Hartford*. Quoiqu'il ne nous reſtât plus que cinq milles à faire pour arriver à *Hartford Court-Houſe*, nous voulumes laiſſer repoſer nos chevaux qui avoient fait vingt-trois milles de ſuite. L'auberge où nous deſcendîmes eſt tenue par M. Mash : c'eſt, ſuivant l'expreſſion angloiſe, un bon fermier, c'eſt-à-dire un bon cultivateur. Il me dit qu'il venoit de commencer un établiſſement dans l'Etat de *Vermont*, où il avoit acheté deux cens acres de terre pour quarante dollars, ce qui revient à deux cens livres de notre monnoie. L'Etat de Vermont eſt un vaſte pays ſitué à l'eſt du New-Hampshire & de Maſſachuſet, & au nord du Connecticut entre la riviere de ce nom & celle d'Hudſon. Comme il s'eſt peuplé récemment, & qu'il a toujours été en litige entre la province de New-York & celle de Maſſachuſſet, il n'y a pas proprement de gouvernement établi. Un nommé Allen, fameux par l'expédition de Ticondérago, qu'il entreprit en 1775, de ſon chef, & ſans aucuns ſecours que celui des volontaires qui le ſuivirent ; s'eſt conſtitué le chef de ce pays. Il y a formé une aſſemblée de repréſentans : cette aſſemblée concéde des terres, & le pays ſe gouverne par ſes propres loix, ſans aucune connexion avec le Congrès. Les habitans n'en ſont pas moins ennemis des Anglois ; mais ſous prétexte qu'ils ſont frontieres du Canada & obligés de ſe garder, ils ne fourniſſent aucun contingent pour les dépenſes de la guerre. On m'a aſſuré depuis à Albany, que cet Allen étoit un homme très - médiocre & très - ignorant, & qu'il commençoit à perdre le crédit qu'il avoit acquis dans ce nouveau pays qui s'intitule *Etat de Vermont* ; mais qui, ſelon toute apparence, ſera réuni

tôt ou tard à l'Etat de New-York ou à celui de Maſſachuſſet.

Vers quatre heures du ſoir, j'arrivai au Ferry de Hartford, après avoir voyagé par un chemin aſſez incommode, dont une grande partie forme une chauſſée aſſez étroite à travers un bois marécageux. On paſſe ce *Ferry*, comme tous ceux de l'Amérique, ſur un batteau plat qu'on conduit avec des rames. Je trouvai les auberges d'Hartford tellement remplies qu'il étoit impoſſible de de s'y procurer un logement. Les quatre Etats de l'eſt, c'eſt-à-dire Maſſachuſſet, New-Hampshire, Rhode-Iſland & le Connecticut, tenoient alors leurs aſſemblées dans cette ville. Depuis long-tems ces quatres Etats ont entre eux une connexion particuliere, & ils ſe réuniſſent ainſi par députés, tantôt dans un Etat, tantôt dans l'autre. Chaque *Légiſlature* envoie alors quatre ou cinq députés. Dans cette circonſtance, rare en Amérique, où l'eſpace ne ſuffit pas aux hommes réunis, la maiſon du Colonel Wadſworth m'offrit un aſyle très agréable : il me logea chez lui, ainſi que M. le Duc de Lauzun qui m'avoit paſſé en chemin. M. du Mas, attaché à l'Etat-Major de l'Armée, & pour lors employé auprès de M. de Lauzun, M. Linch & M. de Monteſquieu eurent de très-bons logemens dans le voiſinage.

Le Colonel Wadſworth eſt un homme de 32 ans, très-grand & très-bien fait, & d'une figure auſſi noble qu'agréable. Il habitoit autrefois ſur long-Iſland ; & dès ſon enfance il s'eſt livré au commerce & à la navigation. Il avoit déja fait pluſieurs voyages, tant à la côte de Guinée qu'aux Indes Occidentales, lorſque, ſelon l'expreſſion uſitée en Amérique, la *conteſtation* actuelle a commencée : alors il ſervit dans l'armée, & ſe trouva à pluſieurs actions ; mais le Général Washington ayant reconnu que ſes talens le mettoient à portée de ſervir encore plus utilement, il le fit Commiſſaire pour les approviſionnemens. Cette place eſt militaire en Amérique, & ceux qui la rempliſſent ſont auſſi conſidérés que les principaux officiers de la ligne. Le Commiſſaire général eſt chargé de tous les achats, & le Quartier-Maître général de tous les tranſports. C'eſt ce dernier qui déſigne les emplacemens, établit les magaſins, pourvoit aux voitures & ordonne les diſtributions : c'eſt auſſi d'après ſes reçus & ſes mandats que les *Pay-Maſters*,

ou Tréſoriers, font leurs paiemens ; enfin, c'eſt proprement un Intendant militaire, tandis que le Commiſſaire général peut être comparé à un Munitionnaire qui réuniroit la partie des fourages à celle des vivres. Je crois un pareil arrangement auſſi bon que le nôtre, quoique ces départemens n'aient pas été exempts d'abus & même de blâme pendant le cours de la guerre préſente ; mais il faut obſerver que partout où le gouvernement eſt ſans force politique, & la caiſſe ſans argent, l'adminiſtration eſt toujours ruineuſe & ſouvent coupable. Cette réflexion ſuffira pour faire l'éloge du Colonel Wadſworth, lorſqu'on ſaura que dans toute l'Amérique, il ne s'éleve pas une voix contre lui, & que ſon nom n'eſt jamais prononcé ſans qu'on y joigne l'hommage qui eſt dû à ſes talens & à ſa probité. La confiance particuliere du Général Washington ſuffit pour mettre le ſceau à la juſte conſidération dont il jouit. Ce n'étoit donc pas ſans fondement que M. le Marquis de la Fayette engagea M. de Corny à l'employer pour les approviſionnemens que l'arrivée prochaine des troupes françoiſes rendoit néceſſaires. Lorſqu'elles furent débarquées à Rhode-Iſland, il le propoſa encore comme l'homme le plus propre à les ſecourir dans tous leurs beſoins ; mais alors l'adminiſtration ne jugea pas à propos de s'en ſervir : elle conçut même des ſoupçons contre lui ſur de faux apperçus, & ſe preſſa de ſubſtituer à un commiſſionnaire intelligent & accrédité, des entrepreneurs ſans fortune & ſans caractere, qui promirent tout, ne tinrent rien, & ne tarderent pas à ruiner nos affaires ; d'abord en hauſſant le prix des denrées par des achats faits à la hâte, & ſouvent en concurrence les uns des autres ; & enſuite en mettant dans le commerce & offrant à grand eſcompte les lettres de change qu'ils s'étoient engagés à recevoir pour les deux tiers dans tous les paiemens. Ces marchés, ces contrats réuſſirent ſi mal par la ſuite, qu'on a été obligé, mais trop tard, de recourir à M. Wadſworth : il a repris alors les affaires avec la même nobleſſe qu'il les avoit quittées ; toujours ſupérieur aux injures par ſon caractere, comme il l'eſt par ſes talens, aux obſtacles ſans nombre dont il eſt entouré.

Un autre perſonnage intéreſſant ſe trouvoit alors à Hartford,

& j'allai lui faire une visite : c'est le Gouverneur Trumbull ; Gouverneur par excellence, car il l'est depuis quinze ans, ayant été continué dans son emploi tous les deux ans, & ayant également joui de la considération publique sous le gouvernement des Anglois, & sous celui du Congrès. Il est âgé de soixante-dix ans : sa vie entiere est consacrée aux affaires, qu'il aime avec passion, grandes ou petites ; ou plutôt il n'en est point pour lui de cette derniere classe : il a toute la simplicité dans le costume, toute l'importance, la pédanterie même, qui convient à un grand Magistrat d'une petite République. Il me retraçoit les Bourg-mestres de Hollande, du tems des Heinsius & des Barnevelt. On m'avoit assuré qu'il travailloit à une histoire de la révolution actuelle : j'étois très-curieux de lire son ouvrage ; je luis dis que j'espérois le voir à mon retour à Lebanon (son séjour habituel) & qu'alors je lui demanderois la permission de parcourir son manuscrit ; mais il m'assura qu'il n'avoit encore écrit que l'introduction qu'il avoit adressée à M. le Chevalier de la Luzerne. Pendant mon séjour à Philadelphie j'ai lu cet ouvrage : ce n'est qu'un résumé historique, assez superficiel, & qui n'est pas dépourvu de partialité dans la maniere dont les évenemens de la guerre sont représentés. Le seul fait intéressant que j'y aie trouvé, c'est qu'on lit dans le Journal d'un Gouverneur Winthrop, à l'année 1670, que les membres du Conseil de Massachusset, ayant été avertis par leurs amis à Londres, de s'adresser au Parlement, à qui le Roi laissoit alors beaucoup d'autorité, & ayant été conseillé de suivre cette voie pour obtenir le redressement de quelques griefs, le Conseil, après avoir murement délibéré, jugea à propos de décliner cette proposition ; réfléchissant que si jamais il se mettoit sous la protection du Parlement, il seroit obligé de se soumettre aux loix que cette assemblée pourroit imposer, soit à la Nation en général, soit aux Colonies en particulier. Or rien ne prouve mieux que dans l'origine ces Colonies n'ont jamais reconnu l'autorité du Parlement, ni pensé qu'elles dussent être liées par les loix qui pourroient en émaner.

Le 17 au matin, je me séparai avec regret, & de mon hôte,

& du Duc de Lauzun ; mais ce fut après déjeûner, car c'eſt choſe abſolument inſolite en Amérique de partir ſans avoir déjeûné. Je gâgnai à ce délai indiſpenſable de faire connoiſſance avec le Général *Parſon*. Il me parut homme d'eſprit, & il eſt regardé comme tel dans ſon pays ; mais il ne paſſe pas pour un grand officier : il eſt auſſi, ce qu'il ne faut jamais être, à la guerre comme ailleurs, malheureux. Son début fut ſur Long-Iſland, où il fut pris, & depuis il s'eſt trouvé dans toutes les mauvaiſes occaſions ; deſorte qu'il paſſe plutôt pour un homme fin & adroit, que pour un bon Général.

Les chemins que j'avois à parcourir devenant déſormais difficiles & un peu déſerts, il fut réſolu que je ne ferois ce jour là que dix milles, afin de trouver un bon gîte, & de mettre mes chevaux en état de fournir à la journée du lendemain. Le lieu où je devois m'arrêter étoit *Farmington*. M. Wadsworth, craignant que je n'y rrouvaſſe pas une bonne auberge, me donna une lettre de recommandation pour un de ſes parens, appellé *Lewis* : il m'aſſura que je ſerois bien reçu, ſans gêner perſonne, & ſans me gêner moi-même, parce que je paierois ma dépenſe comme dans une auberge. En effet, lorſque les tavernes ſont mauvaiſes, ou que les diſtances auxquelles elles ſe trouvent ne quadrent pas avec les journées qu'on ſe propoſede faire, c'eſt l'uſage en Amérique de demander auſpice à quelque particulier aiſé qui a de la place pour vous dans ſa maiſon, & dans ſon écurie pour vos chevaux : on parle alors à ſon hôte comme à ſon égal ; mais on le paye comme un ſimple cabaretier.

La ville d'Hartford ne mérite qu'on s'y arrête, ni quand on y voyage, ni quand on en parle. Elle conſiſte dans une longue & très longue rue parallele à la riviere : elle eſt aſſez conſidérable & aſſez continue ; c'eſt-à-dire, que les maiſons ne ſont pas éloignées les unes des autres : du reſte, elle a beaucoup d'annexes ; tout eſt Hartford à 6 lieues à la ronde ; mais Eaſt-Hartford, Weſt-Hartford & New-Hartford ſont des villes ſéparées, quoique compoſées de maiſons éparſes dans la campagne. J'ai déja dit que ce qui conſtitue une ville, c'eſt d'avoir un ou pluſieurs Meetings, des aſſemblées particulieres & le

droit d'envoyer des députés à l'assemblée générale. On pourroit comparer ces *Town-Ship* aux *Curies* des Romains. Un plateau très-élevé sur le chemin de Farmington offre aux regards, non-seulement tous les Hartfords possibles, mais toute la partie du continent arrosée par la riviere de ce nom & située entre les deux chaînes de montagnes de l'est & de l'ouest. Cet endroit s'appelle *Rocky - Hill*. Les maisons de West-Hartford, souvent dispersées, quelquefois groupées ensemble & toujours ornées d'arbres & de prairies, font du seul chemin de Farmington, un jardin anglois, tel que l'art auroit peine à en imaginer un pareil. Le peuple qui les habite joint quelqu'industrie à sa riche culture : on y fabrique des draps & autres étoffes de laine, communes à la vérité, mais d'un bon usage & suffisantes pour habiller des gens qui vivent à la campagne ; c'est-à-dire, dans toute autre ville que Boston, New-York & Philadelphie. J'entrai dans une maison où l'on préparoit & teignoit les draps : ces draps sont fabriqués par les gens du pays ; on les envoie ensuite à ces petites manufactures où ils sont peignés, foulés & teints pour deux schellings, *Lawfull-Money*, par *yard* ou verge ; ce qui fait à peu-près trente-cinq sols de notre monnoie, la livre du Connecticut étant égale à trois piastres & quelque chose de plus. J'arrivai à Farmington à trois heures après-midi. C'est une jolie petite ville, où il y a un beau Meeting & cinquante maisons réunies, toutes propres & bien bâties. Elle est située sur la pente des montagnes ; la riviere, qui porte le nom de Farmington, coule aux pieds de ces montagnes & se détourne vers le nord, mais sans se laisser appercevoir ; ce qui n'empêche pas que la vue du vallon ne soit fort agréable. Après être descendu de cheval, je profitai du beau tems pour me promener à pied dans les rues, ou plutôt dans les chemins. Je vis à travers les fenêtres d'une maison, qu'on travailloit au métier : j'entrai, & je trouvai qu'on y fabriquoit une espece de camelot, ainsi qu'une autre étoffe de laine rayée en bleu & blanc, pour l'habillement des femmes : ces étoffes se vendent trois schellings & demi *l'yard* (lawfull-money) ce qui fait à peu-près quarante cinq sols. Les fils & les petits fils du maître de la maison tra-

vailloient au métier : un ouvrier peut faire à ſon aiſe cinq yards par jour. Le prix de la matiere premiere n'étant que d'un ſchelling, la journée peut donc lui rendre dix à douze ſchellings. En rentrant de cette promenade je trouvai qu'on m'avoit préparé un fort bon dîner, ſans que j'euſſe encore été obligé de parler à mes hôtes. Après le dîner, comme le jour commençoit à tomber, M. Lewis qui avoit été dehors pour ſes affaires pendant une partie de la journée, entra dans le *parloir* où j'étois ; c'eſt ainſi qu'on apppelle en Angleterre & en Amérique, la chambre où l'on reçoit du monde : il s'aſſit auprès du feu, alluma ſa pipe, & cauſa avec moi. Je trouvai que c'étoit un homme actif & intelligent, qui entendoit bien les affaires publiques & les ſiennes. Il fait le commerce des beſtiaux, comme tous les *Farmers* du Connecticut. Il étoit alors employé aux approviſionnemens de l'armée, & principalement occupé à faire tuer & ſaler les beſtiaux que l'Etat de Connecticut devoit faire paſſer à *Fish-Kill*. En effet chaque Etat eſt impoſé pour le ſervice de l'armée, non-ſeulement en argent, mais en denrées : ceux de l'eſt fourniſſent des beſtiaux, du rum & du ſel ; & ceux de l'oueſt, des farines & du fourage. M. Lewis a auſſi porté les armes pour ſa patrie : il s'eſt trouvé à l'affaire de Long-Iſland & de Sarratoga, dont il m'a rendu un compte fort exact : dans cette derniere occaſion il ſervoit comme volontaire. A l'heure du thé Madame Lewis & ſa belle-ſœur vinrent augmenter la compagnie. Madame Lewis relevoit des couches & tenoit ſon enfant dans ſes bras. Elle eſt âgée de trente ans à peu-près, d'une figure très-agréable & d'un maintien ſi aimable & ſi honnête, qu'il ſeroit la décence même dans tous les pays du monde. La converſation ſe ſoutint avec intérêt pendant toute la ſoirée. Mes hôtes ſe retirerent à neuf heures du ſoir ; je ne les vis pas le lendemain matin, & je payai mon *bill* aux domeſtiques : il n'étoit ni cher, ni bon marché ; c'étoit le prix juſte des choſes, réglé ſans intérêt & ſans complimens.

Je montai à cheval le 18 à huit heures du matin, & au bout d'un mille je trouvai la riviere de Farmington que je cotoyai pendant quelque tems. Cette partie de ma route ne m'offrit rien d'intéreſſant

d'intéreſſant, ſi ce n'eſt qu'ayant tiré un coup de piſtolet à un geai, à ſon grand étonnement & au mien, je le jettai à terre. Cette ſorte d'oiſeaux faiſoit depuis pluſieurs jours l'objet de ma curioſité : c'eſt en effet le plus bel animal qu'on puiſſe voir ; il eſt tout bleu, mais il réunit toutes les nuances de bleu, de telle maniere que l'art ne peut rien inventer de pareil, & qu'il auroit même beaucoup de peine à l'imiter. Je remarquerai en paſſant, que les Américains ne l'appellent pas autrement que l'oiſeau bleu, *blew-bird*. C'eſt pourtant un véritable geai ; mais la partie de la langue créée en Amérique eſt extrêmement pauvre : tout ce qui n'avoit pas de nom anglois, n'en a reçu ici qu'un ſimplement déſignatif : le Geai eſt l'oiſeau bleu ; le Cardinal l'oiſeau rouge ; tout oiſeau d'eau eſt un canard, depuis la Sarcelle juſqu'au canard de bois & au gros canard noir que nous n'avons pas en Europe. Ils les appellent canards rouges *red ducks*, canards noirs *black ducks* ; canards de bois *wood ducks*. Il en eſt de même des arbres ; les Pins, les Cyprès, les Sapins ſont tous compris ſous le nom de *Pine trees* ; & ſi le peuple caractériſe quelqu'arbre en particulier, c'eſt par l'uſage auquel on les emploie, comme *wall nut*, noyer à muraille, parcequ'il ſert à conſtruire des maiſons de bois. Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples, mais il ſuffit d'obſerver que cette pauvreté dans le langage prouve combien l'attention des hommes a été employée aux objets d'utilité, & combien en même tems elle a été circonſcrite & reſſerrée par le ſeul intérêt dominant, celui d'augmenter les richeſſes, plutôt par le travail que par l'induſtrie. Mais pour en revenir à mon Geai, je réſolus d'en faire un trophée à la maniere des ſauvages, en enlevant ſa peau & ſes plumes en guiſe de chevelure, & content de ma victoire je pourſuivis ma route, qui ne tarda pas à me conduire au milieu des montagnes les plus âpres & les plus difficiles que j'euſſe encore vues : elles ſont couvertes de bois auſſi anciens que le monde, mais qui ne different cependant pas des nôtres : entaſſées avec confuſion, elles vous obligent à monter & à deſcendre continuellement, ſans qu'au milieu de cette république ſauvage, vous puiſſiez diſtinguer le ſommet qui dominant ſur les

autres, vous annonce au moins qu'il y a un terme à vos travaux. Ce désordre de la nature me rappella les leçons de celui qu'elle a choisi pour confident & pour interprete. L'Image de M. de Buffon m'apparut dans ces antiques déserts ; il sembloit être dans son propre domaine & me montrer sous une croute légere formée par la destruction des végétaux, les inégalités d'un globe de verre, qui après une longue fusion, s'est lentement refroidie. Les eaux, disoit-il, n'on rien fait ici : regardez au tour de vous, vous n'y trouverez pas une pierre calcaire ; tout est quartz, granit ou silex. J'examinai, j'essayai les pierres avec l'eau forte, & je conclus, ce que l'on ne croit pas assez en Europe, c'est que non-seulement il parle bien, mais qu'il a toujours raison.

Tandis que je méditois sur le grand travail de la nature qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle, bien propre à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité : c'étoit l'ouvrage d'un seul homme, qui dans l'espace d'une année avoit abattu plusieurs arpens de bois & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrein assez vaste, qu'il avoit déja défriché. Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet, quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *Improvements* ou *News setlements*, (amélioration ou nouveaux établissemens). Tout homme qui a pu se procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui se sent la force & la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 sous l'acre, & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait, quelques cochons ou seulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir

quelques provisions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros ; il s'en sert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher ; ensuite, il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses, qu'on prendroit pour les anciens seigneurs du terrein qu'il vient usurper ; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout au tour avec la hache. Ces arbres blessés mortellement, se voyent au printems suivant privés de leurs honneurs : leurs feuilles ne poussent plus ; leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'est plus qu'un squelette hideux. Cette tige semble encore braver les efforts du nouveau Colon ; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme consume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abattus & que les grands ayent perdu leur seve : lorsque cet objet est rempli, le terrein est éclairci, *cleared* ; l'air & le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire : l'herbe croît avec rapidité ; dès la premiere année les bestiaux ont de quoi vivre ; on les laisse se multiplier, ou même on en achete de nouveaux & on les emploie à labourer une portion de terrein, dans laquelle on seme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'Année d'après, nouveaux abattis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès : enfin au bout de deux ans, le Colon a de quoi vivre & même de quoi envoyer des denrées au marché ; & au bout de quatre ou cinq ans il acheve de payer son terrein, & se trouve un cultivateur aisé. Alors, l'habitation qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres qu'on avoit placés les uns sur les autres, & dont les intervalles avoient été remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, se change en une jolie maison de bois, où l'on se ménage des appartemens, plus commodes, & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'est l'ouvrage d'un mois ou de trois semaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être

comment un ſeul homme ou un ſeul ménage peut ſe loger ſi promptement. Je répondrai, qu'en Amérique un homme n'eſt jamais ſeul, jamais un être iſolé. Les voiſins, car on en trouve partout, ſe font une partie de plaiſir d'aider le nouveau venu : une piece de cidre bue en commun & gaiement, ou bien un galon de rum, ſont la ſeule récompenſe dont ces ſervices ſoient payés. Tels ſont les moyens par leſquels l'Amérique ſeptentrionale qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaſte forêt, s'eſt peuplée de trois millions d'habitans ; & tel eſt le bénéfice immenſe aſſuré à l'agriculture, que malgré la guerre non-ſeulement elle ſe ſoutient partout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroiſſent les moins propres à ſeconder ſes efforts. Il y a quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traverſés, ſans voir une ſeule habitation.

Harrington eſt le premier *Town - Ship* que j'aie trouvé ſur mon chemin. Cet endroit eſt à ſeize milles de Farmington, & à huit de Lichfield. A quatre milles en deçà de cette derniere ville on paſſe ſur un pont de bois la riviere de *Watersbury*; cette riviere eſt aſſez large, ſans être navigable. Lichfield ou le *Meeting-houſe* de Lichfield, eſt ſitué ſur un grand plateau plus élevé que les hauteurs qui l'environnent ; une cinquantaine de maiſons aſſez raſſemblées, une grande place, ou pour mieux dire un grand aire au milieu de ces maiſons, ſemble annoncer & préparer les progrès de cette ville, qui eſt déjà le chef lieu d'un comté ; car l'Amérique eſt diviſée en diſtricts, que l'on appelle comtés dans quelques provinces, à l'exemple de l'Angleterre. C'eſt dans la capitale de ces comtés ou diſtricts, que ſe tient la cour des *Seſſions*, à laquelle préſident les Sheriffs, & où les grands Juges viennent tous les quatre mois terminer les affaires civiles & criminelles. A un demi mille en deçà de Lichfield, je remarquai ſur la droite du chemin une baraque entourée de paliſſades, qui me parut être un corps-de-garde ; je m'en approchai, & je vis dans cette petite enceinte dix belles pieces de canon de fonte, un obuz & un pierrier. J'appris que c'étoit une partie de l'artillerie de Burgoyne, qui étoit échue en partage à la province de Conecticut & qu'on conſervoit dans

cet endroit, comme le plus à portée de l'armée, & en même tems le moins exposé aux incursions des Anglois.

Il étoit quatre heures du soir & le tems devenoit très mauvais, lorsque j'approchai de la maison d'un particulier appellé *Seymour*, pour lequel M. Lewis m'avoit donné une lettre, m'assurant que je trouverois chez lui une meilleure *accommodation* (c'est l'expression angloise) que dans les auberges du lieu; mais M. Lynch qui avoit été un peu en avant prendre des informations, me dit que M. Seymour étoit absent, & que selon toute apparence sa femme seroit fort embarassée de nous recevoir : en effet, les Américaines sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps ou d'esprit; & le soin des enfans, celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maison compose tout leur département. Je pris mon parti d'aller droit à l'auberge, & j'eus encore le malheur de n'y pas trouver M. Philips, maître de cette maison; de sorte que je fus reçu, tout au moins avec indiférence, ce qui arrive souvent dans les auberges de l'Amérique, lorsqu'elles ne sont pas placées dans des endroits très fréquentés. Les voyageurs y sont considérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent : la raison en est, que les maîtres d'auberge sont tous des cultivateurs aisés qui n'ont pas besoin de ce leger profit; la plupart de ceux qui font ce métier, y sont même obligés par les loix du pays, lesquelles ont sagement pourvu à ce que, dans quelque chemin que ce fut, on trouva de six milles en six milles une *publick-house*, ou maison publique, nom qu'on donne communément à ces tavernes, & qui désigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies.

Une plus grande difficulté que je rencontrai chez Madame Philips, fut de loger neuf chevaux que j'avois avec moi. Le Quartier-maître en fit placer qu'elques uns dans l'écurie d'un particulier, & tout fut arrangé à ma satisfaction & à celle de mon hôtesse. Il est bon d'observer que rien n'est plus utile qu'un pareil Officier, tant pour le service de l'Etat que pour celui de tout voyageur revétu d'un caractere. J'ai déjà parlé des fonctions du Quartier-maître général; mais je n'ai point dit qu'il cons-

titue dans chaque Etat, un *Deputy-quarter-maſter-general*, c'eſt-à-dire, un Vice-Quartier-maître général; ce dernier, nomme dans chaque diſtrict un *aſſiſtant* qui le repréſente. Mes chevaux & mes équipages étoient à peine à couvert, qu'il ſurvint une tempête affreuſe; mais elle me fut favorable, parceque M. Philips arriva avec elle : alors tout prit une face nouvelle dans la maiſon; le garde-manger s'ouvrit, les Negres redoublerent d'activité & nous vîmes un ſouper ſe préparer ſous les auſpices les plus favorables. M. Philips eſt un Irlandois tranſplanté en Amérique, où il a déjà fait fortune; il paroit un homme fin & adroit; il parle aux étrangers avec précaution & craint de ſe compromettre : du reſte, il eſt d'un caractere plus gai que les Américains, même un peu perſifleur, genre peu connu dans cet hemiſphere, & qui n'a pas plus obtenu de nom particulier que les différentes eſpeces d'arbres & d'oiſeaux. Madame Philips, déſormais ſecondée par ſon mari & plus au deſſus de ſa beſogne, reprit bientôt ſa ſérénité naturelle : elle eſt de famille américaine, vraie *Yankee*, comme diſoit ſon mari; ſa figure eſt douce & agréable, & ſes manieres répondent parfaitement à ſa figure.

Le 19, je partis de Lichfield entre neuf & dix heures du matin, & je pourſuivis ma route dans les montagnes, moitié à pied, moitié à cheval; car ayant pris l'habitude, que j'ai conſervée depuis, de voyager du matin au ſoir ſans m'arrêter, j'avois de tems en tems pitié de mes chevaux, & je leur épargnois ſurtout des deſcentes qui paroiſſent plutôt faites pour des chevreuils que pour des voitures & des animaux chargés. Le nom de la premiere ville que je rencontrai, annonce que ſon origine eſt récente; elle s'appelle *Washington*. Un nouveau Comté s'étant formé dans les bois du Connecticut, on lui a donné ce nom reſpectable, dont la mémoire durera ſans doute encore plus long tems que la ville chargée de la perpétuer. Il exiſte en Virginie une belle terre de *Washington*, appartenante au protecteur de l'Amérique; mais la grande diſtance qui la ſépare de cette nouvelle cité, prévient tous les inconvéniens que l'identité de nom pourroit entraîner. Cette capitale d'un Comté

naiſſant a un *Meeting-Houſe* & ſept ou huit maiſons raſſemblées. Elle eſt dans une jolie ſituation, & la culture y paroît riche & ſoignée ; un ruiſſeau qui coule au fond de la valleé, rend les prairies plus fécondes qu'elles ne le ſont ordinairement dans les pays de montagnes. On compte de là à *Lichfield*, dix-ſept milles : il m'en reſtoit encore dix à faire pour arriver à la taverne de *Moor-Houſe*, où je voulois coucher ; mais comme je ne pris pas le plus court chemin, j'en fis bien douze, & toujours dans les montagnes. Celui que je choiſis me conduiſit dans un hameau aſſez conſidérable, appellé *New-Milford-Bordering Skirt*, ou confins du Comté de *Milford* ; & de là dans une vallée ſi profonde & ſi ſauvage que je me croyois abſolument perdu, lorſqu'un petit éclairci dans le bois me laiſſa appercevoir, d'abord une prairie entourée de barrieres, puis une maiſon, puis une autre, & enfin un vallon charmant, meublé de pluſieurs fermes conſidérables & couvert de beſtiaux. Ce vallon dépend du Comté de *Kent*. Je le traverſai bientôt ainſi que le ruiſſeau qui le partage ; & après avoir fait encore trois milles dans les montagnes, je me trouvai ſur la rive de *L'houſatonick*, ou autrement dit, la riviere de *Stratford*. Il n'eſt pas beſoin d'avertir que le premier nom eſt le véritable, c'eſt-à-dire celui qui a été donné par les Sauvages, anciens habitans du pays. Cette riviere n'eſt pas navigable & on la paſſe aiſément à gué, près des forges de M. Bull (*Bull's ironwork*). On tourne enſuite vers la gauche & on longe ſes bords ; mais ſi l'on eſt ſenſible à la belle nature, ſi l'on a appris en voyant les tableaux de Verney & de Robert à en admirer les modeles, on s'arrêtera, on s'oublira même en regardant le charmant payſage que forme l'enſemble des forges, de la chûte d'eau qui ſert à les exploiter, & de tous les acceſſoires d'arbres & de rochers dont cette ſcene pittoreſque eſt embellie. A peine a-t-on fait un mille qu'on repaſſe encore la même riviere, mais ſur un pont de bois. On en trouve bientôt une autre qui ſe jette dans celle appellée *Ten Miles River* (Rivieres de dix milles ; on ſuit celle-ci l'eſpace de deux à trois milles, & l'on voit enſuite pluſieurs jolies maiſons qui font partie du diſtrict appellé l'Oblong. C'eſt une

longue & étroite portion de terre, cédée par le Connecticut à l'Etat de New-York, en conséquence d'un échange fait entre ces deux Etats. L'auberge où j'allois est dans l'Oblong, mais deux milles plus loin : elle est tenue par le Colonel *Moorhouse*; car en Amérique rien n'est plus commun que de voir un Colonel aubergiste : ce sont pour la plupart des Colonels de Milice, choisis par la milice elle-même, qui ne manque guerres de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes & les plus accrédités.

Je pressai mes chevaux, & je me hâtai d'arriver pour prévenir un voyageur à cheval qui m'avoit joint en chemin, & qui auroit eu le même droit que moi au logement si nous y étions arrivés ensemble. J'eus la satisfaction de le voir poursuivre son chemin; mais bientôt après j'eus la douleur d'apprendre que l'auberge peu considérable où je comptois passer la nuit, étoit occupée par treize fermiers & deux cens cinquante bœufs, qui venoient de *New-Hampshire*. Les bœufs étoient les moins gênans de toute la compagnie : on les avoit conduit dans une prairie à quelque distance de là, où on les avoit livrés à leur bonne foi, sans laisser aucune garde avec eux, pas même celle d'un chien ; mais les fermiers, leurs chevaux & leurs chiens étoient possesseurs de l'auberge. Je m'informai de la raison qui les faisoit voyager ainsi, & j'appris qu'ils conduisoient à l'armée une partie du contingent en subsistance, que le New-Hampshire lui fournit. Ce contingent est une espece de taxe qui se répartit sur tous les habitans, lesquels sont imposés les uns à cent-cinquante, les autres à cent ou quatre-vingt livres de viande, suivant leurs moyens, de sorte qu'ils se cotisent entre eux pour fournir un bœuf, plus ou moins gros, il n'importe, parce que chaque animal est pesé. La conduite des troupeaux est ensuite confiée à quelques fermiers & à quelques valets. Les fermiers ont à peu-près un dollard par jour, & leur dépense ainsi que celle du troupeau, leur est remboursée à leur retour, sur les reçus qu'ils ont eu soin de prendre dans toutes les auberges où ils se sont arrêtés. On paye ordinairement depuis six jusqu'à dix sols de France par chaque bœuf pour une nuit ; la dînée est en proportion.

Je

Je m'informois de ces détails tandis que mes gens cherchoient à me loger ; mais toutes les chambres, tous les lits étoient occupés par les conducteurs de bœufs, & je me trouvois dans la plus grande détreſſe, lorſqu'un grand & gros homme, le principal d'entre eux, ayant appris qui j'étois, vint à moi & me dit que ni lui ni ſes compagnons ne ſouffriroient jamais qu'un Officier-général Français manquât de lit, & que plutôt que d'y conſentir, ils coucheroient tous ſur le plancher ; qu'ils y étoient accoutumés, & que cela ne leur feroit pas la moindre peine. Je leur répondis que j'étois militaire & auſſi accoutumé qu'eux à avoir la terre pour lit. Grand débat de politeſſe ſur ce point ; la leur étoit ruſtre, mais cordiale & plus touchante que les complimens les mieux tournés. Il en réſulta que j'eus une chambre & deux lits, pour moi & pour mes Aides-de-camp : mais notre connoiſſance n'en reſta pas là ; après nous être ſéparés chacun pour ſes affaires, moi pour m'arranger & pour me repoſer, eux pour continuer à boire du *Grog* * & du cidre, je les vis rentrer dans ma chambre. J'étois alors occupé à vérifier ma route ſur la carte du pays : cette carte excita leur curioſité ; ils y virent avec ſurpriſe & ſatisfaction les endroits par leſquels ils avoient paſſé. Ils me demanderent ſi on les connoiſſoit en Europe, & ſi c'étoit dans cette partie du monde que j'avois acheté mes cartes. Ils parurent très-contens, lorſque je leur aſſurai que nous connoiſſions auſſi bien l'Amérique que les pays les plus voiſins du nôtre ; mais leur joie n'eut pas de bornes quand ils reconnurent ſur ma carte le *New-Hampshire*, leur patrie. Ils appellerent auſſitôt ceux de leurs camarades qui étoient reſtés dans l'autre chambre, & la mienne ſe trouva remplie de grands hommes les plus forts & les plus robuſtes que j'aie encore vu en Amérique. Je parus ſurpris de leur taille & de leur ſtature : ils me dirent que les habitans du New-Hampshire étoient forts & vigoureux ; que cela venoit de pluſieurs raiſons ; de ce que l'air y étoit excellent, de ce que l'agriculture y faiſoit leur ſeule occupation, & ſur-tout de ce que le ſang n'y étoit pas mêlé, ce pays

* Boiſſon faite avec du rum & de l'eau.

étant habité par des familles d'anciens émigrans venus d'Angleterre. Nous nous séparâmes très-bons amis, nous touchant, ou plutôt nous secouant la main à la maniere angloise, & ils me dirent qu'ils se trouvoient heureux d'avoir eu une occasion, *to shake hands with à French General*, ce qui signifie proprement, de secouer la main d'un Général François.

Le cheval qui portoit mes porte-manteaux, n'ayant pu marcher aussi vîte que moi, ne me rejoignit que le lendemain matin; de sorte que ce jour là, qui étoit le 20 Décembre, je ne pus partir que vers dix heures. A trois milles de *Moor-House Tavern*, on trouve une montagne très-élevée. On descend ensuite, mais un peu moins qu'on a monté; puis on chemine sur un terrein élevé, laissant les grandes montagnes sur la gauche. Le pays est bien cultivé : on y voit de belles fermes & quelques moulins, & malgré la guerre, on y bâtit encore, sur-tout à *Hopel*, Town Ship principalement habitée par les Hollandois, ainsi que la plus grande partie de l'Etat de New-York, cet Etat ayant appartenu à la République de Hollande, qui l'échangea ensuite avec *Surinam*. Mon dessein étoit de coucher à cinq milles en deçà de Fish-Kill, à la taverne du Colonel *Griffin*. Je le trouvai qui coupoit & façonnoit du bois pour faire des barrieres. Il m'assura que sa maison étoit pleine, ce que je n'eus pas de peine à croire, car elle étoit très-petite. Je continuai donc ma route, & j'arrivai à Fish-Kill vers quatre heures après-midi. Cette ville où l'on ne compte guere plus de cinquante maisons dans l'espace de deux milles, est depuis long-tems le principal dépôt de l'armée Américaine; c'est là qu'on a placé les magasins, les hôpitaux, les atelliers d'ouvriers, &c. mais tous ces établissemens forment une ville particuliere, composée de belles & grandes baraques qu'on a construites dans le bois au pied des montagnes; car les Américains semblables aux Romains à bien des égards, n'ont guere pour quartier d'hiver que des villes de bois ou des camps barraqués, qu'on peut comparer à ceux que les Romains appelloient *Hiemalia*.

Quant à la position de Fish-Kill, les évenemens de la campagne de 1777 avoient prouvé combien il étoit important de l'oc-

cuper. Il étoit clair que le projet des Anglois avoit été, & pouvoit être encore de se rendre maître de tout le cours de la riviere du nord, & de séparer ainsi des Etats de l'est ceux de l'oueſt & du sud. Il falloit s'assurer un poste sur cette riviere : on choisit *Westpoint* comme le point le plus important à fortifier, & *Fish-Kill* comme la place la plus convenable pour établir le principal dépôt des vivres, des munitions, &c. ces deux positions sont liées ensemble. Je parlerai bientôt de celle de Westpoint ; mais j'observerai ici que Fish-Kill a toutes les conditions nécessaires pour une place de dépôt, parce que cette ville se trouve située sur le grand chemin du Conecticut & près de la riviere du nord, & qu'en même-tems elle est protégée par une chaîne de montagnes inaccessibles, lesquelles occupent une espace de plus de vingt milles entre la riviere de *Croton* & celle de Fish-Kill.

L'approche des quartiers d'hiver & les mouvemens des troupes que cette circonstance occasionnoit, rendoient les logemens très-rares : j'eus assez de peine à en trouver, mais enfin je m'établis dans une médiocre auberge, tenue par une vieille Madame Egremont. La maison n'avoit pas la propreté qu'on trouve communément en Amérique ; mais le plus grand inconvénient étoit que plusieurs carreaux de vitres manquoient. En effet, de toutes les réparations, celles des fenêtres est la plus difficile dans un pays où les habitations étant éparses & éloignées les unes des autres, il faut quelquefois envoyer à vingt milles pour avoir un vitrier. Nous employâmes tout ce qui tomba sous notre main pour calfater de notre mieux les croisées, & nous fîmes bon feu. Un moment après, le Docteur de l'hôpital qui m'avoit vu passer & qui m'avoit reconnu pour un Officier-général François, vint avec beaucoup de politesse s'informer si je n'avois besoin de rien, & m'offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Je me suis servis du mot anglois *Doctor*, parce que la distinction de chirurgien & de médecin n'est pas plus connue dans l'armée de Washington, que dans celle d'Agamemnon. On lit dans Homere que le médecin Macaon pansoit lui-même les blessures ; mais nos médecins qui ne sont pas grecs, ne veulent pas suivre cet exemple. Les Américains se conforment à l'usage antique & s'en trouvent bien.

Ils ſont très-contents de leurs docteurs, pour leſquels ils témoignent la plus grande conſidération. Le Docteur Graig, que j'ai connu à Newport, eſt l'ami intime du Général Washington ; & dernierement M. de la Fayette avoit pour aide-de-camp le Colonel Mac-Henry qui, l'année paſſée, faiſoit les fonctions de Docteur dans la même armée.

Le 21 à neuf heures du matin, le Quartier-Maître de Fish-Kill qui étoit venu la veille au ſoir avec toute l'honnêteté poſſible, m'offrir ſes ſervices & placer deux ſentinelles à ma porte, honneur que je refuſai malgré toutes ſes inſtances, ſe rendit chez moi, & après avoir pris du thé ſelon l'uſage, il me conduiſit aux baraques, où je vis les caſernes, les magaſins & les atteliers des différens ouvriers attachés au ſervice de l'armée. Ces baraques ſont de véritables maiſons de bois bien conſtruites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves ; de ſorte qu'on en prendroit une très-fauſſe idée, ſi on en jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons baraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de hutes, *hutts*, & ils ſont très-adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premieres, à compter du moment qu'ils commencent à abbattre les arbres ; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans de petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont les intervalles ſont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou ſimplement avec de la boue : quelques planches forment le toit ; mais ce qui les rend très-chaudes, c'eſt que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, praiquée à côté de cette cheminée. L'armée à paſſé des hivers entiers ſous de pareilles huttes, ſans ſouffrir & ſans avoir de maladies. Quant aux baraques, ou plutôt quant à la petite ville miliraire de Fish-Kill, on y a ſi bien pourvu à tout ce que le ſervice & la diſcipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a conſtruit une Prévôté & une priſon qui ſont entourées de paliſſades. Il n'y a qu'une porte pour entrer

dans l'enceinte de la Prévôté, & devant cette porte on a placé un corps-de-garde. A travers les barreaux dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme anglois ; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivis les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere des Mokawks. Ils avoient brûlés plus de deux cens maisons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisonniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison.

Après avoir passé quelque tems à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval, & conduit par un guide de l'Etat que le Quartier-Maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois & je suivis la route de Westpoint, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abattus & un éclairci dans le bois : m'étant approché d'avantage, je reconnus que c'étoit un camp ou plutôt des hutes habitées par quelques centaines de soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très-bonne santé ; mais il faut savoir que dans les armées américaines, on appelle invalides tous les soldats qui ne sont pas en état de faire leur service : or ceux-ci avoient été renvoyés sur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement invalides. Ces honnêtes gens, car je ne dirai pas ces malheureux (ils savent trop bien souffrir, & souffrent pour une cause trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles ; mais leur maintien assuré, leurs armes en bon état sembloient couvrir leur nudité, & ne laisser voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le Major *Liman*, aide-de-camp du Général *Heath*, que j'avois connu particulierement à Newport, & M. de Villefranche, Officier François servant à Westpoint, en qualité d'Ingénieur. Le Général Heath avoit été instruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-Maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon insçu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au devant de moi. Je continuai

de marcher dans les bois & dans un chemin reſſerré des deux côtés par des montagnes très-eſcarpées, qui paroiſſent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours, & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaiſſent un peu, pour tourner vers l'oueſt & s'approcher de la riviere, mais on ne la voit point encore. Je deſcendois lentement ces montagnes, lorſque tout à coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie ; c'eſt celui que préſente la riviere du nord, coulant dans un encaiſſement profond formé par les montagnes, à travers leſquelles elle a jadis forcé ſon paſſage. Le fort de Weſtpoint & les batteries formidables dont il eſt défendu, fixent l'attention ſur la rive de l'oueſt ; mais ſi l'on éleve ſes regards, on voit de tous côtés des ſommets élevés, tous hériſſés de redoutes & de batteries. Je ſautai à bas de mon cheval, & je fus long tems à regarder avec ma lunette d'approche, le ſeul moyen qu'on puiſſe employer pour connoître l'enſemble des fortifications dont ce poſte important eſt entouré. Deux ſommets élevés ſur chacun deſquels on a conſtruit une grande redoute, protegent la rive de l'eſt. Ces deux ouvrages n'ont pas d'autres noms que ceux de redoutes du nord & de redoutes du midi ; mais depuis le fort de *Weſtpoint* proprement dit, qui eſt au bord de la riviere, juſqu'au haut de la montagne au pied de laquelle il a été conſtruit, on compte ſix forts différens, tous en amphithéatre & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place où j'aurois vonlontiers paſſé la journée entiere, & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit preſſé d'arriver ; en effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq cens hommes à peu-près, qui étoit en bataille ſur le bord de la riviere. Il venoit de la paſſer pour ſe porter enſuite ſur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage qu'on ſe propoſoit de faire vers les plaines blanches & juſqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui battit les Anglais à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête. Il vouloit me les faire voir avant qu'elles ſe miſſent en marche. Je paſſai devant les rangs,

ſalué de l'eſponton par tous les Officiers, & les tambours battant au champ, honneur qu'on rend en Amérique aux Majors généraux dont le grade eſt le premier dans les armées, quoiqu'il ne correſponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence : quant aux Officiers, ils ne laiſſoient rien à deſirer, tant pour leur contenance que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus paſſé ſur le front de la ligne, elle ſe rompit, défila devant moi & continua ſa route. Le Général Heath me conduiſit au rivage où ſa barge l'attendoit pour me paſſer de l'autre côté. C'eſt alors qu'une nouvelle ſcene s'ouvrit à mes regards, non moins ſublime que la premiere. Nous deſcendions le viſage tourné vers le nord; de ce côté là on voit une île couverte de rochers, qui ſemble fermer le canal de la riviere, mais bientôt à travers l'eſpece d'embraſure que ſon lit a formé en ſéparant des montagnes immenſes, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'oueſt, & qu'elle a tourné tout à coup autour de Weſtpoint pour s'ouvrir un paſſage & ſe hâter de rejoindre la mer, ſans faire déſormais le plus petit détour. Les regards, en ſe portant vers le nord au-delà de *Conſtitution-Iſland* (c'eſt l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, diſtinguent *New-Windſor* ſur ſa rive gauche, puis s'arrêtent ſur différens amphithéatres formés par les appalaches, dont les derniers ſommets qui terminent la ſcene, ſont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquâmes dans la barge & nous traverſâmes la riviere qui a près d'un mille de largeur. Ameſure que nous approchions du rivage oppoſé, le fort de Weſtpoint qui, vu de la rive de l'eſt, paroiſſoit humblement ſitué au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux & ſembloit lui-même le ſommet d'un rocher eſcarpé : ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embraſures de canons & des batteries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés ſucceſſivement. C'étoit un ſalut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize Etats. Jamais honneur n'a été plus impoſant ni plus

majeſtueux. Chaque coup de canon, après un long intervalle, étoit renvoyé par la rive oppoſée avec un bruit preſqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on ſe rappelle qu'il y a deux ans, Weſtpoint étoit un déſert preſqu'inacceſſible, que ce déſert a été couvert de fortereſſes & d'artillerie, par un peuple qui, ſix ans auparavant, n'avoit jamais vu de canons; ſi l'on refléchit que le ſort des treize Etats a dépendu de ce poſte important, & qu'un marchand de chevaux transformé en Général, ou plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de ſon ſang; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de ſa patrie, a vendu & penſé livrer aux Anglois le *Palladium* de la liberté Americaine; ſi l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre phyſique & dans l'ordre moral, on croira aiſément que ma penſée dut être exercée & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

En deſcendant à terre, ou plutôt en grimpant ſur les rochers qui s'élevent au bord de la riviere & dont elle arroſe le pied, nous fûmes reçus par le Colonel Lamb & le Major Bowman, tous deux Officiers d'artillerie, par le Major Fish, jeune homme d'une jolie figure, ſpirituel & inſtruit & le Major Frank, ci-devant Aide de camp du Général Arnold. Celui-ci venoit d'être jugé & acquitté honorablement par un Conſeil de guerre, qu'il avoit démandé lui-même après l'évaſion & la trahiſon de ſon Général. Il parle bien françois ainſi que le Colonel Lamb; ils l'ont appris tous deux dans le Canada où ils étoient établis. Le dernier a reçu un coup de fuſil dans la mâchoire à l'attaque de Quebec, combattant à côté d'Arnold & ayant déja pénétré dans la ville. Preſſés par l'heure du dîner, nous allâmes tout de ſuite à la baraque du Général Heath. Le fort que l'on avoit commencé ſur un plan beaucoup trop étendu, a été reſerré depuis par M. du Portail; de ſorte que cette baraque ne ſe trouve plus dans ſon enceinte. Il y a autour quelques magaſins, & plus loin du côté du nord-oueſt des caſernes pour trois ou quatre bataillons; elles ſont conſtruites en bois & pareilles à celles de Fishkill. Tandis qu'on ſe diſpoſoit

ſoit à ſervir, le Général Heath me fit entrer dans un petit réduit qui lui ſert de chambre à coucher, & il me montra l'inſtruction qu'il avoit donnée au Général Stark pour le grand fourage dont il l'avoit chargé. Cette expédition exigeoit un mouvement de troupes dans un eſpace de plus de cinquante milles, & je puis aſſurer qu'elle étoit auſſi bien faite qu'aucune inſtruction de ce genre, que j'aie encore vu manuſcrite ou imprimée. Il me montra auſſi une lettre par laquelle le Général Washington lui ordonnoit ſeulement d'envoyer ce détachement, & lui en déſignoit l'objet, ſans lui faire part cependant d'une autre opération liée à celle-là, qui devoit avoir lieu ſur la rive droite de la riviere du nord. D'après différens avis parvenus par des voies indirectes, le Général Heath ſe perſuadoit que dans le cas où les ennemis raſſembleroient leurs forces pour interrompre le fourage, M. de la Fayette attaqueroit *Staten-Iſland*, & il ne ſe trompoit pas ; mais M. Washington ſe contentoit d'annoncer quelques mouvemens de ſon côté, ajoutant ſeulement qu'il attendoit une voie plus ſûre pour en inſtruire le Général Heath. C'eſt que le ſecret eſt gardé très exactement à l'armée américaine ; peu de perſonnes ont part à la confiance du chef, & en général on y parle moins que dans les armées Françoiſes des opérations de la guerre, & de ce que l'on appelle chez nous *les nouvelles*.

Le Général Heath eſt tellement connu dans notre petite armée, que je me diſpenſerois de donner aucun détail ſur lui, ſi ce Journal, où j'eſſaie de me rappeller le peu que j'ai vu dans ce pays-ci, n'étoit pas deſtiné en même tems à contenter la curioſité de quelques perſonnes qui n'ont pas traverſé les mers & dont je deſire amuſer les loiſirs. Je dirai donc que ce Général eſt un des premiers qui prit les armes lors du blocus de Boſton, & qu'ayant d'abord joint l'armée en qualité de Colonel, il fut tout de ſuite élevé au rang de Général major. Il étoit alors bon fermier, ou riche gentilhomme ; car il ne faut pas perdre de vue, qu'en Amérique *Farmer* ſignifie cultivateur par oppoſition à *Merchant*, qui eſt le nom de tout homme qui s'occupe du commerce. Ici comme en Angleterre on entend

par *Gentleman* celui qui poſſede un *freehold*, ou une terre en propriété. Le Général Heath étoit donc *farmer* ou *gentleman*, & nourriſſoit dans ſes terres un grand nombre de bœufs, qu'il vendoit pour l'approviſionnement des vaiſſeaux. Mais ſon goût naturel le portoit à l'étude de la guerre : il s'y eſt appliqué principalement depuis que le devoir a concouru avec ſon inclination ; il a lu nos meilleurs ouvrages de tactique, & ſurtout celui de M. Guibert, dont il fait un cas particulier. Sa fortune lui ayant permis de ſe ſoutenir au ſervice malgré le défaut de paye qui a contraint les moins aiſés à l'abandonner, il a fait toute la guerre, mais le haſard n'a pas voulu qu'il ſe trouvât aux occaſions les plus importantes. Sa phyſionomie eſt noble & ouverte, & ſa tête chauve ainſi que ſa corpulence lui donnent beaucoup de reſſemblance avec Milord *Granby*. Il écrit bien & facilement ; il a de plus une ame ſenſible & un caractere franc & aimable ; enfin, s'il n'a pas été à portée de montrer ſes talens dans l'action même, on peut du moins aſſurer qu'il eſt très propre à ce que nous appellons la partie du cabinet. Ses biens ſont près de Boſton : il commandoit dans cette place lorſque l'armée de Burgoyne y fut amenée priſonniere. C'eſt lui qui mit aux arrêts le Général anglois Philips, qui avoit manqué de reſpect au Congrès : ſa conduite dans cette occaſion fut noble & ferme. Lorſque nous arrivâmes à Rhode-Iſland, il y fut envoyé, & bientôt après, lorſque Clinton ſe diſpoſa à nous attaquer, il aſſembla & commanda les milices qui vinrent à notre ſecours. Pendant ſon ſéjour à Newport il a vécu honorablement & en grande liaiſon avec tous les Officiers François. Enfin, au mois de Septembre le Général Washington ayant appris la trahiſon d'Arnold, le rappella auprès de lui & lui donna le commandement de Weſt-point ; preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête de tous les hommes qui pouvoit ſuccéder dans ce commandement au plus lâche de tous les traîtres.

Après avoir donné cette idée avantageuſe, mais juſte du Général Heath, c'eſt à moi ſans doute à m'applaudir de l'amitié & de la parfaite intelligence qui a regné toujours entre nous pendant ſon ſéjour à Newport, où l'uſage que j'ai de la lan-

gue Angloiſe me rendoit l'organe de toutes les affaires que nous avions à traiter avec lui. Ce fut avec une véritable joie qu'il me reçut à Weſtpoint ; il me donna un dîner ſimple, mais très bon : il eſt vrai qu'il n'y avoit pas une goutte de vin ; mais je trouve qu'avec de l'excellent cidre & du *Towdy* * on s'en paſſe très-bien. Dès qu'on fut ſorti de table, on ſe hâta de profiter de ce qu'il reſtoit encore de jour pour aller voir les fortifications. Le premier fort que l'on trouve au deſſus de Weſtpoint, ſur la pente de la montagne, à reçu le nom du Général *Putnam*. Il eſt placé ſur un rocher eſcarpé de tous côtés : les remparts avoient d'abord été conſtruits avec des troncs d'arbres ; on les refait en pierres & ils ne ſont pas encore entiérement finis. Il y a un magaſin à poudre à l'abri de la bombe, une grande citerne & un ſouterrein pour la garniſon. Au deſſus de ce fort & en gagnant le ſommet le plus élevé, on trouve encore ſur trois petits ſommets différens, trois fortes redoutes garnies de canons : chacune de ces redoutes exigeroit un ſiege en forme. Le jour étant prêt à finir, je me contentai de juger au coup d'œil de la maniere très bien entendue dont elles ſe protegent mutuellement. Le fort *Wallis* où le Général Heath me conduiſit, étoit plus à portée & d'un accès plus facile. Quoiqu'il ſoit placé plus bas que le fort *Putnam*, il domine encore ſur la riviere du côté du ſud. C'eſt une grande redoute pentagone, conſtruite en bois, c'eſt-à-dire avec d'immenſes troncs d'arbres ; elle eſt fraiſée & garnie d'artillerie. Sous le feu de cette redoute, & plus bas, on a fait une batterie de canon pour battre plus obliquement le cours de la riviere. Cette batterie n'eſt point fermée par la gorge, de ſorte que l'ennemi peut bien la prendre, mais jamais la conſerver ; ſur quoi je remarquerai que c'eſt la meilleure méthode à ſuivre dans toutes les fortifications de campagne. Les batteries placées dans les ouvrages ont deux inconvéniens : le premier, que pour peu que ces ouvrages ſoient elevés elles ne ſont pas aſſez raſantes, & le ſecond, que l'ennemi peut attaquer à la fois &

(*) Boiſſon faite avec du rum, du ſucre & de l'eau ; c'eſt proprement du punch ſans citron.

la redoute & la batterie : au lieu que celle-ci étant extérieure & protégée par la redoute, doit être attaquée la premiere ; alors elle ſe trouve ſoutenue par des troupes qui n'ont rien à craindre pour elles-mêmes, & dont le feu eſt par conſéquent mieux dirigé & plus meurtrier. Une batterie plus baſſe encore & plus près de la riviere, acheve d'aſſurer la partie du ſud.

En retournant à Weſtpoint nous vîmes une redoute qu'on a laiſſé dégrader comme étant inutile, & elle l'eſt effectivement. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit ; mais ce qui me reſtoit à voir n'éxigeoit pas la lumiere du jour : c'eſt un vaſte ſouterrein pratiqué dans le fort de Weſtpoint, où l'on tient en réſerve non-ſeulement les poudres & les munitions néceſſaires à ce poſte, mais encore le dépôt de toute l'armée. Ces magaſins exactement remplis, l'artillerie nombreuſe qu'on voit dans ces différentes fortereſſes ; le travail prodigieux qu'il a fallu pour conduire & entaſſer ſur des rochers eſcarpés d'immenſes troncs d'arbres & d'énormes pierres de taille, impriment dans l'eſprit une idée des Américains, bien différente de celle que le miniſtere Anglois s'eſt efforcé d'en donner au Parlement. Un François ſeroit ſurpris qu'une nation, à peine naiſſante, eut dépenſé en deux années plus de douze millions dans ce déſert ; il le ſeroit davantage lorſqu'il ſauroit que ces fortifications n'ont rien coûté à l'Etat, ayant été conſtruites par des ſoldats, à qui on ne donnoit pas la moindre gratification & qui ne touchoient pas même leur paye ; mais il éprouveroit ſans doute quelque ſatisfaction, en apprenant que ces ouvrages ſi beaux & ſi bien entendus, ont été conçus & exécutés par deux Ingénieurs François, M. du Portail & M. de Gouvion, qui n'étoient pas plus payés que leurs ouvriers.

Au reſte, dans ce ſéjour tout ſauvage & tout guerrier où l'on ſe croit au fond de la Trace dans l'aſyle du Dieu Mars, on trouve le ſoir en rentrant de jolies femmes & de très-bon thé. Madame Bowman, femme du Major de ce nom & une jeune ſœur, qui l'avoit ſuivie à Weſtpoint, nous attendoient à notre retour. Elles logeoient toutes deux dans une petite baraque très bien arrangée. La chambre où elles nous reçurent étoit tapiſſée

d'un joli papier, meublée de tables de Mohagoney & même ornée de plusieurs estampes. Après avoir passé là quelques momens, il s'agissoit de retourner à la baraque du Général Heath & de s'arranger pour y passer la nuit, ce qui n'étoit pas chose aisée; car dans la soirée la compagnie s'étoit fort augmentée. Le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas & le Cher. Dupleſſis-Mauduit étoient arrivés à Westpoint : ils avoient dessein de voir ce poste dans de plus grands détails; mais les mouvemens de l'armée Américaine les décidèrent à partir avec moi, afin de pouvoir joindre M. de la Fayette le lendemain au soir ou le surlendemain de grand matin. Quoique le Général Heath eut beaucoup de monde à loger, la besogne de son Maréchal général des logis ne fut pas difficile : il n'y avoit dans la baraque que trois pieces; la chambre du Général, celle de son Aide de camp, que celui-ci voulut bien me céder, & la salle à manger où l'on étendit à terre des couvertures devant un grand feu. Ce fut là que ces Messieurs passerent une nuit très *confortable* *, c'est-à-dire aussi bonne qu'il étoit possible de l'espérer. le coup de canon de réveil n'eut pas de peine à les tirer de leur lit; les couvertures furent enlevées, & la salle à manger reprenant ses droits fut bientôt meublée d'une grande table, & la table couverte de *beef stakes* **, que nous mangeâmes de très-bon appetit, en avalant de tems en tems une tasse de thé au lait. Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien sensible entre cet aliment & cette boisson; mais je puis assurer que tout cela faisoit un déjeûner très *confortable.* Ce qui ne l'étoit pas du tout, c'est une pluie épouvantable qui avoit commencé pendant la nuit & qui duroit encore, jointe à un vent affreux qui rendoit le passage du Ferry très-difficile pour nos chevaux, & nous empêchoit de nous servir de la voile dans la barge que le Général Heath nous avoit donnée pour nous conduire à King's-Ferry. Malgré tous ces obstacles nous nous embarquâmes, au bruit des canons, qui tirerent encore treize coups, malgré

* Expression très usitée en Amérique & qui n'a pas besoin de traduction.

** Tranches de bœuf grillées.

les instances que je fis pour l'empêcher. Une circonstance que j'avois appriſe, donnoit cependant un nouveau prix à ces honneurs ; c'eſt que les pieces de canon dont j'entendois les décharges, avoient appartenu à l'armée de Burgoyne. Ainſi, l'artillerie que le Roi d'Angleterre envoya en 1777, de *Wolwich* en Canada, ſert à préſent à défendre l'Amérique & à rendre hommage à ſes alliés, en attendant qu'elle ſoit employée au ſiege de New-York.

Le Général Heath, que ſes affaires avoient retenu à *Weſtpoint*, me donna le Major Liman pour m'accompagner juſqu'à *Verplank's-point* : nous n'y arrivâmes qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le ſein des montagnes immenſes, qui couvrent ce pays, & ne laiſſent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Anthony's-noſe* le nez d'Antoine : elle s'avance dans la riviere & l'oblige de détourner un peu ſon cours. Avant d'arriver à ce point, on voit ſur la droite les ruines du fort Clinton. Ce fort qui tenoit ſon nom du Gouverneur de l'Etat de New-York, fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton, lorſqu'il remonta vers Albany pour eſſayer de donner la main à Burgoyne. C'étoit alors la principale défenſe de la riviere ; on l'avoit conſtruit ſur un rocher, au pied d'une montagne, qu'on croyoit inacceſſible, & il étoit encore défendu par une petite *Creek* qui ſe jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit ſur le ſommet de la montagne, portant lui-même le drapeau Britannique qu'il tint toujours élevé, tandis que ſes troupes deſcendoient l'eſcarpement, paſſoient la *Creek* & enlevoient le poſte. La garniſon compoſée de 700 hommes, fut priſe preſque toute entiere. Depuis que la défaite de Burgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Vashington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton ; il a préféré de placer ſa communication & de concentrer ſes forces à *Weſtpoint*, parce que dans cet endroit, *l'Hudſon* fait un détour qui empêche les vaiſſeaux de le remonter vent arriere ou avec la marée, & que l'île de *conſtitution* qui ſe trouve préciſément à ce détour, dans la direc-

tion nord & ſud, eſt parfaitement ſituée pour protéger la chaîne qui ferme le paſſage aux vaiſſeaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conſervé un poſte très-important à King's-Ferry. Ils y étoient ſuffiſamment fortifiés ; de ſorte qu'à l'aide de leurs vaiſſeaux, ils ſe trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'eſpace de plus de cinquante milles, & repouſſoient ainſi vers le nord la communication très-importante des Jerſeys & du Conecticut. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet de ſurprendre le fort de *Stoney-Point*. Ce fort conſiſtoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronnoit un rocher eſcarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraiſée. Le Général Waine marcha la nuit ſur trois colonnes : la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, ſans tirer un coup de fuſil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute. L'attaque fut ſi vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury qui étoit entré le premier, ſe trouva en un inſtant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remiſes en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment là il n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains, une fois maître de l'une des rives de la riviere, ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de l'autre. M. de Gouvion conſtruiſit à *Verplank's-Point* une redoute où nous abordâmes, & où nos chevaux, par un haſard très-heureux, ſe trouverent arrivés en même tems que nous. Cette redoute eſt d'une forme particuliere, qui n'eſt guere uſitée qu'en Amérique. Le foſſé eſt en dedans du parapet ; ce parapet eſt eſcarpé des deux côtés & fraiſé à la hauteur du cordon ; on a pratiqué au-deſſous des logemens pour les ſoldats. Le milieu de l'ouvrage eſt un réduit conſtruit en bois & en forme de tour quarrée ; il eſt crenelé par-tout & commande le rampart. Un abattis formé de têtes d'arbre enlacées environne le tout & tient lieu de chemin couvert. On voit aiſément qu'un pareil ouvrage ne peut être inſulté, & qu'il faut abſolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci eſt adoſſé à des montagnes dont

les Américains ſont toujours les maîtres, il eſt preſqu'impoſſible que les Anglois en faſſent le ſiege. Une *Creek* qui ſe jette dans la riviere d'Hudſon & coule au ſud de cette redoute, en rend la poſition encore plus avantageuſe. Le Colonel *Livingſton*, qui commande à *Kings-Ferry*, s'y eſt établi de préférence à *Stoney-Point*, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches où les Anglois font de tems en tems des incurſions. C'eſt un jeune homme aimable & inſtruit. Avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'uſage de la langue françoiſe. En 1775, il fut un des premiers à prendre les armes ; il combattit ſous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier aſſiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans ſa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politeſſe ; mais pour en ſortir avec les honneurs de la guerre, les loix américaines exigeoient que nous fiſſions un déjeûner ; c'étoit le ſecond de la journée : il conſiſta encore en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog ; car la cave du commandant n'étoit pas mieux fournie que la garde-robe des ſoldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garniſon comme étant les plus mal vêtus de l'armée américaine ; ainſi on peut ſe faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après-midi nous paſsâmes de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtâmes pour examiner les fortifications de *Stoney-Point*. Les Américains les ayant trouvé trop étendues, les ont reſſerrées & les ont réduites à une redoute à peu-près pareille à celle de Verplank, mais pas tout-à-fait ſi bonne. Là je pris congé de M. *Livingſton* ; il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par MM. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le ſoir même, quoiqu'il leur reſtât encore trente milles à faire & de très-mauvais chemins à paſſer. Cette impatience convenoit à merveille à leur âge ; mais les nouvelles que j'avois raſſemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit ſe mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me reſtoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de

la

la riviere, je me retournois ſouvent pour jouir encore du magnifique ſpectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement ſon lit, qu'en regardant du côté du ſud, on croit voir un lac immenſe, tandis que celui du nord n'offre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre avec une ſeule piece de canon, la frégate le *Vautour* qui avoit conduit *André* & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe ; le Colonel en avertit Arnold & lui demanda deux pieces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas : Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes ; de ſorte, que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piece de 4, qui étoit alors dans la redoute de *Verplank*. Cette piece prolongeoit le vaiſſeau de l'avant à l'arriere, & lui faiſoit tant de dommage que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain le Colonel Livingſton ſe trouvant ſur le rivage, vit paſſer Arnold dans ſa barge, comme il deſcendoit la riviere pour gagner la frégate. Il aſſure qu'il en conçut un tel ſoupçon que s'il avoit eu a portée de lui ſes batteaux de garde, il auroit été ſur-le-champ le joindre & lui demander où il alloit. Il eſt vraiſſemblable que cette queſtion l'auroit jeté dans l'embarras, & qu'alors le Colonel Livingſton ſe fut confirmé dans ſes ſoupçons & l'eut arrêté.

Arnold & ſa trahiſon occupoient encore ma penſée, lorſque mon chemin me conduiſit à cette fameuſe maiſon de *Smith* où il eut ſon entrevue avec André & où il forma ſon affreux complot. C'eſt dans cette maiſon qu'ils paſſerent la nuit enſemble & qu'André changea de vêtement : c'eſt là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue ; & c'eſt là que le haſard ; qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible projet, & que ſatisfait d'immoler l'imprudent André, il ne prévint le crime qu'en ſauvant le criminel. En effet, André repaſſoit tranquillement la riviere pour ſe rendre à New-York par les plaines blanches, ſi les coups de canon tirés ſur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes Américaines.

Il crut à la faveur de ſon déguiſement, trouver plus de sûreté ſur la rive droite ; à quelques milles de là il fut arrêté, à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith, plus que ſoupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, eſt encore dans les priſons, où la loi le défend contre la juſtice. Mais ſa maiſon paroît avoir éprouvé le ſeul châtiment dont elle ſoit ſuſceptible ; elle eſt punie par la ſolitude ; en effet elle eſt tellement abandonnée, qu'il n'y eſt pas même reſté un ſeul gardien, quoiqu'il y ait une groſſe ferme qui en dépende. Je pourſuivis mon chemin, mais ſans y pouvoir donner aſſez d'attention pour en conſerver la mémoire. Je me ſouviens ſeulement qu'il étoit auſſi ténébreux que mes penſées : il me conduiſit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traverſai & bientôt après la nuit ſurvint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge où je fus paſſablement logé. Cette auberge eſt ſituée dans le *Haverſtraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'aſſura qu'il étoit bon whig, & comme il me donna un aſſez bon ſouper, je le crus aiſément.

Le 23, je partis à 8 heures du matin dans le deſſein d'arriver de bonne heure au camp de M. de la Fayette ; car j'avois appris par des voyageurs que l'armée ne faiſoit aucun mouvement ce jour-là, & je voulois qu'il me préſentat au Général Waſhington. Le chemin le plus court étoit de paſſer par *Paramus* ; mais le guide qu'on m'avoit donné inſiſta pour que je me détournaſſe vers le nord, prétendant que l'autre chemin n'étoit pas sûr, que cette route étoit infeſtée de Torys & que lui-même l'évitoit toujours lorſqu'il avoit quelques lettres à porter : je pris donc ſur la droite & je ſuivis quelque tems le ruiſſeau de *Romopog* ; enſuite je tournai à gauche, & bientôt après je me trouvai dans le Town-ship de *Pompton* & dans la route de *Totohaw* ; mais apprenant qu'elle me menoit tout droit à la grande armée, ſans paſſer par l'avant-garde de M. de la Fayette, je demandai s'il n'y avoit pas quelque chemin de traverſe qui put me conduire à ſon quartier ; on m'en indiqua un, par

lequel passant près d'un espece de lac, qui forme un point de vue très-agréable, & traversant ensuite de fort beaux bois, j'aboutis à un ruisseau qui se jette dans *Second-river*, précisément à l'endroit où M. de la Fayette étoit campé. Ses postes garnissoient le ruisseau; ils étoient bien disposés & en très-bon ordre : enfin j'arrivai au camp, mais je ne trouvai pas M. de la Fayette; prévenu de mon arrivée par M. le Vicomte de Noailles, il m'étoit allé attendre à sept milles de là, au Quartier-général vers lequel il croyoit que je m'étois dirigé. Cependant il avoit envoyé au-devant de moi M. de Gimat & un de ses aides de camp; mais ils avoient pris les deux chemins qui menent à Paramus, de sorte qu'a force de précautions, tant de sa part que de celle de mon guide, je me trouvai, comme on dit en anglois, tout-à-fait *désapointé*; car il étoit deux heures & j'avois déja fait trente milles sans m'arrêtter. J'avois la plus grande impatience d'embrasser M. de la Fayette & de voir le Général Washington; mais je ne pouvois la faire partager à mes chevaux, qui auroient été glacés d'effroi s'ils avoient pu entendre la propisition qu'on me fit d'aller tout de suite au Quartier général; parce que disoit-on, je pouvois *peut-être* y arriver encore pour dîner. Quant à moi j'en voyois l'impossibilité, & comme je me trouvois en pays de connoissance, je demandai qu'on donnat un peu d'avoine à mes chevaux. Tandis qu'ils prenoient ce léger repas, j'allai voir le camp du *Marquis*; c'est ainsi qu'on désigne M. de la Fayette, la langue angloise aimant à abréger, & les titres n'étant pas communs en Amérique. Je trouvai ce camp placé dans une excellente position; il occupoit deux hauteurs séparées par un petit fond, mais ayant entr'elles une communication très facile : la riviere de *Totohaw* ou *Second-river* en protege la droite, & c'est là qu'elle fait un coude assez considérable pour se détourner vers le sud, & se jetter ensuite dans la baye de *Newark*. La plus grande partie du front, & tout le flanc gauche de ce camp, jusqu'à une grande distance, sont couverts par le ruisseau qui vient de *Paramus* & se jette dans la même riviere. Cette position n'est pas à plus de vingt milles de l'île de New-York; aussi étoit-elle occupée par l'avant-garde

compoſée de l'infanterie légere, c'eſt-à-dire, de l'élite de l'armée Américaine : en effet les régimens qui la compoſent n'ont point de grenadiers, mais ſeulement une compagnie d'infanterie légere, qui répond à nos chaſſeurs, & dont on forme des bataillons à l'entrée de la campagne. Cette troupe avoit très bon air, elle étoit mieux habillée que le reſte de l'armée; les uniformes, tant des ſoldats que des Officiers, étoient leſtes & militaires, & chaque ſoldat portoit aulieu de chapeau un caſque fait de cuir bouilli, avec un cimier de queue de cheval. Les Officiers ſont armés d'eſpontons ou plutôt de demi piques, & les bas-Officiers de fuſils; mais les uns & les autres étoient munis de ſabres courts & légers que M. de la Fayette avoit apportés de France & dont il leur avoit fait préſent. Les tentes, ſuivant l'uſage de l'armée Américaine, ne formoient que deux rangs; elles étoient très-bien alignées ainſi que celles des Officiers, & comme la ſaiſon étoit avancée, elles avoient chacune de bonnes cheminées, mais placées différemment des nôtres, car elles ſont conſtruites du côté extérieur & maſquent l'entrée des tentes, ce qui a le double effet de prévenir le vent & d'entretenir la chaleur nuit & jour. Je ne vis pas de faiſceaux d'armes, & j'appris que les Américains ne s'en ſervoient pas. Lorſqu'il fait beau, chaque compagnie place ſes fuſils ſur un chevalet, mais dès qu'il pleut, il faut les remettre dans la tente, ce qui eſt ſans doute un grand inconvénient : on y remédiera quand les moyens ſeront plus abondans; je crains bien que ce ne ſoit pas encore l'année prochaine.

Comme je me promenois ſur le front du camp, je fus joint par un Officier qui me parla en très-bon françois; cela n'étoit pas étonnant, puiſqu'il eſt tout auſſi françois que moi; c'étoit le Major Valgan. Cet officier eſt venu en Amérique pour des affaires de commerce; il a eu même à ce ſujet une eſpece de procès avec le Congrès; mais il a été protégé par pluſieurs perſonnes, & particulierement par M. le Ch^er. de la Luzerne : ayant demandé à entrer au ſervice, il a obtenu le grade de Major & le commandement d'un bataillon d'infanterie légere. C'eſt un homme d'eſprit, & on eſt content de lui dans l'armée

Américaine. Il me mena dans sa tente, où je trouvai un couvert mis très-proprement. Il me proposa à dîner, mais je ne l'acceptai pas, comptant ne rien perdre à attendre celui que le Général Washington me donneroit. D'après tout ce qu'on sait en Europe sur l'état de détresse de l'armée Américaine, il paroîtra peut-être surprenant que telle chose qu'un dîner se trouve chez un simple Major. Sans doute il est impossible de vivre sans argent, lorsqu'il faut acheter ce que l'on mange, & sur cet article les Officiers Américains n'ont pas de privilege parriculier; mais il faut savoir qu'ils reçoivent des rations en viande, en rum & en farine; qu'ils ont dans chaque régiment des boulangers pour cuire leur pain, & des soldats pour les servir, desorte qu'un Officier qui entre en campagne avec une tente & suffisamment d'habits, peut fort bien aller jusqu'à l'hiver sans avoir rien à dépenser. Le malheur est que quelquefois les provisions manquent, ou n'arrivent pas à tems; c'est alors qu'ils ont réellement à souffrir, mais ce sont des momens de crise qui ne sont pas fréquens & qu'on peut prévenir par la suite, si les Etats s'exécutent, & si le Quartier-Maître général & les Commissaires font bien leur devoir. Je laissai M. Valgan commencer son dîner, & j'allai hâter celui de mes chevaux, afin de me rendre au Quartier-Général avant la fin du jour. Le Colonel Mac-Henry dont j'ai parlé plus haut, se chargea de m'y conduire. Nous cotoyames toujours la riviere que nous laissions sur notre gauche. Après avoir fait deux milles, nous vîmes celle de l'armée. Elle campoit aussi sur deux hauteurs & sur une seule ligne, dans une position assez étendue, mais très-bonne, étant adossée à un bois & ayant la riviere devant elle. On ne peut guere passer cette riviere qu'à *Totohaw-Bridge;* mais le local seroit tout à l'avantage de l'armée qui défendroit la rive gauche, les hauteurs de ce côté dominant par-tout celles de la rive droite. A deux milles au-delà du pont, on trouve un *Meeting-House* de forme héxagone; c'est celle que les Presbyteriens Hollandois, qui sont en grand nombre dans les Jerseys, donnent à leur Eglise.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'é-

tois pas loin de la grande Cataracte, connue ſous le nom de *Totohaw-Fall.* J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curioſité & celle de me trouver auprès du Général Washington ; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cens pas pour voir la Cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luiſoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant ſpectacle d'une grande riviere qui ſe précipite de ſoixante-dix pieds de haut, & s'engouffre enſuite dans le creux d'un rocher qui ſemble l'engloutir, mais d'où elle s'échappe en tournant tout court à droite, comme ſi elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroît impoſſible de donner une idée de cette chûte d'eau, autrement que par un deſſein figuré. Eſſayons cependant de commencer le tableau, & laiſſons à l'imagination le ſoin de l'achever : c'eſt la rivale de la nature, c'eſt quelquefois auſſi ſon amie & ſon interprete. Qu'on ſe figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de ſapins, dont le verd-foncé contraſte avec la couleur de ſes eaux & en rend le cours plus majeſtueux ; qu'on ſe repréſente enſuite un immenſe rocher qui lui fermeroit tout paſſage, ſi par quelque tremblement de terre ou toute autre révolution ſouterraine, il n'avoit pas été ouvert en pluſieurs endroits, de ſa cime à ſa baſe, formant ainſi de longues crevaſſes parfaitement verticales. L'une de ces crevaſſes dont on ne connoit pas la profondeur, peut avoir ving-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'eſt dans cette eſpece de cuve que la riviere ayant franchi une partie du rocher, ſe précipite avec fracas ; mais comme ce rocher traverſe tout ſon lit, elle ne peut ſortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une iſſue. Là ſe préſente un autre obſtacle ; un nouveau rocher s'oppoſe à ſa fuite, & elle eſt obligée de former un angle droit pour tourner tout court ſur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'après ſon épouvantable chûte, elle n'écume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais ſort tranquillement par le chemin qui lui eſt ouvert, & gagne en ſilence une vallée profonde, d'où elle pourſuit ſa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement ſi rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de

l'antre où elle s'engloutit, & par le frottement extrême qu'elle éprouve dans un eſpace auſſi ſerré. Je n'ai point eſſayé le rocher à l'eau forte ; mais comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eſt que toute ſa ſurface eſt guillochée, c'eſt-à-dire creuſée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fuſion, lorſqu'il a été ſoulevé du ſein de la terre & qu'il a bouché le paſſage de la riviere? Ces fentes verticales, ces gerçures à la ſurface ſont-elles un effet du réfroidiſſement? c'eſt ce que je laiſſe aux ſavans à examiner. Je dirai ſeulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui ſont poſtérieurs aux dernieres époques de la nature.

Quoique M. Mac-Henry ait commencé par être *Docteur* avant d'être Officier, & qu'il ſoit très inſtruit, je ne le trouvai pas fort ſur l'hiſtoire naturelle, & je préférai de lui faire des queſtions ſur l'armée dont je longeois le front, rencontrant perpétuellement des poſtes qui prenoient les armes, les tambours battant au champ, & les officiers ſaluant de l'eſponton. Tous ces poſtes n'étoient pas pour la ſûreté de l'armée ; il y en avoit beaucoup qu'on employoit à garder des maiſons & des granges qui ſervoient de magaſins. Enfin, après avoir dépaſſé de deux milles le flanc droit de l'armée, & après avoir traverſé ſur la droite des bois épais, je me trouvai dans une petite plaine où je vis une aſſez belle ferme : un petit camp qui ſembloit la couvrir, une grande tente qui étoit tendue dans la cour & pluſieurs charriots rangés autour, me la firent reconnoître pour le quartier-général de ſon *Excellence*, car c'eſt ainſi qu'on appelle M. Washington à l'armée & dans toute l'Amérique. M. de la Fayette cauſoit dans la cour avec un grand homme de cinq pieds neuf pouces, d'une figure noble & douce ; c'étoit le Général lui-même. Je fus bientôt deſcendu de cheval & à portée de lui. Les complimens furent courts ; le ſentiment qui m'animoit & la bienveillance qu'il me témoignoit, n'étoient pas équivoques. Il me conduiſit dans ſa maiſon où je trouvai qu'on étoit encore à table,

quoique le dîner fut fini depuis long-tems. Il me préſenta aux Généraux Knox, Waine, Howe, &c. & à ſa *Famille*, compoſée alors des Colonels Hamilton & Tighman, ſes ſecrétaires & ſes aides-de-camp, & du Major Gibbs, commandant de ſes gardes, car en Angleterre & en Amérique, les Aides-de-camp, Adjudants & autres officiers attachés au Général, forment ce qui s'appelle ſa *Famille*. On rapporta pour moi & pour la mienne un nouveau dîner ; l'ancien fut prolongé pour me tenir compagnie. Quelques verres de Claret & de Madere accélérerent les connoiſſances que j'avois à faire, & bientôt je me trouvai à mon aiſe près du plus grand & du meilleur de tous les hommes. La bonté & la bienveillance qui le caractériſent ſe font ſentir dans tout ce qui l'environne ; mais la confiance qu'il fait naître n'eſt jamais familiere, parce que le ſentiment qu'il inſpire, a dans tous les individus la même origine, une eſtime profonde pour ſes vertus & une grande opinion de ſes talens. Vers neuf heures du ſoir, les Officiers-Généraux ſe retirerent & gagnerent leurs quartiers qui étoient tous aſſez éloignés ; mais comme le Général avoit voulu que je priſſe le mien dans ſa propre maiſon, je reſtai encore quelque tems avec lui, après quoi il me conduiſit dans la chambre qu'il avoit fait préparer pour mes aides-de-camp & pour moi : cette chambre faiſoit le quart du logement qu'il occupoit ; il me fit des excuſes ſur le peu d'eſpace dont il pouvoit diſpoſer, mais toujours avec une politeſſe noble qui n'étoit ni gênante ni complimenteuſe.

Le lendemain, on vint à neuf heures m'avertir que ſon excellence étoit deſcendue dans le *parloir* : cette piece ſervoit à-la-fois de ſalle d'audience & de ſalle à manger, j'allai l'y joindre & je trouvai un déjeûner préparé. Lord *Stirling* vint déjeûner avec nous. C'eſt un des plus anciens Majors généraux de l'armée : ſa naiſſance, ſon titre & des propriétés aſſez étendues, lui ont donné plus de conſidération en Amérique, que ſes talens ne lui en auroient acquis. On ne lui conteſte point ici le titre de Lord qui lui a été refuſé en Angleterre : il a prétendu avoir hérité de ce titre &, il a fait un voyage en Europe pour ſoutenir ſes droits, mais il a perdu ſon procès. Une partie de

ſes

ſes biens a été diſſipée par la guerre & par ſon goût pour la dépenſe ; on l'accuſe d'aimer la table & de boire autant qu'il convient à un Lord, mais plus qu'il ne convient à un Général. Il eſt brave mais ſans capacité, & il n'a pas été heureux dans les différens commandemens qu'il a eu. A l'affaire de *Long-Iſland*, il fut fait priſonnier ; au mois de Juin 1777, il ſe compromit près d'Eliſabeth-Town, tandis que le Général Washington faiſoit tête à vingt mille Anglois ſur les hauteurs de Middle-brook ; il perdit deux ou trois cens hommes & trois pieces de canon : à Brandywine il commandoit la droite de l'armée, ou plutôt le corps de troupe qui fut battu par *Cornwalis* ; mais dans toutes ces occaſions il a montré beaucoup de courage & de fermeté. J'ai cauſé long-tems avec lui & je l'ai trouvé un homme de bon ſens & aſſez inſtruit des affaires de ſon pays. Il eſt âgé & un peu lourd ; avec cela il continuera de ſervir, parce que le ſervice, quoique peu lucratif, répare un peu le déſordre de ſes affaires, & que n'ayant pas quitté l'armée depuis le commencement de la guerre, il a au moins pour lui le zele & l'ancienneté ; ainſi il conſervera le commandement de la premiere ligne que ſon rang lui donne, mais on évitera de l'employer aux expéditions particulieres.

Tandis que nous déjeunions on nous amenoit des chevaux, & le Général Washington ordonnoit que l'armée prît les armes & ſe tint en parade a la tête du camp. Le tems étoit très-mauvais & la pluie commençoit déja ; nous attendîmes une demi-heure ; mais le Général voyant qu'elle devoit augmenter, plutôt que finir, prit le parti de monter à cheval. On lui en amena deux dont l'Etat de Virginie lui avoit fait préſent ; il en monta un & me donna l'autre. M. Linch & M. de Monteſquieu eurent auſſi chacun un très-beau cheval de race, & tel que nous n'en avons pu trouver à Newport pour quelque prix que ce fût. Nous nous rendîmes au camp de l'artillerie, où le Général Knox nous reçut : cette artillerie étoit nombreuſe & les Canonniers en très-bel ordre, formés en parade à la maniere étrangere, c'eſt-à-dire chaque Canonnier à ſon poſte de batterie & prêt à tirer. Le Général eut la bonté de me faire des excuſes de ce que le ca-

non ne tiroit pas pour me ſaluer ; il me dit qu'il avoit mis en mouvement toutes les troupes de l'autre côté de la riviere, & que les ayant prévenues qu'il pourroit marcher lui-même ſur la rive droite, il craignoit de donner l'allarme & de tromper les détachemens qui etoient dehors. Nous gagnâmes enſuite la droite de l'armée, & nous vîmes la ligne de Penſylvanie : elle étoit compoſée de deux brigades, chaque brigade formant trois bataillons, ſans compter l'infanterie légere qui étoit détachée avec M. de la Fayette. Le Général Waine qui la commandoit étoit à cheval, ainſi que les Brigadiers généraux & les Colonels. Ils étoient tous bien montés ; les Officiers particuliers avoient auſſi l'air très-militaire : ils étoient bien alignés & ſaluoient de fort bonne grace. Chaque brigade avoit une bande de Muſique ; la marche qu'elles jouoient alors étoit celle du Huron. Je ſavois que cette ligne, quoique manquant encore de beaucoup de choſes, étoit la mieux habillée de l'armée ; de ſorte que Son Excellence m'ayant demandé ſi je voulois continuer de voir l'armée, où me rendre par le plus court chemin au camp du *Marquis*, j'acceptai cette derniere propoſition. Les troupes dûrent m'en ſavoir gré, car la pluie avoit redoublé ; on les fit donc rentrer & nous arrivâmes bien mouillés au quartier de M. de la Fayette, où je me chauffai avec grand plaiſir, prenant de tems en tems ma part d'un grand bowl de grog, qui eſt à poſte fixe ſur ſa table, & dont on offre à chaque Officier qui entre chez lui. La pluie parut ceſſer, ou vouloir ceſſer un moment ; nous en profitâmes pour ſuivre Son Excellence au camp du *Marquis* : nous trouvâmes toutes ſes troupes en bataille ſur la hauteur de la gauche, & lui-même à leur tête, exprimant par ſon maintien & ſa phyſionomie, qu'il aimoit mieux me recevoir là que dans ſes terres d'Auvergne. La confiance & l'attachement des troupes, ſont pour lui des propriétés précieuſes, des richeſſes bien acquiſes que perſonne ne peut lui enlever ; mais ce que je trouve de plus flatteur encore pour un jeune homme de ſon âge, c'eſt l'influence, la conſidération qu'il a acquiſe dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire. Je ne ſerai pas démenti lorſque je dirai, que de ſimples lettres de lui ont eu ſouvent plus

de pouvoir ſur quelques Etats que les invitations les plus fortes de la part du Congrès. On ne ſait en le voyant ce qu'il faut le plus admirer : qu'un jeune homme ait donné tant de preuves de talens ; ou, qu'un homme tellement éprouvé laiſſe encore de ſi longues eſpérances. Heureuſe ſa patrie ſi elle ſait bien s'en ſervir, plus heureuſe s'il lui devient inutile !

Je diſtinguai avec plaiſir parmi les Colonels, qui étoient très-bien montés & qui ſaluoient de très-bonne grace, M. de Gimat, Officier François, ſur lequel je reclame les droits d'une eſpece de paternité militaire, l'ayant élevé dans mon régiment dès ſa plus tendre enfance. Toute cette avant-garde étoit compoſée de ſix bataillons, formant deux brigades ; mais il n'y avoit qu'un piquet de dragons ou de cavalerie légere, le reſte ayant marché vers le ſud avec le Colonel *Lee*. Ces dragons ſont parfaitement montés & ne craignent pas les dragons Anglois, ſur leſquels ils ont eu pluſieurs avantages ; mais ils n'ont jamais été aſſez nombreux pour former un corps ſolide & permanent. Le piquet que l'on avoit conſervé à l'armée, ſervoit alors d'eſcorte au Prévôt & faiſoit les fonctions de la maréchauſſée, en attendant que l'on en établît une, comme c'étoit le projet.

La pluie ne nous épargna pas plus au camp du *Marquis* qu'à celui de la grande armée ; de ſorte que notre revue étant faite, je vis avec plaiſir que le Général Washington déterminoit ſon cheval au grand galop pour regagner ſon quartier. Nous nous y rendîmes auſſi vîte que les mauvais chemins pouvoient nous le permettre. A notre retour, nous trouvâmes un bon dîner tout prêt & une vingtaine de convives, parmi leſquels étoient les Généraux Howe & St. Clair. Le repas étoit à l'angloiſe, compoſé de huit ou dix grands plats, tant de viande de boucherie que de volaille, accompagnés de légumes de pluſieurs eſpeces, & ſuivis d'un ſecond ſervice de pâtiſſeries, compriſes toutes ſous ces deux dénominations, *Pyes* & *Powding*. Après ces deux ſervices on ôta la nappe & on ſervit des pommes & beaucoup de noix, dont le Général Washington mange ordinairement pendant deux heures, tout en *toſtant* & en faiſant la converſation. Ces noix ſont petites & ſeches, & couvertes d'une écorce ſi dure, que

le marteau ſeul peut la caſſer ; on les ſert à demi ouvertes & on ne finit pas d'en éplucher & d'en manger. La converſation fut tranquille & agréable ; Son Excellence voulut bien entrer avec moi dans quelques détails ſur les principales opérations de la guerre, mais toujours avec une modeſtie & une conciſion, qui prouvoient aſſez que c'étoit par pure complaiſance qu'il conſentoit à parler de lui. Vers ſept heures & demie nous nous levâmes de table, & auſſi-tôt les domeſtiques vinrent la démonter pour la racourcir, & lui faire faire un quart de converſion ; car à l'heure du dîner on la mettoit en diagonale pour avoir plus d'eſpace. Je parus étonné de cette manœuvre & j'en demandai la raiſon ; on me dit qu'on alloit mettre le couvert pour le ſouper. Au bout d'une demi heure je me retirai dans ma chambre, craignant que le Général n'eut quelque choſe à faire, & ne reſtât avec la compagnie par égard pour moi ; mais au bout d'une autre demi-heure, on vint m'avertir que Son Excellence m'attendoit pour ſouper. Je retournai dans la ſalle à manger, proteſtant de toutes mes forces contre ce ſouper ; mais le Général dit qu'il étoit accoutumé à prendre quelque choſe le ſoir ; que ſi je voulois ſeulement m'aſſeoir, je mangerois quelques fruits & je ferois la converſation. Je ne demandois pas mieux, car alors il n'y avoit plus d'étrangers & il ne reſtoit que la *famille* du Général. Le ſouper étoit compoſé de trois ou quatre plats légers, de quelques fruits, & ſur-tout d'une grande abondance de noix, qui ne furent pas plus mal reçues le ſoir que le matin. La nappe ayant été bientôt enlevée, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux & de Madere furent placées ſur la table. Tout homme ſenſé penſera ſans doute, qu'étant Officier général François, aux ordres du Général Washington, & de plus bon *Whig*, je ne pouvois pas refuſer un verre de vin lorſqu'il me l'offroit ; mais j'avouerai que j'avois peu de mérite à cette complaiſance, & que, moins accoutumé à boire que perſonne, je m'accommode toujours très-bien de la *Toaſt* Angloiſe : on a de très-petits verres, on verſe ſoi-même la quantité de vin qu'on veut, ſans qu'on vous preſſe d'en prendre davantage, & la *Toaſt* n'eſt qu'une eſpece de refrein placé dans la converſa-

tion, pour avertir que chaque individu fait partie de la compagnie, & que le total forme une société. J'obſervai qu'à dîner les *Toaſts* avoient plus de ſolemnité. Il y en avoit pluſieurs d'étiquete, & les autres étoient ſuggérées par le Général, & annoncées par celui des aides-de-camp qui faiſoit les honneurs du dîner ; car chaque jour il y en a un qui ſe place au bout de la table près du Général, pour ſervir de tous les plats & diſtribuer les bouteilles : or, le ſoir les *Toaſts* étoient indiquées par le Colonel Hamilton, & il les donnoit comme elles lui venoient, ſans ordre & ſans étiquete. A la fin du ſouper on ne manque guere de demander aux convives de donner un *ſentiment* ; c'eſt-à-dire, une femme à laquelle ils ſoient attachés par quelque ſentiment, ſoit amour, amitié ou ſimple préférence. Ce ſouper ou cette converſation duroit communément depuis neuf heures juſqu'à onze heures du ſoir, toujours libre & toujours agréable.

Le 25, le tems devint ſi affreux qu'il me fut impoſſible de ſortir, même pour aller voir les Généraux, chez qui M. de la Fayette devoit me conduire. Je m'en conſolai aiſément, & je trouvai fort doux de paſſer une journée entiere avec M. Washington, comme s'il étoit à la campagne & qu'il n'eut rien à faire. Les Généraux *Glover*, *Huntington* & quelques autres encore, dînerent avec nous, ainſi que les Colonels *Steward* & *Buttler*, deux Officiers diſtingués dans l'armée. Les nouvelles qu'on apprit dans la journée, firent renoncer au projet d'entreprendre ſur *Staten-Iſland* : en effet, le fourage du Général Starke avoit eu un plein ſuccès ; les ennemis n'avoient pas jugé à propos de l'inquiéter, ainſi ils ne s'étoient pas dégarnis du côté où on vouloit les attaquer : d'ailleurs, cette expédition n'auroit jamais été qu'un coup de main, & les chemins abîmés par la pluie, la rendoient très-difficile. Il fut donc décidé que l'armée partiroit le ſurlendemain pour prendre ſes quartiers d'hiver, & moi pour continuer ma route & me rendre à Philadelphie.

Le 26, le tems étant devenu très-beau, je montai à cheval après avoir déjeûné avec le Général : il eut l'attention de me faire donner ce jour là le cheval qu'il montoit la ſurveille & dont j'avois

fait beaucoup d'éloges ; je le trouvai auſſi bon qu'il eſt beau ; mais ſur-tout parfaitement dreſſé, bien aſſis, ayant la bouche bonne, les aides fines & s'arrêtant tout court au galop ſans *gueuler* ni peſer ſur le mord. J'entre dans ce détail, qui paroît minutieux, parce que c'eſt le Général lui-même qui dreſſe tous ſes chevaux, qu'il eſt très-bon & très-hardi cavalier, ſautant les barrieres les plus hautes & allant très-vîte, le tout ſans ſe guinder ſur ſes étriers, tirer ſur le bridon, & laiſſer courir ſon cheval comme un égaré, choſe que nos jeunes gens regardent comme une partie ſi eſſentielle de l'équitation anglaiſe, qu'ils aiment mieux ſe caſſer les bras & les jambes que d'y renoncer.

Ma premiere viſite fut chez le Général Waine, où M. de la Fayette m'attendoit pour me conduire chez les autres Officiers généraux de la ligne. Ceux qui nous reçurent furent le Général Huntington qui paroît aſſez jeune pour le grade de Brigadier général, qu'il occupe depuis deux ans ; ſon maintien eſt froid & réſervé, mais il ne manque pas d'eſprit ; le Général Glover, âgé de 45 ans, petit de taille, mais actif & bon militaire ; le Général Howe, qui eſt un des plus anciens Majors généraux & qui jouit de quelque conſidération dans ſon pays, quoiqu'il n'ait jamais été heureux à la guerre, & qu'il ne paſſe pas pour avoir beaucoup de talens. Il eſt d'une grande taille & d'une figure aſſez déſagréable, qui n'eſt pas embellie par une balafre qu'il a ſur le nez. Je reſtai aſſez long tems chez lui, où je vis un jeu de la nature très-curieux, & en même tems auſſi hideux qu'il eſt poſſible ; c'eſt un jeune homme de famille Hollandoiſe, dont la tête eſt ſi enormement groſſie, qu'elle a pris toute la nourriture de ſon corps, de ſorte que ſes bras & ſes jambes ſont ſi foibles qu'il ne peut s'en ſervir. Il eſt toujours couché, ſa tête monſtrueuſe étant ſoutenue par un oreiller, & comme il a eu long tems l'habitude de ſe coucher du côté droit, ſon bras droit s'eſt tout-à-fait atrophié ; il n'eſt pas abſolument imbécile, mais il n'a pu rien apprendre, & il n'a guere plus de raiſon qu'un enfant de cinq ou ſix ans, quoiqu'il en ait vingt-ſept. Ce dérangement extraordinaire de l'économie animale vient d'une hydropiſie dont il fut attaqué dans ſon enfance, & qui écarta les os qui forment la boîte du cerveau. On ſait que ces os ſont joints

enſemble par des ſutures qui ſe durciſſent & s'oſſifient dans l'adoleſcence, & ſont molles dans les premiers années de la vie. Une telle exubérance, une ſi grande affluvion d'humeur, dans celui de tous les viſceres qui ſemble exiger la proportion la plus juſte, tant pour la vie que pour l'entendement de l'homme, prouve beaucoup plus la néceſſité de l'équilibre & de la réſiſtance dans les ſolides, que l'exiſtence des cauſes finales.

Le Général Knox que nous avions rencontré & qui nous avoit accompagné enſuite, nous ramena au Quartier-Général, paſſant à travers les bois, pour couper au court & retomber dans un chemin qui conduit à ſa maiſon, où nous voulions voir Madame Knox. Nous la trouvâmes établie dans une petite ferme où elle avoit paſſé une partie de la campagne, car elle ne quitte pas ſon mari. Sa parure étoit ridicule ſans être négligée ; elle avoit fait de ſes cheveux noirs une piramide qui s'élevoit d'un pied au deſſus de ſa tête ; tout cela avec un afublement de gaze & de linge que je ne puis décrire. Un enfant de ſix mois, une petite fille de trois ans formoient pour le coup une véritable *famille* au Général. Pour lui, c'eſt un homme de trente-cinq ans, très-gros, mais très-diſpos, d'un caractere gai & aimable. Avant la guerre il étoit Libraire à Boſton, & il s'étoit amuſé à lire quelques livres militaires qui étoient dans ſa boutique. Telle eſt l'origine des premieres connoiſſances qu'il a acquiſes ſur la guerre, & du goût qu'il a toujours eu depuis pour la profeſſion des armes. Dès la premiere campagne on lui confia le commandement de l'artillerie, & il s'eſt trouvé qu'on ne pouvoit la mettre en meilleures mains. C'eſt lui que M. du Coudray vouloit ſupplanter, & qui n'eut pas de peine à l'éconduire. Peut-être M. du Coudray fut-il heureux de ſe noyer dans le *Skuyl-Kill*, plutôt que dans les intrigues auxquelles il s'étoit livré, & qui auroient pu produire un très-grand mal.

En rentrant au Quartier-Général, nous trouvâmes beaucoup d'Officiers-Généraux & de Colonels avec leſquels nous dînâmes. J'eus occaſion de cauſer plus particulierement avec le Général Waine ; c'eſt celui de l'armée Américaine qui a le plus ſervi & avec le plus de diſtinction, quoiqu'il ſoit encore aſſez

jeune. Il a de l'eſprit & une converſation agréable & animée. L'affaire de Stoney-Point lui a acquis beaucoup de conſidération dans l'armée : cependant il n'eſt encore que Brigadier-Général ; c'eſt que les grades ſupérieurs ſont à la nomination des Etats auxquels les troupes appartiennent, & que celui de Penſylvanie n'a pas jugé à propos de faire de promotion, apparamment par principe d'économie. Le reſte de la journée fut conſacrée à jouir de la préſence du Général Washington que je devois quitter le lendemain. Il eut la bonté de diriger lui-même mon voyage, d'envoyer à l'avance me faire préparer des logemens, & de me donner un Colonel pour me conduire juſqu'à Trenton. Le lendemain matin on plia tous les bagages du Général, ce qui ne nous empêcha pas de dejeûner, avant de nous ſéparer, lui pour viſiter ſes quartiers d'hiver, & moi pour me rendre à Philadelphie.

Ce ſeroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'eſt-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique Septentrionale, depuis Boſton juſqu'à Charles-Town, eſt un grand livre où chaque page offre ſon éloge. Je ſais qu'ayant eu l'occaſion de le voir de près & de l'obſerver, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers ; mais ce qui caractériſe le mieux cet homme reſpectable, c'eſt l'accord parfait qui regne entre les qualités phyſiques & morales qui compoſent ſon individu. Une ſeule peut faire juger des autres. Si on vous préſente des médailles de Céſar, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur viſage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps ; mais ſi vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & ſoyez sûr que tout le reſte eſt d'un Dieu. Que cette comparaiſon ne ſoit pas attribuée à l'enthouſiaſme : je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer ſeulement l'impreſſion que le Général Washington m'a laiſſée ; cette idée d'un enſemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthouſiaſme, qui le repouſſeroit plutôt, puiſque le propre de la proportion eſt de diminuer l'idée de la grandeur. Brave ſans témérité, laborieux

laborieux ſans ambition, généreux ſans prodigalité, noble ſans orgueil, vertueux ſans ſévérité, il ſemble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en ſe revêtant de couleurs plus vives, mais plus changeantes & plus douteuſes, peuvent être priſes pour des défauts. Voici la ſeptieme année qu'il commande l'Armée & qu'il obéit au Congrès ; c'eſt en dire aſſez, ſur-tout en Amérique, où l'on fait tous les éloges que ce ſimple expoſé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugene adroit, Catina déſintéreſſé, ce ne ſera pas ainſi qu'on caractériſera Washington. On dira : *à la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à ſe reprocher.* Si quelque choſe peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'eſt l'unanimité des ſuffrages en ſa faveur ; Guerrier, Magiſtrat, Peuple, tous l'aiment & l'admirent ; tous ne parlent de lui qu'avec tendreſſe & vénération. Exiſte-t'il donc une vertu capable d'enchaîner l'injuſtice des hommes ; ou la gloire & le bonheur ſont ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné paſſer les mers ?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet enſemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille eſt noble & élevée, bien priſe & exactement proportionnée ; ſa phyſionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ſes traits, & qu'en le quittant, il reſtera ſeulement le ſouvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier ; on voit quelquefois ſur ſon front l'impreſſion de la penſée, mais jamais celle de l'inquiétude ; en inſpirant le reſpect il inſpire la confiance, & ſon ſourire eſt toujours celui de la bienveillance.

C'eſt ſur-tout au milieu des Officiers généraux de ſon armée qu'il eſt intéreſſant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faſte impoſant d'un Maréchal de France qui donne *l'ordre* ; héros dans une république, il excite une autre ſorte de reſpect qui ſemble naître de cette ſeule idée, que le ſalut de chaque individu eſt attaché à ſa perſonne. Au reſte, je dois dire dans cette occaſion, que les Officiers-généraux de l'armée Américaine ont un maintien très-militaire & très décent ;

que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politeſſe à beaucoup de capacité ; enfin, que le Quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience, ni du beſoin. Quand on voit le bataillon des gardes du Général, campé dans l'enceinte de ſa maiſon, neuf chariots deſtinés à porter ſes équipages, rangés dans ſa cour ; un grand nombre de palefreniers gardant de très-beaux chevaux appartenants aux Officiers-généraux & à leurs aides de camp ; lorſqu'on obſerve l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes ſont exactement poſés & où les tambours battent un réveil & une retraite particuliere ; on eſt tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrus diſoit des Romains: *en vérité ces gens là n'ont rien de barbare dans leur diſcipline.*

On voit que j'ai peine à quitter le Général Washington ; prenons donc bruſquement notre parti & ſuppoſons nous en chemin. Me voilà voyageant avec le Colonel *Moyland*, que Son Excellence m'avoit donné malgré moi pour m'accompagner, & que j'aurois voulu voir bien loin, parce qu'en voyage on ne ſauroit être trop à ſon aiſe. Cependant il falloit tirer parti de cette ſituation ; je me mets à le queſtionner, lui à me repondre, & la converſation s'engageant peu à peu, je reconnois que j'ai affaire au plus galant homme poſſible ; à un homme inſtruit qui a long-tems habité en Europe & qui a parcouru la plus grande partie de l'Amérique ; je le trouve d'une politeſſe parfaite, parce quelle n'étoit point gênante, enfin, je finis par le prendre dans la plus grande amitié. M. Moyland eſt Catholique Irlandois ; il a même un frere qui eſt Evêque à *Cork* ; il en a quatre autres, dont deux font le commerce, l'un à Cadix l'autre à l'Orient, le troiſieme eſt en Irlande avec ſa famille & le quatrieme ſe deſtine à la prêtriſe. Pour lui, il eſt venu il y a quelques années s'établir en Amérique, où il a d'abord fait le commerce ; enſuite il a ſervi dans l'Armée comme aide-de-camp du Général, & il a mérité le commandement de la cavalerie légere. Pendant la guerre il s'eſt marié dans les Jerſeys, à la fille d'un riche négociant, qui habitoit autrefois à New-York, & qui vit maintenant dans une terre peu éloignée du chemin que nous devions prendre

le lendemain. Il me proposa d'y aller coucher ou tout au moins dîner ; je m'en excusai, toujours par la crainte d'avoir à faire des complimens, de gêner les autres & de me gêner moi-même ; il n'insista pas. Je poursuivis mon chemin, traversant tantôt de très-beaux bois, tantôt des terres bien cultivées & des hameaux habités par des familles Hollandoises. Un de ces hameaux qui forme un petit Town-Ship, porte le beau nom de *Troye* : là le pays est plus ouvert & continue ainsi jusqu'à *Morris-Town*. Cette ville célébre par les quartiers d'hiver de 1779, est à peu près à vingt trois milles de *Prakeness* ; c'est le nom du Quartier général que je venois de quitter. Elle est située sur une hauteur au pied de laquelle coule le ruisseau appellé *Vipenny-river* : les maisons en sont jolies & bien bâties ; il peut y en avoir 60 ou 80 autour du *Meeting*. Je ne comptois m'arrêter à *Morris-Town* que pour faire manger mes chevaux : en effet, il n'étoit que deux heures & demie ; mais en entrant dans l'auberge de M. *Arnold*, je vis une salle à manger ornée de glaces & de beaux meubles de *Mohagony*, & sur-tout un couvert mis pour douze personnes. J'appris que tout cela étoit préparé pour moi ; & ce qui me paroissoit encore plus touchant, c'est qu'un dîner correspondant étoit tout prêt à servir. Je devois ces préparatifs aux bontés du Général Washington & aux précautions du Colonel Moyland, qui avoit envoyé à l'avance avertir de mon arrivée. Il auroit été de mauvaise grace de laisser ce dîner aux frais de M. Arnold, qui est un honnête homme & un bon Whig, & qui n'a rien de commun avec *Benedict Arnold* ; il auroit été encore plus gauche de payer le festin sans le manger. Mon conseil fut donc bientôt assemblé ; je résolus de dîner & de coucher dans cette bonne auberge. On me demandera pourquoi ces douze couverts, c'est qu'on attendoit encore le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas &c. ; mais ces jeunes voyageurs, qui avoient compté sur leur séjour à l'armée pour être témoins de quelques combats, voulurent se dédomager en allant au bord de la riviere, enviſager l'île de New-York & essayer s'ils ne pourroient pas se faire tirer quelques coups de fusil. M. de la Fayette les avoit conduit lui-même, en se faisant escor-

ter par une vingtaine de dragons. Ils différerent donc d'un jour leur voyage à Philadelphie, & je n'eus pour convives qu'un ſecrétaire & un aide-de-camp de M. de la Fayette, qui arriverent comme j'étois à table, très-diſpoſé à y figurer pour les abſens.

Après-dîner, j'eus la viſite du Général *Sinclair*; je l'avois déja vu à l'armée, & il en étoit parti la veille pour venir coucher à *Morris-Town*. C'eſt lui qui commandoit ſur le lac *Champlain*, lors de l'évacuation de *Ticonderoga* : il s'éleva alors un cri terrible contre lui, & il fut mis au conſeil de guerre, mais il en ſortit honnorablement *acquitté*; non-ſeulement parce que ſa retraite eut les ſuites les plus heureuſes, Burgoyne ayant été forcé de capituler, mais parce qu'il fut prouvé qu'on l'avoit laiſſé manquer de toutes les choſes néceſſaires à la défenſe du poſte dont il étoit chargé. Il eſt né en Ecoſſe, où il a encore ſa famille & ſes biens ; on le regarde comme un bon Officier, & certainement ſi la guerre continue, il jouera un rôle principal dans l'armée.

Je partis de *Morris-Town* le 28 à huit heures du matin par un tems très-nébuleux, qui ne m'empêcha pas cependant de voir, à droite du chemin, les huttes que les troupes occuperent pendant l'hiver de 1779 à 1780. A quelques milles de là, nous rencontrâmes un homme à cheval qui venoit au devant du Colonel Moyland & qui lui remit une lettre de ſa femme : après l'avoir lue il me dit, avec une politeſſe très-européenne, qu'il falloit toujours faire la volonté des femmes ; *que la ſienne n'avoit point admis mon excuſe*, *That she admitted no excuſe*, & qu'elle m'attendoit à dîner : au reſte, il m'aſſura qu'il me feroit prendre un chemin qui ne me détourneroit pas d'un mille, tandis que mes gens pourſuivroient leur route, & iroient m'attendre à *Sommerſet-court-houſe*. J'avois trop bien fait connoiſſance avec mon Colonel, & j'étois trop content de lui pour me refuſer à cette invitation ; je le ſuivis donc, & après avoir traverſé un bois, je me trouvai ſur une hauteur dont la poſition me frappa au premier coup d'œil : je dis au Colonel Moyland, que je ſerois bien trompé ſi cet endroit là n'offroit pas un camp avan-

tageux ; il me répondit que c'étoit préciſément celui de *Middlebrook*, où le Général Washington avoit arrêté les Anglois, lorſqu'au mois de Juin 1778, Sir William Howe voulut traverſer les Jerſeys, pour paſſer la *Delaware* & prendre *Philadelphie.* Continuant mon chemin, & regardant autant que ma vue pouvoit s'étendre, la ſeule figure du terrein me fit penſer que la droite, que je ne voyois pas, ne devoit pas être très-bonne ; j'appris encore avec plaiſir que le Général Washington y avoit fait conſtruire deux fortes redoutes. On me permettra cette courte réflexion : que pour les militaires, la meilleure façon de s'inſtruire en ſuivant ſur le terrein, les campagnes des grands Généraux, n'eſt pas de ſe faire montrer & expliquer les différentes poſitions ; il vaut beaucoup mieux, avant de ſavoir tous ces détails, ſe porter ſur les lieux, regarder de tous côtés & ſe propoſer à ſoi-même des eſpeces de problêmes ſur la nature du terrein, & ſur le parti qu'on en peut tirer ; enſuite, on compare ſes idées avec les faits, & on ſe trouve à portée de rectifier les unes & d'apprécier les autres.

En deſcendant des hauteurs nous prîmes un peu ſur la gauche, & nous nous trouvâmes au bord d'un ruiſſeau qui nous conduiſit dans une vallée profonde. Les différentes caſcades que forme ce ruiſſeau en coulant, ou plutôt en ſe précipitant ſur des rochers, les vieux ſapins dont il eſt environné, & dont une partie étant tombée de vétuſté, traverſe ſon cours, quelques uſines deſtinées à faire valoir des mines de cuivre, mais à demi-détruites par les Anglois ; ces débris de la nature & ces ravages de la guerre, compoſoient le tableau le plus poëtique, ou ſuivant l'expreſſion angloiſe, le plus romaneſque ; car c'eſt préciſément ce qu'on appelle en Angleterre *a Romantick proſpect.* C'eſt là que le beau-pere du Colonel Moyland a fait accommoder un petit aſyle champêtre, où ſa famille va chercher la fraîcheur dans les jours de l'été, & reſte quelquefois pendant la nuit pour entendre chanter le *Mocking-Bird*, ou l'oiſeau moqueur ; car le Roſſignol ne chante pas en Amérique. On ſait que les grands muſiciens ſe trouvent plutôt dans les cours des Deſpotes que dans les républiques. Ici le chantre de la nuit n'eſt ni le gracieux

melico, ni le pathétique *tanducci* ; c'eſt le bouffon *Caribaldi*. Il n'a point de chant, & par conſéquent point de ſentiment qui lui ſoit propre. Il contrefait le ſoir tout cequ'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'Alouette, ou le Pinſon, c'eſt l'Alouette ou le Pinſon que vous entendez. Quelques ouvriers ſont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maiſon, il chantera préciſément comme eux. Si ce ſont des Ecoſſois, il vous répétera l'air d'une romance douce & plaintive ; s'ils ſont Allemands, vous reconnoîtrez la groſſe gaieté d'un Souabe ou d'un Alſacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille : enfin rien n'eſt plus divertiſſant que cet oiſeau comédien ; mais il ne repréſente qu'en été, & je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre.

Lorſqu'on a fait deux milles dans cette eſpece de gorge, les bois commencent à s'éclaircir, & l'on ſe trouve bientôt au-delà des montagnes. On me fit voir ſur la croupe de ces montagnes, du côté du ſud, les huttes qu'une partie de l'armée avoit occuppées en 1779, après la bataille de *Monmouth*. Nous ne tardâmes pas à arriver chez le Colonel Moyland, ou plutôt chez le Colonel *Vanhorn* ſon beau-pere. Ce manoir, car cette maiſon repréſente aſſez bien ce qu'on appelle en Angleterre *a Mannor*, eſt dans une jolie poſition. Il eſt entouré de quelques arbres ; un tapis de gaſon en décore l'entrée, & ſi ce gaſon étoit mieux ſoigné, on ſe croiroit plutôt dans le voiſinage de Londres que dans celui de New-York. M. *Vanhorn* vint au devant de moi ; c'eſt un grand & gros hommme, de près de ſoixante ans, mais vigoureux, diſpos & de bonne humeur. On l'appelle Colonel, parce qu'il l'étoit de la milice du pays, ſous le gouvernement des Anglois. Quelque tems avant la guerre il réſigna ſa place. Il étoit alors commerçant & cultivateur, paſſant l'hiver à New-York, & l'été à la campagne ; mais depuis la guerre il a quitté cette ville & s'eſt retiré dans ſon manoir, toujours fidele à ſa patrie ſans ſe rendre odieux aux Anglois, auxquels il a laiſſé deux de ſes fils qui font le commerce à la Jamaïque, mais qui doivent, ſi la guerre continue, vendre leurs habitations, & venir rejoindre leur pere. Rien ne prouve mieux l'honnêteté de ſa conduite que l'eſ-

time qu'on conserve pour lui dans les deux partis opposés. Placé à dix milles de *Staten-Island*, près du *Rariton*, *d'Amboy* & de *Brunswik*, il s'est trouvé souvent au milieu du théatre de la guerre ; de sorte que tantôt il a reçu chez lui les Américains, tantôt les Anglois. Il lui est même arrivé dans le même jour, de donner à déjeûner à Milord *Cornwalis*, & à dîner au Général *Lincoln*. Lord Cornwalis informé que ce dernier avoit couché chez M. *Vanhorn*, vint pour le surprendre & l'enlever ; mais Lincoln averti à tems, se retira dans les bois. Lord Cornwalis fut surpris de ne pas le trouver. Il demanda si le Général Américain n'étoit pas caché dans la maison : Non, répliqua simplement M. Vanhorn. Sur votre honneur? dit Cornwalis. — Sur mon honneur, & si vous en doutez, cherchez par-tout, voilà les clefs. Je m'en rapporte à vous, répondit Cornwalis, & il demanda à déjeûner ; au bout d'une heure il s'en retourna. Lincoln qui étoit caché près de là, revint aussitôt, & dîna tranquillement avec ses hôtes.

La connoissance que je fis avec M. Vanhorn ayant été prompte & cordiale, il me conduisit aussitôt dans le parloir, où je trouvai sa femme, ses trois filles, une voisine & deux jeunes officiers. Madame Vanhorn est une vieille femme qui, par sa figure, son accoûtrement & son maintien, ressemble parfaitement à un tableau de Vandyck. Elle fait exactement les honneurs de sa maison, sert à table sans dire mot, & le reste du tems elle est là comme un portrait de famille. Ses trois filles ne sont pas mal ; l'ainée, Madame de Moyland, étoit grosse de six mois ; la cadette n'a que douze ans, mais la seconde est en âge d'être mariée. Elle paroissoit en grande familliarité avec un des jeunes officiers, lequel étoit dans un négligé très-recherché, & représentoit fort bien un agréable *country-squire* : a table il lui épluchoit ses noix, & lui prenoit souvent les mains. Je crus que c'étoit un mari en herbe, mais l'autre officier, avec qui j'eus occasion de causer, parce qu'il nous accompagna le soir, me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fut question de mariage entr'eux. Je ne parle de ces bagatelles, que pour faire voir l'extrême liberté qui regne dans ce pays-ci entre les personnes de différent sexe, tant qu'elles

ne ſont pas mariées. Ce n'eſt pas un crime à une fille d'embraſſer un jeune homme ; c'en ſeroit un à une femme mariée d'avoir ſeulement le deſſein de plaire. Madame *Carter*, jeune & & jolie femme, dont le mari eſt intéreſſé dans les approviſionnemens de l'armée, & habite à préſent à Newport, m'a conté qu'un matin étant entrée dans *l'office*, c'eſt-à-dire dans la ſecrétairerie de ſon mari, ſans être fort parée, mais dans un deſhabillé françois aſſez élégant, un Fermier de l'Etat de Maſſachuſſet, qui étoit là pour affaire, parut ſurpris de la voir, & demanda qui étoit cette Demoiſelle. On lui dit que c'étoit Madame Carter. *Bon !* répondit-il, aſſez haut pour qu'elle l'entendît, *quand on eſt femme & mere, on n'eſt pas ſi bien miſe.*

A trois heures après midi, je remontai à cheval, avec le Colonel Moyland & le Capitaine Hern, un des jeunes officiers avec leſquels j'avois dîné. Il ſert dans la Cavalerie légere, & par conſéquent dans le régiment du Colonel Moyland. Sa taille & ſa figure que j'avois déja remarquées, parurent encore avec plus d'avantage quand il fut à cheval. J'obſervai qu'il y étoit placé d'une maniere très-noble & très-aiſée, & tout-à-fait conforme à nos principes d'équitation ; je lui demandai où il avoit fait ſes exercices ; il me dit que c'étoit à ſon propre régiment ; que l'envie d'inſtruire ſes cavaliers l'avoit engagé à s'inſtruire lui-même, qu'il s'occupoit de les dreſſer, & que la poſition qu'il avoit, étoit celle qu'il s'efforçoit de leur donner. Quoiqu'il n'eut que vingt-un an, il avoit déja acquis de l'expérience, & il s'étoit diſtingué l'année précédente dans une occaſion, où un petit nombre de chevaux légers américains battit un beaucoup plus conſidérable de dragons anglois. Je cauſai long-tems avec lui, & il me parla toujours avec une modeſtie & une grace qui réuſſiroient en Europe auprès de tous les militaires, & qui, ſelon toute apparence, n'auroient pas moins de ſuccès à Paris que dans les camps.

A peine avions nous fait trois milles, que nous nous trouvâmes dans le chemin de Princes-Town & ſur les bords du Rariton, qu'on paſſe aiſément à gué ou ſur un pont de bois. A deux milles plus loin, nous traverſâmes le *Mill-ſtone*, dont nous cotoyâmes

cotoyâmes la rive gauche jusqu'à Sommerset-Court-house. De tous les endroits de l'Amérique où j'ai passé, celui-ci est le plus découvert ; on y trouve de jolies petites plaines, où l'on peut faire camper depuis quinze jusqu'à vingt mille hommes. Le Général Howe n'en avoit guere moins lorsqu'il passa le Rariton en 1778 : il appuya sa droite à un bois, derriere lequel coule le Millstone ; sa gauche s'étendoit aussi vers d'autres bois. Alors, le Général Washington occupoit le camp de Middlebrook, & le Général Sullivan, à la tête de 1500 hommes seulement, étoit à six milles de l'armée & à trois milles de la gauche des ennemis. Dans cette position, il étoit à portée de les inquiéter sans se compromettre, parce qu'il avoit derriere lui les montagnes de *Saourland*. Ceux qui, pendant la derniere guerre, ont parcouru le Saourland, croiront aisément que le pays, auquel les Allemands émigrés ont donné ce nom, ne doit pas être d'un accès bien facile. Ce fut à Sommerset-Court-house que je trouvai mes gens ; ils m'avoient attendu dans une assez bonne auberge ; mais comme il me restoit encore un peu de jour & que j'avois calculé ma journée du lendemain, qui exigeoit que je gagnasse du chemin dans celle-ci, je résolus de continuer ma route. La nuit qui survint bientôt, m'empêcha de faire d'autres observations sur le pays. Après avoir passé encore une fois le Millstone, & nous être tirés heureusement d'un horrible bourbier, nous nous arrêtâmes à *Greeg-Town*, où nous couchâmes à Skillman's-tavern, auberge assez médiocre, mais tenue par de bonnes gens. Le Capitaine Hern continua sa route. Celle que nous fîmes le lendemain, offroit des objets très-interessans : nous devions voir deux endroits qui seront toujours chers aux Américains ; puisque c'est là que les premiers rayons de l'espérance ont brillé à leurs yeux, ou pour mieux dire, que le salut de la patrie s'est opéré. Ces lieux célébres sont Prince-Town & Trenton ; je ne dirai pas que j'allai les visiter, car ils se trouvoient précisément sur mon chemin. Qu'on juge donc de l'humeur que je dus avoir, lorsque je vis s'élever un brouillard si épais que je ne distinguois pas les objets à cinquante pas de moi ; mais j'étois dans le pays où il ne faut désespérer de rien ;

le ſort de ma journée fut ſemblable à celui de l'Amérique ; tout-à-coup le brouillard ſe diſſipa, je vis que je voyageois ſur la rive droite du Millſtone, dans une vallée aſſez reſſerrée : à deux milles de Greegſtone on ſort de cette vallée, en montant ſur la hauteur de *Rocky-hill*, où l'on trouve quelques maiſons raſſemblées. *Kings-Town* eſt à un mille plus loin, toujours ſur le Millſtone ; le chemin de *Maidenhead* y aboutit, & cette communication eſt facilitée par un pont qu'on a conſtruit ſur le ruiſſeau. C'eſt là que le Général Washington fit halte après l'affaire de Prince-Town : il avoit marché depuis minuit juſqu'à deux heures après-midi, preſque toujours en combattant ; il voulut raſſembler ſes troupes & leur donner du repos : cependant, il ſavoit que Lord Cornwalis venoit à lui par le chemin de Maidenhead ; mais il ſe contenta d'enlever quelques planches du pont, & lorſqu'il vit parroître l'avant-garde des Anglois, il continua tranquillement ſa marche ſur Midlebrook. Au-de-là de Kingstown, le pays commence à être plus ouvert & continue ainſi juſqu'à Prince-Town. Cette ville eſt ſituée ſur une eſpece de plateau peu élevé, mais qui domine de tous côtés : elle n'a qu'une rue formée par le grand chemin ; les maiſons ſont au nombre de 60 ou 80, toutes aſſéz bien bâties ; mais on y fait peu d'attention, parce que les regards ſont tout de ſuite appellés par un immenſe bâtiment qu'on voit d'aſſez loin ; c'eſt un College que l'Etat de Jerſey a fait conſtruire quelques années avant la guerre. Comme cet édifice n'eſt remarquable que par ſa grandeur, il eſt inutile de le décrire : on ſe ſouviendra ſeulement, quand il ſera queſtion du combat, qu'il ſe trouve ſur la gauche du chemin en allant à Philadelphie, qu'il eſt placé vers le milieu de la ville dans un endroit iſolé, & qu'on y entre par une grande cour quarrée entourée de hautes paliſſades. L'objet qui excitoit ma curioſité, quoique très-étranger aux lettres, m'ayant conduit à la porte même du College, je deſcendis de cheval pour parcourir un moment ce vaſte édifice. Je fus joint preſqu'auſſitôt par M. *Wederpurn*, Préſident de l'Univerſité : c'eſt un homme âgé de ſoixante ans au moins ; il eſt membre du Congrès & très-conſidéré dans ſa patrie. En m'abordant il me parla Fran-

çois, mais je m'apperçus aisément qu'il avoit acquis l'usage de cette langue, plutôt par la lecture que par la conversation ; ce qui ne m'empêcha de lui répondre & de continuer à l'entretenir en François, car je voyois qu'il étoit bien aise de montrer ce qu'il en savoit. C'est une attention qui coûte peu, & qu'on n'a pas assez en pays étranger. Répondre en Anglois à quelqu'un qui vous parle François ; c'est lui dire, vous ne savez pas ma langue aussi-bien que je sais la vôtre : encore, arrrive-t'il souvent qu'on se trompe dans ce calcul. Pour moi, j'aime toujours mieux mettre l'avantage de mon côté, & combattre sur mon terrein, Ce fut donc en françois que je conversai avec le Président : je fus de lui que ce College est une Université complette ; qu'il peut contenir deux cens éleves, & davantage en comptant les externes ; que la distribution des études est faite de telle maniere qu'il n'y a qu'une seule classe pour les *humanités*, laquelle correspond à nos quatre premieres classes ; que deux autres sont destinées à perfectionner les jeunes gens dans l'étude du latin & du grec ; une quatrieme à la physique, les mathématiques, l'astronomie, &c. enfin une cinquieme à la philosophie morale. Avec une dépense annuelle de 40 guinées, les parens peuvent entretenir leurs enfans dans ce College. Le logement & les maîtres emploient la moitié de cette somme ; le reste suffit pour la nourriture, soit qu'on la prenne au College même, soit qu'on paye pension à quelques particuliers de la ville. Depuis la guerre cet utile établissement est tombé en décadence ; il n'y avoit que quarante étudians lorsque je l'ai vu. On avoit rassemblé un assez grand nombre de livres ; la plupart ont été dispersés. Les Anglois ont même enlevé de la chapelle le portrait du Roi d'Angleterre, & les Américains se sont aisément consolés de cette perte, en disant qu'ils ne vouloient pas de Roi chez eux, pas même en peinture. Il reste encore une très-belle machine astronomique ; mais comme elle n'étoit pas en état pour lors, & que d'ailleurs elle ne differe pas de celle que j'ai vu depuis à Philadelphie, je me dispenserai d'en parler. J'avoue aussi que j'étois un peu pressé de chercher les traces du Général Washington, dans un pays où tout rappelloit ses succès. Je passai donc brus-

quement du parnaſſe à la guerre, & des mains du Préſident Wederpurn dans celles du Colonel Moyland. Tous les deux étoient également ſur leur terrein ; de ſorte que tandis que le premier me tiroit par le bras droit en me diſant, c'eſt ici la claſſe de philoſophie, l'autre me tiroit par le bras gauche en me diſant, c'eſt là que cent quatre-vingt Anglois ont mis bas les armes.

Tous ceux qui depuis le commencement de la guerre ſe ſont ſeulement donné la peine de lire les gazettes, peuvent ſe rappeller que le Général Washington ſurprit la ville de Trenton, le 25 Décembre 1776 ; qu'auſſitôt après cette expédition, il ſe retira de l'autre côté de la Delaware, mais qu'ayant un peu augmenté ſes forces, il la repaſſa de nouveau & vint camper à Trenton. Lord Cornwallis avoit alors raſſemblé ſes troupes, diſperſées auparavant dans leurs quartiers d'hiver. Il marcha contre Washington qui fut obligé de mettre *l'Aſſampik* ou la riviere de Trenton entre les ennemis & lui. De cette façon, la ville ſe trouvoit entre les deux armées, les Américains occupant la rive gauche de la Creek, & les Anglois la rive droite. Cependant l'armée de Cornwallis ſe renforçoit tous les jours ; deux brigades parties de Brunſwik étoient prêtes à le joindre, & il n'attendoit que leur arrivée pour attaquer. D'un autre côté le Général Waſhington ſe trouvoit dépourvu de vivres, & privé de toute communication avec le fertile pays des Jerſeys & les quatre Etats de l'eſt. Telle étoit ſa poſition lorſque le 2 Janvier à une heure après minuit, il ordonna de tenir les feux bien allumés & de laiſſer quelques ſoldats pour les entretenir, tandis que le reſte de l'armée marcheroit par ſa droite pour rabattre enſuite ſur la gauche, paſſer derriere l'armée Angloiſe & rentrer dans les Jerſeys. Il fallut ſe jetter conſidérablement ſur la droite, afin de gagner *Allenſtown* & les ſources de l'Aſſampik, & enſuite retomber ſur Prince-Town. Ce fut à peu-près à un mille de cette ville que l'avant-garde du Général Washington, en entrant dans le grand chemin, trouva le Colonel *Mawhowd* qui marchoit tranquillement à la tête de ſon régiment pour ſe rendre à Maidenhead, & de là à Trenton. Le Général *Mercer* l'attaqua ſur le champ, mais il fut repouſſé par le feu des ennemis : alors il voulut char-

ger à la bayonnette, & malheureuſement en ſautant un *foſſé*; il fut enveloppé & poignardé par les Anglois. Les troupes qui n'étoient pour la plupart que des milices, furent bientôt découragées par la perte de leur chef, & ſe retirerent dans les bois, attendant le reſte de l'armée qui arriva bientôt après ; mais le Colonel Mawhoud avoit continué ſa route vers Maidenhead, de ſorte que le Général Washington n'eut plus à faire qu'au quarante-huitieme régiment, dont une partie s'étoit portée ſur le grand chemin, au bruit de la premiere attaque. Il pouſſa vivement ces troupes, les diſſipa & leur fit cinquante ou ſoixante priſonniers. Cependant, le Général Sullivan s'avançoit à grands pas, laiſſant ſur ſa gauche le chemin de Prince-Town, dans le deſſein de tourner cette ville, & de couper aux troupes qui l'occupoient, la retraite qu'elles pouvoient avoir encore ſur Brunſwik. Deux cens Anglois s'étoient jettés dans un bois par lequel il devoit paſſer, mais ils n'y tinrent pas long temps, & ils revinrent en déſordre à *Naſſaw-Hall*; c'eſt le nom du College dont j'ai parlé. Ils auroient pu s'en emparer & y faire une vigoureuſe défenſe. Il y a toute apparence que leurs officiers perdirent la tête, car au lieu d'entrer dans la maiſon, ou ſeulement dans la cour, ils reſterent dans une eſpece de rue aſſez large, où ils furent environnés & obligés de mettre bas les armes au nombre de cent quatre-vingt, non compris quatorze officiers. Pour le Général Washington, après avoir pris ou diſſipé tout ce qui étoit devant lui, il raſſembla ſes troupes, marcha à Kings-Town, où il fit halte, comme je l'ai dit plus haut, pour continuer enſuite ſa marche ſur Midle-Brook ; ayant fait ainſi près de trente milles dans un jour, mais regrettant encore que ſes troupes fuſſent trop fatiguées pour marcher juſqu'à Brunſwik, dont il ſe ſeroit emparé alors ſans aucune difficulté. Lord Cornwallis n'eut rien de plus preſſé que d'y revenir avec toute ſon armée. De ce moment, la Penſylvanie fut en ſûreté, les Jerſeys ſe trouverent évacués, & les Anglois réduits aux ſeules villes de Brunſwick & d'Amboy, où ils furent toujours ſur la défenſive, ne pouvant ſortir, pas même pour aller au fourage, ſans être repouſſés & très-maltraités par les milices du pays. Ainſi les grands évenne-

mens de la guerre ne ſont pas toujours les grandes batailles; & lhumanité peut ſe conſoler par cette ſeule réflexion, que l'art de la guerre n'eſt pas néceſſairement un art meurtrier, que l'habileté des chefs épargne la vie des ſoldats, & que l'ignorance ſeule eſt prodigue de ſang.

L'affaire de Trenton, qui donna origine à celle-ci, ne couta pas plus cher & fut peut-être plus glorieuſe, ſans être plus utile. *Addiſſon* diſoit en parcourant les divers Monumens de l'Italie, qu'il croyoit marcher ſur une terre *claſſique*; pour moi je voyageois ſur une terre toute guerriere, & la même matinée devoit m'offrir deux champs de bataille. J'arrivai de bonne heure à Trenton, n'ayant rien remarqué d'intéreſſant ſur la route, ſi ce n'eſt un beau pays qui répond par-tout à la réputation dont jouiſſent les Jerſeys, car on les appelle le jardin de l'Amérique. En approchant de Trenton, le chemin deſcend un peu & laiſſe voir à l'eſt de la ville, le verger où les Heſſois ſe raſſemblerent à la hâte & ſe rendirent priſonniers. C'eſt à peu-près tout ce que l'on peut dire de ce combat, que les gazettes ont amplifié de part & d'autre. On ſait que le Général Washington à la tête de trois mille hommes ſeulement, paſſa la Delaware par un tems affreux, la nuit du 24 au 25 Décembre; qu'il ſépara ſes troupes en deux colonnes, dont une ſe détourna pour prendre un chemin ſur la gauche, qui conduit au grand chemin de Maidenhead, tandis que l'autre marchoit le long de la riviere, droit à Trenton; que la grande garde des Heſſois fut ſurpriſe, & que la brigade eut à peine le tems de prendre les armes. L'artillerie étoit parquée près d'une égliſe; on voulut atteller les chevaux, mais l'avant-garde des Américains qui avoit pouſſé le piquet, tira ſur eux & les tua preſque tous. Le Général washington arriva avec la colonne de droite; on entoura les Heſſois qui tirerent quelques coups de fuſil, ſans ordre & au haſard. Le Général washington les laiſſa faire, mais il profita du premier moment où le feu ſe rallentît pour leur envoyer un officier, qui leur parla en françois, car notre langue eſt celle qui ſupplée à toutes les autres. Les Heſſois entendirent fort bien ſa propoſition; on leur promit de ne point piller les effets qu'ils avoient laiſſés dans leurs maiſons,

& ils rendirent auſſitôt leurs armes, qu'à peine ils avoient eu le tems de prendre. Il eſt certain que leur poſition n'étoit pas bonne ; j'ai même peine a comprendre que ce fût un champ de bataille indiqué en cas d'allarme. Il eſt sûr qu'ils auroient eu une retraite aſſurée en paſſant le pont qui eſt ſur la Creek au ſud de la ville, mais l'avant-garde de la colonne de droite s'en étoit emparée. Tel fut en peu de mots cet évennement, qui n'eſt pas honorable pour les Heſſois, qui n'eſt pas deshonorant non plus, mais qui prouve ſeulement qu'il n'exiſte pas de troupes ſur leſquelles on puiſſe compter, lorſqu'elles ſe ſont laiſſées ſurprendre.

Après avoir vu tant de combats, il étoit juſte que je ſongeaſſe à dîner. Je trouvai mon quartier-général très-bien établi dans une belle auberge tenue par M. *William*. L'enſeigne de cette auberge eſt un emblême philoſophique, ou ſi vous voulez, politique. Elle repréſente un Caſtor qui travaille avec ſes petites dents à abattre un gros arbre, & au deſſous eſt écrit, *perſeverando*. A peine étois-je deſcendu de cheval que je reçus la viſite de M. Livingſton, Gouverneur des *deux Jerſeys*. C'eſt un vieillard conſidéré, & qui paſſe pour avoir beaucoup d'eſprit. Il voulut bien m'accompagner dans une petite promenade que je fis avant dîner, pour reconnoître les environs de la ville, & voir le camp que les Américains avoient occupé avant l'affaire de Prince-Town. Je revins dîner avec le Colonel Moyland, M. de Gimat & deux aides-de-camp de M. de la Fayette qui étoient arrivés quelque temps avant moi. Nous étions tous gens de connoiſſance, très-contens de nous trouver enſemble, & de dîner à notre aiſe, lorſqu'un Juge de Paix qui étoit à Trenton pour affaire, & un Capitaine de l'Artillerie Américaine, vinrent ſe mettre à table avec nous, ſans aucune cérémonie, l'uſage du pays étant que les voyageurs qui ſe rencontrent à l'heure du repas, mangent enſemble. Le dîner étoit fort bon ; je leur en fis les honneurs ; mais ils ne parurent pas s'appercevoir que je l'avois commandé. Il y avoit du vin, choſe rare & chere en Amérique ; ils en burent modérément, & ſe leverent de table avant nous. J'avois donné ordre qu'on mit tout le dîner ſur mon

compte ; ils l'apprirent en partant, & ſe mirent en marche ſans me rien dire à ce ſujet. J'ai eu ſouvent occaſion d'obſerver qu'en Amérique, il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politeſſe eſt en formule, comme de boire à la ſanté des convives, d'obſerver les rangs, de céder la droite, &c. mais on ne fait de tout cela que ce qu'on en a appris, & le ſentiment ne peut rien ſuggérer ; en un mot, la politeſſe eſt ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe.

A quatre heures je me remis en marche, après m'être ſéparé, non ſans regret, du bon Colonel Moyland. Je m'acheminai vers Briſtol, paſſant la riviere à trois milles au deſſous de Trenton : à ſix milles de là on traverſe un bois ; après l'avoir paſſé on ſe rapproche de la Delaware, dont on ne s'écarte plus juſqu'à Briſtol. Il étoit nuit lorſque j'arrivai dans cette ville. L'auberge où je deſendis eſt tenue par un M. *Bennezet*, françois d'origine, & d'une famille très-conſidérée parmi les *Quakers*, mais celui-ci eſt un déſerteur de cette communion. Il eſt Anglican, & il n'a conſervé des principes reçus parmi ſes freres, que celui de faire payer plus cher que les autres : au reſte ſon auberge eſt belle, les fenêtres donnent ſur la Delaware, & la vue en eſt ſuperbe ; car cette riviere a plus d'un quart de lieue de large, & coule dans un très-beau pays.

Je partis de Briſtol le 30 Novembre entre neuf & dix heures du matin, & j'arrivai à Philadelphie à deux heures après-midi. Le chemin qui conduit à cette ville eſt très-large & très-beau ; on traverſe pluſieurs bourgs ou villages, & on ne fait pas cinq cens pas ſans voir de belles maiſons de campagne. A meſure qu'on avance on trouve la culture plus riche & mieux ſoignée ; on voit ſur-tout beaucoup de vergers & de paturage ; enfin tout annonce le voiſinage d'une grande ville, & ce chemin reſſemble aſſez à ceux qui conduiſent à Londres. A quatre milles de Briſtol, on paſſe ſur un bacq ou ferry la Creek de *Neſhaminy*. Elle eſt aſſez large & coule dans une telle direction qu'elle forme une eſpece de preſqu'île du pays qui eſt entr'elle & la Delaware. Il me parut par l'inſpection du pays & par celle de la carte, que lors de la retraite de Clinton, le Général washington auroit pu paſſer

paſſer les ſources de cette riviere, pour la côtoyer enſuite & s'approcher de la Delaware ; elle auroit ſervi à couvrir ſon flanc droit. De cette façon il lui auroit été libre de s'approcher de la Délaware, & de la paſſer auſſitôt que Clinton. M. de Gimat, à qui je fis cette obſervation, me répondit que le Général Washington n'ayant jamais été sûr du moment où les Anglois évacueroient Philadelphie, craignoit de s'éloigner de Lancaſtre où il avoit tous ſes magaſins. La ville de Francfort, qui eſt à quinze milles de Briſtol & à cinq de Philadelphie, eſt aſſez conſidérable. Une Creek coule au devant de cette ville ; on la paſſe ſur deux ponts de pierre, car elle ſe diviſe en deux branches, dont l'une me paroît artificielle & deſtinée à faire tourner un grand nombre de moulins, qui fourniſſent de la farine à Philadelphie. Ces moulins néceſſaires à la ſubſiſtance des deux armées, ont fait long-tems de la ville de Francfort l'objet d'une longue contention, qui a donné lieu à pluſieurs petits combats ; mais la poſition eſt telle qu'elle n'étoit avantageuſe pour aucun des deux partis, car la riviere coule dans un fond, & le terrein eſt également élevé ſur les deux rives.

Plus on avance vers Philadelphie, plus on reconnoît les traces de la guerre. Les débris des maiſons abattues ou brûlées ſont les monumens que les Anglois ont laiſſés derriere eux, mais ces débris n'offrent que l'image d'un malheur paſſager, & non celle d'une longue adverſité ; à côté des édifices detruits, ceux qui exiſtent encore, annoncent la proſpérité & l'abondance. On croit voir la campagne après un orage : quelques arbres ſont renverſés, mais les autres ſont encore couverts de fleurs & de verdure. Avant d'entrer à Philadelphie, on traverſe les lignes que les Anglois avoient faites dans l'hiver de 1777 à 1778 ; elles ſont encore reconnoiſſables en beaucoup d'endroits. La partie de ces lignes que je vis alors, eſt celle de la droite ; le flanc en eſt appuyé à une groſſe redoute ou batterie quarrée qui commande auſſi la riviere. Quelques parties du parapet ont été conſtruites avec une recherche, qui multiplie le travail plus qu'elle ne fortifie les ouvrages. Elles ſont faites en forme de *ſcie*, c'eſt-à-dire compoſées d'une ſuite de petits redans, dont chacun ne peut contenir que trois hommes. Dès que j'eus paſſé ces lignes, pluſieurs grands édifices

frapperent ma vue ; les deux principaux étoient un corps de caſerne bâti par les Anglois, & un grand hôpital conſtruit antérieurement aux frais des Quakers. Inſenſiblement je me trouvai dans la ville, & après avoir ſuivi trois ou quatre rues très-larges & parfaitement droites, j'arrivai à la porte de M. le Ch^er. de la Luzerne.

Il y avoit juſtement vingt jours que j'étois parti de Newport, & pendant ces vingt jours, je n'en avois ſéjourné qu'un à Volontown, & trois à l'armée Américaine. Je n'étois donc pas fâché de prendre des quartiers de rafraîchiſſement, & je n'en pouvois pas deſirer de plus agréables que la maiſon du Ch^er. de la Luzerne. J'eus tout le tems de cauſer avec lui avant le dîner, car à Philadelphie comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq heures, & ſouvent à ſix. J'aurois autant aimé que la Compagnie ne fut pas aſſez nombreuſe pour me mettre à portée de faire connoiſſance avec une partie de la ville. Mais notre Miniſtre tient un Etat conſidérable, & donne fréquemment de grands dîners, de ſorte qu'il eſt difficile de ne pas tomber dans ces eſpeces de *guet-à-pens*. Les convives, dont je me rappelle les noms, étoient M. *Governor Morris*, jeune homme plein d'eſprit & de vivacité, mais mutilé malheureuſement, ayant perdu une jambe par accident ; ſes amis l'ont félicité ſur cet évennement, parce que, diſoient-ils, il ſe livreroit entiérement aux affaires publiques : M. *Powel*, poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, ſans avoir part au Gouvernement, ſon attachement à la cauſe commune, ayant paru juſqu'ici un peu équivoque : M. *Penbelton*, grand Juge de la Caroline, homme d'une taille très-haute, & d'une figure très-diſtinguée ; il eut le courage de faire pendre trois *Torys* à Charles-Town, peu de jours avant que la ville ſe rendit ; auſſi a-t'il été en danger de perdre la vie & obligé de s'échapper des mains des Anglois, quoique compris dans la capitulation : le Colonel *Lawrens*, fils de M. Lawrens, ci-devant Préſident du Congrès, & maintenant détenu dans la Tour de Londres ; il parle très-bien françois, ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il a été élevé à Geneve ; mais il l'eſt davantage qu'étant marié à Londres, il ait quitté l'Angleterre pour ſervir l'Amérique ; il s'eſt

distingué en plusieurs occasions, particuliérement à *German-Town*, où il a été blessé : M. *Wright*, Chapelain du Congrès, homme d'une belle figure, & d'un caractere doux & tolérant : le Général *Mifflin*, dont les talens ont brillé également dans la guerre & dans la politique ; il a été Quartier-Maître général de l'armée ; mais il a quitté cette place pour quelques préférences que le Général Green avoit obtenues sur lui : Dom *Francesco*, chargé des affaires d'Espagne ; je crois que c'est tout ce qu'on en peut dire : M. de *Ternan*, Officier François au service Américain ; il avoit été chargé de quelques commissions en Amérique ; après les avoir faites, il a pris de l'emploi dans l'armée ; c'est un jeune homme qui a beaucoup d'esprit & de talens ; il dessine bien & parle l'anglois comme sa propre langue ; il a été fait prisonnier à Charles-Town. Le dernier dont je me rappelle le nom, est le Colonel *Armand*, c'est-à-dire, M. de la *Rouerie*, neveu de M. de la *Blinai*. Il a été célebre en France par sa passion pour Mademoiselle *Beaumesnil ;* il l'est en Amérique par son courage & sa capacité. Sa famille l'ayant obligé de renoncer au bonheur d'épouser Mademoiselle Beaumesnil, il alla se jeter à la Trappe ; mais il en sortit bien-tôt pour passer en Amérique, où il s'est soumis à une abstinence plus glorieuse & à des mortifications plus méritoires. Son caractere est gai, son esprit est agréable, & personne ne voudroit qu'il se fût voué au silence.

Tels étoient ceux de nos convives avec lesquels je fis connoissance, car je ne parle pas de M. de *Lanuze*, Consul de France à Baltimore, de M. de Marbois, Secrétaire d'Ambassade, & de la *Famille* de M. le Ch^er. de la Luzerne, qui est assez considérable. Le dîner fut servi à l'Américaine, ou si l'on veut, à l'Angloise ; c'est-à-dire composé de deux services, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremets chauds ; l'autre, les pâtisseries sucrées & les confitures : quand celui-ci est enlevé, on ôte la nappe & on sert des pommes, des châtaignes & des noix : c'est alors qu'on porte les santés. Le café qui vient après, sert de signal pour sortir de table. Ces santés ou *toastes*, comme je l'ai déja dit plus haut, n'ont aucun inconvénient, & ne servent qu'à prolonger la conversation, qui est toujours plus ani-

mée à la fin du repas. Elles n'obligent à faire aucun excès ; en quoi elles different beaucoup des ſantés allemandes, & de celles qu'on porte encore dans nos garniſons & dans nos provinces. Mais un uſage abſurde & vraiment barbare, c'eſt qu'au commencement du repas, & la premiere fois qu'on boit, on interpelle chaque individu ſucceſſivement, pour boire à ſa ſanté. Il y a de quoi mourir de ſoif pour l'acteur de cette ridicule comédie, tandis qu'il eſt obligé de chercher autour d'une table, les noms ou les regards de vingt-cinq ou trente perſonnes, & de quoi mourir d'impatience pour les malheureux à qui il s'adreſſe ; car ils ne peuvent donner une attention, bien légitime aſſurément, à ce qu'ils mangent & à ce qu'on leur dit, étant ſans ceſſe appellés de droite & de gauche, ou tiraillés par les gens cruellement charitables, qui veulent bien les avertir des politeſſes qu'ils reçoivent. Les Américains les plus civils ne ſe contentent pas de cet appel général ; à chaque fois qu'ils boivent, ils en font de partiels, comme par exemple, de quatre ou cinq perſonnes à la fois. Un autre uſage acheve de déſeſpérer les étrangers, pour peu qu'ils ſoient diſtraits & de bon appétit. Les attaques générales & particulieres finiſſent par de véritables duels. On vous dit d'un bout d'une table à l'autre : *Monſieur, voulez-vous permettre que je boive un verre de vin avec vous* ? Cette propoſition eſt toujours acceptée, & n'admet pas même l'excuſe du grand couſin : *on ne boit pas ſans connoître.* Alors il faut ſe faire paſſer une bouteille, puis regarder ſon ennemi, car je ne ſaurois donner un autre nom à celui qui exerce un tel empire ſur ma volonté ; on attend qu'il ſe ſoit verſé du vin à ſon tour, & qu'il ait pris ſon verre, puis on boit triſtement avec lui, comme un ſoldat de recrue imite les tems d'exercice qui lui ſont montrés pas ſon caporal. Au reſte, je dois cette juſtice aux Américains, qu'ils ſentent eux-mêmes le ridicule de ces uſages que la vieille Angleterre leur a donnés & qu'elle a quittés depuis. Ils ont propoſé au Ch^er. de la Luzerne de s'en diſpenſer, ſachant bien que ſon exemple auroit le plus grand poids ; mais il a voulu s'y conformer, & il a très-bien fait. Plus les François ſont en poſſeſſion de donner leurs uſages aux autres peuples, plus ils doivent éviter

d'avoir l'air de changer ceux des Américains. Heureuſe notre nation, ſi ſes Ambaſſadeur & ſes voyageurss avoient toujours un ſi bon eſprit, & s'ils ne perdoient jamais de vue que de tous les hommes, ceux qui doivent avoir le maintien le plus négligé, ſont les maîtres à danſer.

Après ce dîner, que j'ai peut-être prolongé trop long-tems à la maniere de ce pays-ci, le Ch^er. de la Luzerne me mena faire des viſites. La premiere fut chez M. Reed, préſident de l'Etat. Cette place répond à celle de Gouverneur dans les autres provinces, ſans avoir pourtant la même autorité ; car le Gouvernement de la Penſylvanie eſt tout-à-fait démocratique, & conſiſte uniquement dans l'aſſemblée générale, ou, ſi l'on veut, dans la Chambre des Communes. Celle-ci nomme un Conſeil exécutif, compoſé de douze membres qui ont un pouvoir très-limité, & qui ſont obligés de rendre compte à l'aſſemblée, dans laquelle ils n'ont pas de voix. M. Reed a été Officier général dans l'armée Américaine : il y a montré du courage, & il a eu un cheval tué ſous lui dans une eſcarmouche près de *White-marsh*. C'eſt lui que le Gouverneur *Johnſtone* eſſaya de corrompre en 1778, lorſque l'Angleterre envoya des Commiſſaires pour traiter avec le Congrès ; mais cette démarche s'étoit bornée à quelques inſinuations, dont on avoit chargé une Madame Ferguſon. M. Reed qui eſt homme d'eſprit, un peu intriguant, & ſur-tout avide de la faveur populaire, fit beaucoup d'éclat, publia & exagéra les offres qu'on lui avoit faites. Comme il étoit lié infiniment avec le Général Washington, il lui étoit aiſé de juſtifier l'importance qu'il cherchoit à ſe donner. Les plaintes de Madame Ferguſon, qui avoit été compromiſe, une déclaration publique du Gouverneur Johnſtone, dont l'objet étoit de nier les faits, mais qui ne ſervoit qu'à les prouver ; diverſes accuſations & réfutations imprimées & rendues publiques, n'eurent d'autre effet que de ſeconder les vues de M. Reed, & de le faire parvenir à ſon but, qui étoit de jouer un premier rôle dans ſa patrie. Malheureuſement ſes prétentions ou ſon intérêt, l'on conduit à ſe déclarer l'ennemi de M. *Franklin*. Lorſque j'étois à Philadelphie, il n'étoit queſtion de rien moins que de rappeller cet homme reſpectable ;

mais le parti françois, ou celui du Général Washington, ou pour mieux dire encore, le parti vraiment patriote, a prévalu, & on s'eſt contenté de lui donner une eſpece d'adjoint, qui fût bien intentionné pour lui, & qui ne ſervît qu'à l'aider dans ſon pénible Miniſtere. Le choix a tombé ſur le Colonel Lawrens, dont j'ai parlé plus haut.

M. Reed habite une belle maiſon, arrangée & meublée à l'angloiſe. Je trouvai chez lui Madame Washington, qui arrivoit de Virginie, & qui alloit joindre ſon mari, comme elle a coutume de le faire à la fin de chaque campagne. C'eſt une groſſe femme de quarante à quarante-cinq ans, bien fraîche & d'une figure aſſez agréable. Je trouve qu'elle reſſemble à une princeſſe allemande. Après avoir paſſé un quart d'heure chez M. Reed, nous allâmes voir M. Huntington, Préſident du Congrès: nous le trouvâmes dans ſon cabinet, éclairé par une ſeule chandelle. On dit qu'il n'eſt guere plus éclairé au ſens figuré qu'au ſens littéral; mais c'eſt un homme droit, qui n'épouſe aucun parti, & ſur lequel on peut compter. Il eſt né dans le Conecticut, & il étoit délégué pour cet Etat, lorſqu'il fut élu Préſident.

Ma journée ayant été ſuffiſamment employée, le Ch.er de la Luzerne me ramena dans la maiſon où il m'avoit fait préparer un logement. C'étoit celle du Miniſtre d'Eſpagne, où il y avoit pluſieurs appartemens vacans; car M. *Miralès* qui l'occupoit, mourut il y a un an à Moris-Town. Son ſecrétaire eſt reſté chargé des affaires, maître de la maiſon, & très-content d'avoir *l'incarico*, qui emporte avec ſoi, outre la correſpondance, une table entretenue aux frais du Roi d'Eſpagne. Le Ch.er de la Luzerne, quoique très-bien & très-agréablement logé, n'avoit pas d'appartemens à donner; cependant il m'en fit arranger un le lendemain, ce qui contribua beaucoup à mon bonheur pendant mon ſéjour à Philadelphie. Je me trouvois placé juſtement entre M. de Marbois & lui, & à portée de cauſer avec eux à tous les inſtans de la journée.

Celle du 22 commença, ainſi que toutes les journées Américaines, par un grand déjeûner. Comme on dîne très-tard chez le Ch.er de la Luzerne, quelques longes de veau, quelques gigots de mouton, & autres bagatelles de ce genre, ſe gliſſent

toujours parmi les taſſes de thé & de café, & ne manquent pas d'être très-bien acueillies. Après ce léger repas, qui ne dura guere qu'une heure & demie, nous allâmes voir les Dames, ſuivant l'uſage de Philadelphie, où la matinée eſt l'heure la plus convenable pour faire des viſites. Nous commençâmes par Madame *Beach :* elle méritoit tout notre empreſſément, puiſqu'elle eſt fille de M. Franklin. Simple dans ſes manieres comme ſon reſpectable pere, elle en a auſſi la bienfaiſance. Elle nous mena dans une chambre, toute remplie d'ouvrages récemment faits par les Dames de Philadelphie. Ces ouvrages n'étoient ni des veſtes brodées au tambour, ni des garnitures de filet, ni même de l'or parfilé; c'étoit des chemiſes pour les Soldats de Penſylvanie. Les Dames en avoient acheté la toile ſur leurs propres penſions, & elles s'étoient fait un plaiſir de les couper & de les coudre elles-mêmes. Sur chaque chemiſe étoit marqué le nom de la Dame ou de la Demoiſelle qui l'avoit faite, & le nombre des chemiſes montoit à 2200. Sans doute, c'eſt ici la place d'une réflexion bien *morale* & bien *triviale* ſur la différence de nos mœurs avec celles de l'Amérique; mais moi, je penſe qu'en pareille occaſion, nos Dames Françoiſes en feroient autant, & j'oſe croire encore que de tels ouvrages inſpireroient des vers auſſi agréables que ceux dont on accompagne les envois annuels de berceaux, de carroſſes, de maiſons, de châteaux, &c., péniblement & gauchement fabriqués en parfilage. C'eſt, il faut l'avouer, une ſource abondante d'idées très-ingénieuſes; mais le bon tems en eſt paſſé, & elles commencent à s'épuiſer. Au reſte ſi quelque philoſophe ſévere veut cenſurer les mœurs françoiſes, je ne lui conſeille pas de s'adreſſer à Madame *Platter*, chez qui je fus conduit en ſortant de chez Madame Beach. C'eſt la femme agréable de Philadelphie; elle a le goût auſſi délicat que la ſanté; enthouſiaſte à l'excès de toutes les modes de France, elle n'attend que la fin de cette petite révolution-ci, pour en faire une plus importante dans les mœurs de ſa nation.

Après avoir rendu un hommage légitime à cette excellente patriote, je m'empreſſai de faire connoiſſance avec M. *Morris*.

C'eſt un négociant très-riche, c'eſt par conſéquent un homme de tous les pays ; car le commerce a par-tout le même caractere. Il eſt libre dans les monarchies, il eſt égoïſte dans les républiques ; étranger, ou, ſi l'on veut citoyen dans tout l'univers, il exclut également les vertus & les préjugés qui s'oppoſent à ſon intérêt. On aura peine à croire qu'au milieu des déſaſtres de l'Amérique, cytoyen d'une ville à peine échappée des mains des Anglois, M. Morris poſſede une fortune de 8 millions. Cependant, c'eſt dans les criſes les plus fâcheuſes que les grandes fortunes ſe forment & s'élevent. Les retours heureux de pluſieurs vaiſſeaux, les courſes encore plus heureuſes des corſaires qu'il a armés, ont accru ſes richeſſes au de là de ſon attente, ſi ce n'eſt au de là de ſes ſouhaits. En effet, il eſt ſi accoutumé au ſuccès de ſes corſaires, que lorſqu'on le voit le Dimanche plus ſérieux qu'à l'ordinaire, on conclut qu'il n'eſt point arrivé de priſe la ſemaine précédente. Cet état floriſſant du commerce, tant à Philadelphie que dans la baye de Maſſachuſſet, eſt abſolument dû à l'arrivée de lEſcadre Françoiſe. Les Anglois ont abandonné toutes leurs croiſieres pour la bloquer dans Newport, & encore y ont-ils bien mal réuſſi, car ils n'ont pas pris une ſeule chaloupe venant à Rhode-Iſland ou à Providence. M. Morris eſt un gros homme, fort ſimple dans ſes manieres, mais bien intentioné, & entendant les affaires publiques auſſi-bien que les ſiennes. Il eſt ami de M. Franklin, & ennemi décidé de M. Reed. Sa maiſon eſt belle, & reſſemble parfaitement aux maiſons de Londres. Il y vit modeſtement, n'étant ni prodigue, ni avare, mais ne connoiſſant aucun moyen de manger plus de trente mille livres par an, quand même il en auroit cinq cens mille. J'ai déja parlé de M. *Powel*, il faut à préſent parler de ſa femme ; car en dépit des mœurs américaines, c'eſt elle qui dans le ménage fait (ſuivant l'expreſſion italienne) *la prima figura*. Elle me reçut dans une belle maiſon accommodée à l'angloiſe, & ce qui me toucha le plus, ornée de belles eſtampes & de très-bonnes copies des meilleurs tableaux d'Italie : c'eſt que M. Powel a voyagé en Europe, & qu'il a eté à Rome & à Naples, où il a pris le goût des beaux arts.

arts. Pour Madame Powel elle n'a pas voyagé; mais elle a de l'esprit & de la mémoire, parle bien & parle beaucoup; elle m'a fait l'honneur de me prendre en amitié & m'a trouvé beaucoup de mérite, parce que j'avois celui de l'écouter.

Je crains que mes lecteurs, si j'en ai jamais, ne fassent cette réflexion très-naturelle ; c'est que les visites sont par-tout bien ennuieuses ; & comme on ne peut prévenir les François en fait d'épigrame, qu'en se pressant beaucoup, je veux prendre l'avance sur eux. Je les avertis cependant que je les tiens quitte d'un long dîner que le Cher. de la Luzerne donna ce jour là aux Délégués du sud. J'aurai occasion de parler ailleurs de quelques-uns de ces Délégués, & ceux qui ne me la fourniront pas, méritent d'être passés sous silence.

Dans la crainte que les délices de Capoue ne me fissent oublier les campagnes d'*Annibal* & de *Fabius*, je voulus monter à cheval dès le 2 Décembre, pour aller voir le champ de bataille de *Germantown*. On peut se rappeller qu'en 1777, après la défaite de Brandy-Wine, l'armée américaine ne jugea pas à propos de défendre Philadelphie, & qu'elle se retira sur la haute *Skuylkill*, tandis que les Anglois s'emparoient sans résistance de la capitale de la Pensylvanie. Fiers de leurs succès, & remplis de cette confiance qui les a toujours trompés, ils avoient partagé & disperse leurs forces : la plus grande partie de leurs troupes campoit sur la Skuylkill, à quatre milles de Philadelphie ; une autre occupoit la ville de Germantown, à huit milles au nord de cette place, & ils venoient de faire un détachement considérable sur *Billingsport* pour favoriser le passage de leur flotte qui essayoit inutilement de remonter la Delaware. Dans cette circonstance, le Général Washington jugea que c'étoit le tems de faire ressouvenir les Anglois qu'il existoit encore une armée Américaine. On ne sait ce qu'il faut louer davantage, ou de la sage intrépidité du chef, ou de la résolution que montra son armée en allant attaquer ces mêmes troupes dont elles n'avoit pu soutenir le choc un mois auparavant. Germantown est une longue ville ou bourg, qui consiste dans une seule rue, & qui ressemble assez à la Villette ou à Vaugirard. De la premiere maison

au ſud, à la derniere du côté du nord, il y a près de trois quarts de lieue. Le corps Anglois qui occupoit cette ville, ou plutôt qui la couvroit, étoit campé près des dernieres maiſons du côté du nord, & placé de façon que la rue ou le grand chemin partageoit le camp par le milieu. Ces troupes pouvoient monter à trois ou quatre milles hommes. Le Général Washington qui occupoit une poſition à dix milles de là, près de *Shippack creek*, partit de ſon camp vers minuit, & marcha ſur deux colonnes, dont l'une devoit tourner Germantown du côté de l'eſt, l'autre du côté de l'oueſt : deux brigades de la colonne de droite avoient ordre de former le corps de réſerve, & de ſe ſéparer de cette colonne au moment de l'attaque, pour ſuivre la grande rue de Germantown. Il ſurvint un brouillard très-épais qui favoriſa la marche de l'armée, mais qui rendit l'attaque plus difficile, parce qu'il fut impoſſible de concerter les mouvemens & les déployemens des troupes. Les milices marchoient ſur la droite & ſur la gauche, extérieurement aux deux colonnes, n'étant point compromiſes, & longeant toujours les bois, tant du côté de Francfort que de celui de la Skuylkill. Le Général Washington fit halte un moment avant le jour, à une croiſée de chemin, qui n'étoit pas éloigné d'un demi mille du *piquet*, ou poſte avancé des ennemis. Là il apprit par un dragon anglois qui s'étoit ennyvré & égaré, que le détachement de Billingsport venoit de rentrer. Cette nouvelle inattendue ne lui fit pas changer de deſſein ; il continua ſa route à la tête de la colonne de droite & tomba ſur le piquet des Anglois, qui fut ſurpris, mis en déroute & pouſſé juſqu'au camp, où il porta la premiere nouvelle de l'arrivée des Américains. On prit les armes & on ſe replia à la hâte, laiſſant les tentes tendues & tous les équipages à l'abandon. Il falloit profiter de ce moment, & les François n'y auroient pas manqué ; on auroit eu même bien de la peine à les empêcher, ou de ſuivre les ennemis trop loin, ou de ſe diſperſer pour piller le camp. C'eſt ici que l'on peut juger du caractere américain ; peut-être cette armée, malgré ſa lenteur dans ſes manœuvres & ſon inexpérience à la guerre, méritera-t'elle les éloges des Européens. Le Général Sulivan

qui commandoit la colonne de droite, en forma tranquillement & lentement les trois brigades de tête, & après les avoir miſes en bataille, il traverſa le camp des Anglois ſans qu'aucun ſoldat s'arrêtât pour piller : il s'avança ainſi, laiſſant les maiſons ſur la gauche & pouſſant devant lui tout ce qui faiſoit réſiſtance dans les enclos & dans les jardins ; enfin, il pénétra dans la ville même, où il fut engagé pendant quelques tems avec les troupes qui déffendoient une petite place près du marché.

Tandis que les choſes réuſſiſſoient ainſi vers la droite, le Général Washington à la tête de la réſerve, eſpéroit de voir arriver ſa colonne de gauche & pourſuivoit ſa marche par la grande rue. Mais un feu de mouſquetterie qui ſortoit d'une grande maiſon, ſituée à portée de piſtolet de la rue, arrêta tout court la tête de ſes troupes. Il fut réſolu d'attaquer cette maiſon ; mais il falloit du canon, car on ſavoit qu'elle étoit bâtie en pierre & qu'on ne pouvoit y mettre le feu. Malheureuſement on n'avoit que du canon de ſix : le Cher. du Pleſſis-Mauduit en conduiſit deux pieces près d'une autre maiſon qui n'étoit pas à deux cens pas de la premiere. Ce canon ne fit aucun effet ; il perçoit les murailles, mais ne les abattoit pas. Le Cher. de Mauduit, plein de cette ardeur qui, à l'âge de 16 ans, lui fit entreprendre le voyage de la Grece, pour voir les champs de bataille de *Platée* & des *Thermopyles*, & à celui de vingt, l'engagea à chercher des lauriers en Amérique, réſolut alors d'attaquer de vive force cette maiſon, qu'il ne pouvoit réduire à coups de canon. Il propoſa au Colonel Lawrens de prendre avec lui quelques hommes déterminés, & d'aller tout près de là, enlever dans une grange de la paille & du foin, qu'ils amaſſeroient près de la porte principale pour y mettre le feu. On peut concevoir que cette idée ſe ſoit offerte à deux jeunes gens bien valeureux ; mais il eſt difficile de croire que de ces deux nobles avanturiers, l'un ſoit à préſent en chemin pour la France & l'autre bien portant à Newport. M. du Pleſſis ne doutant pas qu'on apportât derriere lui toute la paille de la grange, s'en alla droit à une fenêtre du rez-de-chauſſée qu'il enfonça & ſur laquelle il monta. A la vérité, il fut reçu à

peu près comme cet amant, qui montant par une échelle pour voir sa maîtresse, trouva le mari qui l'attendoit sur le balcon : je ne sais si on lui demanda aussi ce qu'il faisoit là, & s'il répondit *je me promene* ; mais ce que je sais, c'est que tandis qu'un galant homme, le pistolet à la main, lui proposoit de se rendre, un autre moins honnête entrant brusquement dans la chambre, tira un grand coup de fusil, lequel renversa, non M. de Mauduit, mais l'Officier qui vouloit le prendre. Après ces légeres méprises & cette petite contestation, l'embarras étoit de se retirer. Il falloit s'exposer au feu meurtrier qui sortoit du premier & du second étage : d'un autre côté, on avoit pour spectateurs une partie de l'armée Américaine, & il auroit été ridicule de revenir en courant. M. de Mauduit, en véritable François, aima mieux s'exposer à la mort qu'au ridicule ; mais les balles respecterent nos préjugés ; il revint sain & sauf, & M. Lawrens qui ne s'étoit pas plus pressé que lui, en fut quitte pour une légere blessure à l'épaule. Je ne veux pas omettre une circonstance qui prouve encore à quoi tient souvent la vie des militaires. Le Général Washington pensa que si l'on sommoit le Commandant de ce poste, il ne feroit pas difficulté de se rendre. On proposa à M. de Mauduit de prendre avec lui un tambour & de faire cette sommation ; mais il fit observer qu'il parloit mal anglois, & ne seroit peut-être pas entendu ; on envoya un Officier Américain, qui, précédé d'un tambour & tenant un mouchoir blanc à la main, ne devoit pas courir le moindre risque : les Anglois ne répondirent à cet Officier que par des coups de fusil, & il fut étendu sur le carreau.

Cependant les ennemis commençoient à se rallier ; l'armée Angloise avoit marché de son camp près de la Skuilkill pour secourir Germantown, & Cornwallis arrivoit à course de Philadelphie avec les grenadiers & chasseurs, tandis que le corps de réserve des Américains perdoit son tems près de la maison de pierre, & que la colonne de gauche se trouvoit à peine en mesure d'attaquer. La partie étoit devenue trop inégale ; il fallut songer à la retraite ; elle s'exécuta en bon ordre, & le Général Washington alla prendre une excellente position à quatre milles de Ger-

mantown ; de ſorte que le ſoir de la bataille il ſe trouva ſix milles plus près des ennemis qu'il n'étoit auparavant. La capacité qu'il venoit de montrer dans cette occaſion, la confiance qu'il avoit inſpirée à une armée qu'on croyoit découragée, & qui ſemblable à l'hydre de la fable, reparoiſſoit avec une nouvelle tête plus menaçante encore ; étonnerent les Anglois & les tinrent en reſpect, juſqu'à ce que la défaite de Burgoyne donnât une autre aſpect à leurs affaires. C'eſt ce qu'on peut dire de plus favorable ſur cette journée, malheureuſement trop ſanglante pour l'avantage que l'on en a retiré. Les militaires qui verront le local, ou qui auront ſous les yeux un plan exact, penſeront je crois, que l'entrepriſe a manqué parce qu'on lui a donné trop d'étendue. Le projet de battre d'abord le corps avancé, enſuite l'armée & de s'emparer après de Philadelphie, étoit abſolument chimérique : en effet, la ville de Germantown ayant plus de deux milles de longueur, préſentoit trop d'obſtacles aux attaquans, & trop de points de ralliement aux Anglois ; d'ailleurs, ce n'eſt pas dans les pays coupés & ſans avoir de cavalerie, qu'on gagne de ces grandes batailles qui détruiſent ou diſſipent les armées. Si le Général Washington ſe fut contenté de marcher ſur Whitemarsh & de couvrir ſa marche par un gros corps de troupes, qui ſe ſeroit avancé juſqu'à Germantown, auroit ſurpris l'avant-garde angloiſe & l'auroit forcée à ſe retirer avec perte ; & ſi content de cette eſpece de leçon donnée à une armée victorieuſe, il ſe fut replié ſur la nouvelle poſition qu'il vouloit occuper, il auroit parfaitement rempli ſon objet, & tout l'honneur de la journée lui ſeroit reſté : mais ſuppoſant le projet d'attaque, tel qu'il fut adopté, il me paroît qu'on a fait deux fautes, aſſez excuſables à la vérité : l'une de perdre ſon tems à mettre en bataille la colonne du Général Sullivan, au lieu de marcher tout de ſuite au camp ennemi ; l'autre de s'amuſer à attaquer la maiſon de pierre. La premiere faute paroîtra très-pardonnable à ceux qui ont vu les troupes Américaines, telles qu'elles étoient alors. Ils ſavent qu'elles n'avoient nulle inſtruction & qu'elles étoient ſi mal diſciplinées, qu'elles ne pouvoient ni conſerver le bon ordre en

marchant en colonne, ni ſe déployer enſuite quand le cas l'auroit exigé ; car l'expérience, qui eſt toujours brouillée avec M. Menil-Durand, nous apprend que l'ordre profond eſt celui qui eſt le plus ſujet au déſordre & à la confuſion, & qui demande par conſéquent plus de plegme & de diſcipline. La ſeconde faute ſe juſtifiera par l'eſpérance qu'on eut toujours de s'emparer de la maiſon de pierre, dont on meſuroit l'importance ſur l'obſtination que les ennemis mettoient à la défendre. Il eſt sûr qu'il y avoit deux meilleurs partis à prendre ; le premier, de pourſuivre ſon chemin ſans s'inquiéter d'un feu de mouſquetterie, qu'on auroit toujours aſſez ralenti en détachant quelques fuſiliers pour tirer ſur les fenêtres ; & le ſecond, celui de laiſſer le village ſur la gauche, pour y rentrer trois cens pas plus loin. Alors, on ſe ſeroit contenté de s'emparer d'une autre maiſon vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient : quoique cette maiſon ne ſoit pas tout-à-fait ſi haute que la premiere, le feu qui en ſeroit ſorti auroit ſuffi pour contenir les Anglois & aſſurer la retraite en cas de beſoin.

En me permettant cette ſorte de cenſure, je ſens combien je dois me défier de mes propres lumieres, ſur-tout n'ayant pas été préſent à l'action ; mais j'ai fait les mêmes obſervations à MM. Lawrens, de Mauduit & de Gimat, & ils m'a paru qu'ils ne pouvoient les réfuter. On ſait la part que les deux premiers ont eue à ce combat : le troiſieme a vu pluſieurs fois le champ de bataille avec le Général Washington, qui lui a expliqué les mouvemens des deux armées, & il eſt plus en état que perſonne de bien entendre & de bien rendre ce qu'il a entendu.

Lorſque j'eus bien examiné la poſition de Germantown, je retournai à Philadelphie par le plus court chemin, & plus vîte encore que je n'étois venu ; car il faiſoit un froid très-piquant, & d'ailleurs je n'avois que le tems néceſſaire pour m'habiller & pour aller dîner avec le Ch^er. de la Luzerne, chez les Délégués des Etats du nord. Il faut ſavoir que les Délégués, ou, ſi l'on veut, les Membres du Congrès, ont une taverne à eux, où ils donnent de fréquens repas ; mais pour ne pas raſſembler trop de monde à la fois, ils ſe diviſent en deux parties, & comme on

le voit, d'une maniere assez géographique, la ligne de démarcation étant du nord an sud. Le dîner fut bon & simple, & la réception qu'on nous fit, honnête & cordiale, mais sans cérémonies. Deux délégués faisoient les honneurs, chacun à un bout de la table. M. *Duane*, Député de l'Etat de New-York, occupoit cette place du côté où j'étois. C'est un homme gai & ouvert, qui parle volontiers, & boit aussi sans répugnance. Je causai quelque tems, mais moins que je ne l'aurois voulu, avec M. Charles Thompson, Secrétaire du Congrès. Il passe avec raison pour un des hommes les plus instruits de son pays ; quoiqu'il soit homme de cabinet, & peu repandu dans la société, ses manieres sont polies & aimables. M. Samuel Adams, Député pour Massachusett-Bay, n'étoit point à ce dîner ; en sortant de table, j'allai le voir. Lorsque j'entrai chez lui, je le trouvai tête-à-tête avec une jeune fille de quinze ans qui lui préparoit son thé : on n'en sera pas scandalisé, si l'on sait qu'il a soixante ans au moins. Personne n'ignore en Europe, qu'il a été un des premiers auteurs de la révolution présente. J'ai éprouvé près de lui cette sarisfaction qu'on a rarement dans le monde & même au théatre, de trouver la personne de l'acteur correspondante au rôle qu'il joue. Je vis un homme tout entier à son objet, qui ne me parloit que pour me donner une bonne opinion de sa cause, & une grande idée de sa nation. Son extérieur simple & mesquin, sembloit fait pour contraster avec la force & l'étendue de ses pensées; elles étoient toutes tournées vers la république, & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & précision, comme une armée qui marche à l'ennemi n'a pas l'air moins audacieux pour observer les loix de la tactique. Parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays, j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité. Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée, & ils étoient retournés à la maison paternelle. Leur pere indigné de cette action, les chargea de fers, & les conduisit lui-même au Lord Stirling leur Général. Celui-ci fit ce que tout autre auroit fait à sa place ; il leur pardonna. Le pere aussi patriote, mais moins sévere qu'un Romain, fut heureux de conserver ses enfans, mais il en parut étonné, & s'approchant du

Général : Milord, lui dit-il, les larmes aux yeux, *c'eſt plus que je n'avois eſpéré*, *t'is more than I hop'd.* Je quittai à regret M. Adams, me promettant bien de le revoir encore, & ma ſoirée ſe termina par une viſite au Colonel Bland, Délégué de la Caroline. C'eſt un grand & bel homme, qui a voyagé dans les Indes occidentales, où il a appris le François. On le dit bon militaire ; maintenant il ſert ſa patrie dans le Congrès, & la ſert bien : en effet les Délégués du ſud ont beaucoup de crédit ; ils travaillent ſans relâche à attirer à eux l'attention du Gouvernement, & à éloigner toute idée d'acheter la paix à leurs dépens. Sa femme étoit avec lui ; je crois qu'on pouvoit la regarder comme un meuble de la maiſon, plus commode qu'agréable.

Le 3, il fit un ſi vilain tems qu'il me fut impoſſible de ſortir ; cependant je n'eus pas à me plaindre de l'emploi de cette journée ; je la paſſai toute entiere à cauſer avec M. le Ch^er. de la Luzerne & M. de Marbois, ou à lire des papiers intéreſſans qu'ils voulurent bien me confier. M. Huntington m'avoit prévenu que le lendemain matin il me feroit voir la chambre ou le Congrès s'aſſemble : je m'y rendis à dix heures & je le trouvai qu'il m'attendoit, accompagné de pluſieurs délégués. Cette ſalle eſt ſpacieuſe ſans magnificence ; ſon plus bel ornement eſt le portrait du Général Washington, plus grand que nature : il eſt repréſenté en pied, dans cette attitude noble & douce qui lui eſt naturelle ; des canons, des drapeaux & tous les attributs de la guerre forment les acceſſoires du tableau. On me conduiſit enſuite dans la ſalle de la ſecrétairerie, qui n'a rien de remarquable que la maniere dont elle eſt meublée : les drapeaux pris ſur les ennemis y ſervent de tapiſſerie. De là on paſſe dans la bibliotheque, qui eſt aſſez grande, mais qui n'eſt pas remplie à beaucoup près ; le peu de livres dont elle eſt compoſée, m'a paru bien choiſi. C'eſt dans l'ancien hôtel-de-ville que le Congrès a fait ſon établiſſement : cet édifice eſt aſſez beau ; l'eſcalier ſurtout eſt large & noble ; quant aux ornemens extérieurs, ils ne conſiſtent que dans la décoration de la porte & dans pluſieurs tables de marbre placées au-deſſous des croiſées. J'ai

remarqué

remarqué une recherche dans les combles qui m'a parue nouvelle. Les cheminées ont été releguées aux deux extrémités du bâtiment, qui eſt un quarré long, & elles ont été conſtruites de maniere qu'elles ſont liées enſemble en forme d'arcade, repréſentant ainſi une eſpece de portique.

Après avoir pris congé du Préſident & des Délégués, je retournai chez le Ch^er. de la Luzerne, & comme il faiſoit un verglas affreux, je reſtai chez moi. J'y reçus la viſite de M. Wilſon, Avocat célébre & auteur de pluſieurs pamphlets ſur les affaires préſentes. Il poſſede dans ſa bibliotheque nos meilleurs auteurs ſur le droit public & la juriſprudence : les œuvres du Préſident Monteſquieu & du Chancelier d'Agueſſeau y tiennent le premier rang, & il en fait ſon étude journaliere. Après le dîner, qui fut un dîner privé & à la françoiſe, j'allai voir Madame Bingham, jeune & jolie femme, âgée ſeulement de 17 ans : ſon mari, qui étoit là ſuivant l'uſage américain, n'en a guere plus de 25 ; il a été agent du Congrès à la Martinique, & il en eſt revenu ſachant aſſez bien le françois, & ayant conçu beaucoup d'attachement pour M. de Bouillé. Je paſſai le reſte de la ſoirée chez Madame Powel, où, comme on le peut croire, la converſation ne tomba pas ; elle fut agréable & animée & je m'y oubliai aſſez long-tems.

Le 5, j'allai encore à l'hôtel-de-ville ; mais c'étoit pour aſſiſter à l'aſſemblée de l'Etat de Penſylvanie ; car la ſalle où cette eſpece de parlement s'aſſemble, eſt dans le même édifice que celle du Congrès. J'étois avec M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, M. de Gimat & tout ce qu'il y avoit de François, ou de *Gallo-Américains* à Philadelphie. Nous nous placâmes ſur un banc vis-à-vis la chaire de l'Orateur. Il avoit à ſa droite le Préſident de l'Etat ; la place des Clercs ou des Greffiers, étoit le long d'une grande table qui eſt devant l'Orateur. Les débats rouloient ſur quelques tranſgreſſions, dont on accuſoit la commiſſion de la tréſorerie. Le Conſeil exécutif fut mandé & entendu. Il n'y eut guere que le Général Mifflin qui parla ; il le fit avec eſprit & avec grace, mais avec une intention marquée de contredire le Préſident de

l'Etat, qui n'eſt pas de ſes amis : ſa maniere de s'exprimer, ſes geſtes, ſon maintien, l'air d'aiſance & de ſupériorité qu'il conſervoit toujours, me retraçoient parfaitement ces membres de la chambre des communes, qui ſont accoutumés à donner le ton aux autres, & à faire tout plier ſous leur opinion. L'affaire n'ayant pu être terminée dans la matinée, l'Orateur quitta la chaire ; la chambre ſe forma en comité & s'ajourna.

La matinée n'étoit pas encore avancée & j'avois de quoi la bien employer : j'étois attendu en trois endroits ; chez un amateur d'hiſtoire naturelle, chez un anatomiſte, & au college, ou plutôt à l'Univerſité de Philadelphie. Je commençai par le cabinet d'hiſtoire naturelle. Cette collection aſſez petite & aſſez meſquine, eſt très-renommée en Amérique parce qu'elle n'y a pas de rivale ; elle a été formée par un peintre Genevois, appellé M. *Cimetiere*, nom qui conviendroit mieux à un médecin qu'à un peintre. Ce galant homme eſt venu à Philadelphie il y a vingt ans, pour y faire des portraits, & depuis il n'en eſt pas ſorti ; il y vit toujours garçon & toujours étranger, choſe très-rare en Amérique, où l'on ne tarde pas à acquérir les deux titres de mari & de citoyen. Ce que J'ai vu de plus curieux dans ce cabinet, c'eſt une grande quantité de *vis*, eſpece de coquillage aſſez commune, dans leſquelles s'eſt moulé exactement une pierre très-dure, ſemblable au *Jade*. Il ne me paroît pas douteux que ces pétrifications ſe ſoient formées par le tranſport ſucceſſif de molécules lapidifiques, qui ont été voiturées par les eaux & agrégées par le concours de l'air fixe. Après avoir fatigué mes jambes & ſatisfait mes yeux, comme cela arrive toujours dans les cabinets d'hiſtoire naturelle, je jugeai à propos de quitter la terre pour le ciel ; c'eſt-à-dire en ſtile vulgaire, que l'allai à la bibliotheque de l'Univerſité voir une machine très-ingénieuſe, qui repréſente tous les mouvemens céleſtes. Je me hâte d'annoncer que je n'en ferai pas la deſcription ; car rien n'eſt ſi fatiguant ni ſi ennuieux, que la deſcription d'une machine quelconque : il me ſuffit d'aſſurer qu'une partie de celle-ci expoſe parfaitement, ſur un plan vertical, tous les mouvemens des planettes dans leur orbite ; & que l'au-

tre, deſtinée ſeulement à repréſenter celui de la lune, montre de la maniere la plus ſenſible ſes phaſes, ſes nœuds & ſes différentes latitudes. Le Préſident du College, & M. de *Rittenhauſen* qui a inventé & exécuté cette machine, ſe donnerent la peine de m'en expliquer tous les détails : ils parurent très-contents de ce que je ſavois aſſez d'anglois & d'aſtronomie pour les entendre ; ſur quoi je dois obſerver, que le dernier article eſt plus à la honte des Américains qu'à ma louange, l'almanach étant à-peu-près le ſeul livre d'aſtronomie qui ſoit étudié à Philadelphie. M. de Rittenhauſen eſt d'une famille allemande, comme ſon nom ſeul l'indique ; mais il eſt né à Philadelphie, où ſa profeſſion eſt d'être horloger. C'eſt un homme très-ſimple & très-modeſte ; il n'eſt pas aſſez profond dans les mathématiques pour entendre les livres de M. d'Alembert, mais il en ſait aſſez pour connoître les mouvemens des corps céleſtes. Quant à ſon talent pour les méchaniques, il ne faut pas chercher à en rendre raiſon ; on ſait que c'eſt celui de tous qui doit le moins à l'étude, & le plus à la nature : c'eſt même une choſe digne d'obſervation, que malgré le peu de rapport que l'on apperçoit entre cette diſpoſition particuliere & la délicateſſe de nos ſens, ou la perfection de nos organes, il arrive plus ſouvent qu'on naiſſe méchanicien que peintre ou muſicien. L'éducation, la rigueur même de l'éducation, à fait ſouvent des artiſtes célébres dans ces derniers genres, & l'on n'a pas d'exemple qu'elle ait fait un machiniſte.

Cette matinée ſembloit vouée aux ſciences, & mes courſes étoient une eſpece d'encyclopédie : en effet, je ne quittai la bibliotheque de l'Univerſité que pour me rendre chez un célébre anatomiſte, appellé le Docteur *Shovel*. Voici en peu de mots ſon hiſtoire. Il eſt né en Angleterre il y a plus de 70 ans : après y avoir fait ſes premieres études en médecine & en chirurgie, il alla en France pour ſe perfectionner ſous M. Winſloo. En 1734 il paſſa aux Indes occidentales, où depuis il a pratiqué la médecine, tantôt à la Barbade, tantôt àl a Jamaïque ; mais toujours appliqué, toujours laborieux. Pendant la guerre de 1744, le haſard voulut qu'on amenât à la Barbade une priſe ſur laquelle

il y avoit beaucoup de cire. M. Shovel profita de cette heureuſe occaſion pour faire divers eſſais d'anatomie en cire, & il a ſi bien réuſſi qu'il a pouſſé cet art au plus haut point de perfection. En le voyant on a peine à comprendre qu'il ait pu accorder tant de patience & d'obſtination avec ſa vivacité naturelle; car il ſemble que le ſoleil du tropique ait conſervé en lui toute la chaleur de la jeuneſſe : il parle avec feu, & s'exprime en françois auſſi facilement que s'il étoit encore dans nos écoles de chirurgie. Du reſte, c'eſt un parfait original : ſon goût dominant eſt celui de la diſpute ; il étoit whig lorſque les Anglois étoient à Philadelphie, & il eſt devenu tory depuis qu'ils en ſont partis; il ſoupire toujours après l'Europe, ſans ſe décider à y retourner, & déclamant ſans ceſſe contre les Américains, il reſte parmi eux. Son intention, en venant ſur le continent, étoit de rétablir ſa ſanté afin de ſe mettre en état de traverſer les mers; c'étoit vers le tems où la guerre s'eſt allumée; depuis, il croit qu'il ne lui eſt plus libre de partir, quoique perſonne ne l'en empêche. Quant à moi, je le trouvai plus curieux que ſes anatomies qui, à la vérité, m'ont parues ſupérieures à celles de l'inſtitut de Bologne, mais inférieures à celles de Mademoiſelle *Bieron*, la cire ayant toujours un luiſant qui s'éloigne de la nature.

A la fin de cette matinée, j'étois comme une abeille qui eſt ſi chargée de miel qu'elle peut à peine regagner ſa ruche. Je revins chez le Ch^er. de la Luzerne, la mémoire bien meublée, & après avoir pris une autre nourriture que celle de l'eſprit, je conſacrai ma ſoirée à la ſociété. J'étois prié à prendre du thé chez le Colonel Bland, c'eſt-à-dire, à me trouver à une eſpece d'aſſemblée qui reſſemble aſſez aux *converſations* d'Italie ; car ici le thé tient lieu de *rinfreſco*. M. Rowley, Gouverneur de la Georgie, M. Izard, M. Arthur Lee, les deux derniers récemment arrivés d'Europe, M. de la Fayette, MM. de Noailles, de Damas, &c. étoient du nombre des invités. La ſcene étoit ornée par pluſieurs dames ou demoiſelles, parmi leſquelles Miſs Schippen, fille du Docteur Schippen, & couſine de Madame Arnold, méritoit d'être diſtinguée. On voit qu'en Amérique les crimes des individus ne

réjailliſſent pas ſur leur famille : non-ſeulement le frere du Docteur Schippen avoit marié ſa fille au traître Arnold, peu de tems avant ſa déſertion, mais encore on croit généralement qu'étant Tory lui-même, il avoit inſpiré ſes ſentimens à ſa famille, & que les charmes de celle-ci, qui eſt auſſi très-jolie, n'ont pas peu contribué à entraîner vers le crime une ame corrompue par l'avarice, avant d'être dominée par l'amour.

De retour chez le Cher. de la Luzerne, nous nous raſſemblâmes tous les militaires François & gallo-Américains, & nous prîmes nos arrangemens pour un voyage très-agréable que nous commençâmes le lendemain. En effet, le 6 au matin, M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, le Cher. Dupleſſis-Mauduit, MM. de Gimat & de Neville, aides-de-camp de M. de la Fayette, M. de Monteſquieu, M. Linch & moi, nous nous mîmes en marche pour aller à trente milles de Philadelphie, voir le champ de bataille de Brandy-Wine. M. de la Fayette ne l'avoit pas revu depuis qu'à l'âge de vingt ans, après s'être ſéparé de ſa femme, de ſes amis, des plaiſirs du monde & de ceux de la jeuneſſe, il avoit, à mille lieues de ſa patrie, verſé la premiere goutte de ſang qu'il offroit à la gloire, ou plutôt à cette cauſe ſi noble qu'il a toujours ſoutenue depuis avec le même zele, mais avec plus de bonheur. Nous paſsâmes la Skuylkill au ſud de Philadelphie, au même Ferry où M. du Coudray ſe noya en 1777. Nous reconnûmes là les traces de quelques retranchemens que les ennemis avoient élevés après s'être rendu maîtres de Philadelphie; & prenant enſuite ſur la gauche, nous trouvâmes à quatorze milles la petite ville de *Cheſter*. Elle eſt bâtie à l'endroit où la creek de ce nom ſe jette dans la Delaware. C'eſt une eſpece de port où les vaiſſeaux qui remontent cette riviere, relâchent quelquefois. Les maiſons, qui peuvent être au nombre de quarante ou cinquante, ſont jolies, & bâties de pierres ou de briques. En ſortant de Cheſter & en ſuivant le chemin de Brandy-Wine, on paſſe le pont de pierre où M. de la Fayette, tout bleſſé qu'il étoit, arrêta les fuyards, & fit les premieres diſpoſitions pour rallier l'armée derriere la creek. Le pays qui eſt au delà n'offre aucune particularité; il reſſemble au reſte de la

Penſylvanie, c'eſt-à-dire qu'il eſt entouré de bois & de terreins défrichés. Il étoit déja tard lorſque nous arrivâmes à portée du champ de bataille. Comme nous ne pouvions le voir que le lendemain matin, & que nous étions trop nombreux pour reſter enſemble, il fallut nous ſéparer en deux diviſions. MM. de Gimat & de Mauduit, & mes deux aides-de-camp, reſterent avec moi dans une auberge à trois milles en deçà de Brandy-Wine ; & M. de la Fayette, accompagné des autres voyageurs, alla plus loin demander l'hoſpitalité à un Quaker, nommé *Benjamin Ring*, chez qui il avoit logé avec le Général Washington la veille de la bataille. J'allai le joindre de bonne heure le lendemain matin, & je le trouvai en grande amitié avec ſon hôte qui, tout Quaker qu'il étoit, paroiſſoit enchanté de recevoir chez lui le *Marquis*. Nous montâmes à cheval à 9 heures, muni d'un plan fait ſous les yeux du Général Howe & gravé en Angleterre. Mais nous tirâmes encore plus de lumieres d'un Major Américain, à qui M. de la Fayette avoit donné rendez-vous. Cet officier avoit été préſent au combat, & ſon habitation ſe trouvant ſur le champ de bataille même, il le connoiſſoit mieux que perſonne

On doit ſe ſouvenir qu'en 1777 les Anglois ayant eſſayé inutilement de traverſer les Jerſeys pour ſe rendre par terre à Philadelphie, avoient été obligés de ſe rembarquer & de doubler les caps, afin d'entrer dans la baye de Cheſapeak, & de la remonter enſuite juſqu'à l'embouchure de la riviere d'Elk. Ils y arriverrent le 25 Août, après une navigation, pénible en mer, mais heureuſe dans la baye, qu'ils remonterent beaucoup plus facilement qu'ils ne s'en étoient flattés eux-mêmes. Tandis que la mer, les vents, & trois cens vaiſſeaux aidoient aux manœuvres de l'armée ennemie, M. Washington étoit reſté quelques jours à Midlebrook, dans une des poſitions les plus embarraſſantes où un Général d'armée puiſſe ſe trouver. Au nord, le Général Burgoyne, & après avoir pris Ticonderoga s'avançoit vers Albany : au ſud, une armée angloiſe de quinze mille hommes étoit embarquée, & pouvoit ſe porter, ou dans la baye de Cheſapeak, comme elle le fit, ou pénétrer par la Delaware, ou rentrer dans la riviere d'Hudſon & la remonter juſqu'à Weſtpoint, pour

donner la main à Burgoyne, & couper l'armée Américaine, qui de ce moment-là, auroit été pour jamais séparée des Etats de l'eſt & du nord. De toutes les chances, celle-ci étoit ſans doute la plus fâcheuſe ; auſſi M. Washington ne quitta ſa poſition qu'après avoir eu des nouvelles certaines que la flotte Angloiſe avoit doublé le Cap May. Qu'on ſe repréſente la ſituation dans laquelle ſe trouve un Général, lorſqu'obligé de comprendre dans ſon plan de défenſe, un pays immenſe & une longue étendue de côtes ; il ne ſait pas même à cinquante lieues près où ſe porte ſon ennemi, & que n'apprenant plus de ſes nouvelles, ni par des patrouilles, ni par des détachemens, ni même par des couriers, il ſe voit réduit à obſerver la bouſſole & à conſulter les vents, avant de former une réſolution. Dès que le mouvement des ennemis fut décidé, le Général Washington ne tarda pas à mettre en marche ſon armée ; je devrois dire ſes ſoldats, car un nombre de ſoldats, quelque conſidérable qu'il ſoit, ne forme pas toujours une armée. La ſienne étoit de douze mille hommes au plus. C'eſt à la tête de ces troupes, la plupart récemment levées, qu'il traverſa en ſilence la ville de Philadelphie, tandis que le Congrès ordonnoit de combattre, & cependant faiſoit tranſporter plus loin dans les terres, les archives & les papiers publics, préſage ſiniſtre du ſuccès qui devoit ſuivre ſes conſeils.

L'armée paſſa la Skuylkill, & vint occuper un premier camp près de *Wilmington*, ſur le bord de la Delaware. Cette poſition avoit un double objet ; en effet, les vaiſſeaux de guerre, aprés avoir conduit le Général Howe juſqu'à la riviere d'Elk, avoient deſcendu la Baye de Cheſapeak, puis remonté enſuite la Delaware, & ſecondés de quelques troupes de débarquement, ils paroiſſoient vouloir en forcer les paſſages. Cependant le Général Washington ne tarda pas à s'appercevoir que la poſition qu'il avoit priſe devenoit tous les jours plus dangereuſe. Les Anglois ayant achevé leur débarquement, étoient prêts à s'avancer dans le pays. Son flanc droit étoit expoſé, & il découvroit à la fois Philadelphie, & tout le Comté de Lancaſter. Il fut donc réſolu que l'armée repaſſeroit la creek de Brandy-Wine, & prendroit un camp ſur la rive gauche de cette riviere. Celui

qu'on choisit étoit certainement le meilleur qu'on pût prendre pour en disputer le passage. La gauche étoit très-bonne & se trouvoit appuyée à des bois fourrés qui se prolongeoient jusqu'à l'endroit où la creek se jette dans la Délaware. En approchant de son confluent, cette creek devient de plus en plus encaissée & difficile à guéer. Sur les deux rives, les hauteurs sont également élevées ; mais par cela même, l'avantage restoit toujours à celui qui défendoit le passage. Une batterie de canon, avec un bon parapet, étoit dirigée vers le Gué de *Chadd's-ford* *, & tout paroissoit en sûreté de ce côté-là ; mais vers la droite le terrein étoit si couvert, qu'il étoit impossible de juger les mouvemens des ennemis, & de les côtoyer en cas qu'ils voulussent, comme ils ne manquerent pas de le faire, détacher un corps de troupes par leur gauche, pour passer la riviere plus haut. La seule précaution qui fût permise consistoit donc à placer cinq ou six brigades en échelon, pour veiller sur cette partie-là. Le Général Sullivan en eut le commandement ; il reçut ordre de côtoyer les ennemis s'ils venoient à marcher par leur gauche, & dans la supposition qu'ils réuniroient leurs forces du côté de Chadd'sford, de passer lui-même la riviere, & de faire une puissante diversion sur leur flanc.

Lorsqu'un Général a su tout prévoir, qu'il a fait les meilleures dispositions possibles, & que dans l'action, son activité, son jugement & son courage répondent à la sagesse des mesures qu'il a prises, n'a-t'il pas déja triomphé aux yeux de tout juge impartial ? & si par des malheurs imprévus, le laurier qu'il a mérité vient à tomber de ses mains, n'est-ce pas à l'histoire à le ramasser soigneusement pour le replacer sur sa tête ? Espérons qu'elle s'acquittera de ce devoir mieux que nous, & voyons comment de si sages dispositions furent déconcertées par les méprises de quelques officiers & l'inexpérience des troupes.

* Dire ou écrire le Gué de Chadd'sford, c'est faire un pléonasme dont les oreilles accoutumées à la langue angloise seront choquées ; car *ford* en cette langue, est la même chose que *gué* en françois : mais ceux qui ne savent pas l'anglois, chercheroient inutilement sur la carte, le gué de Chadd ; & dans le cas présent, la clarté est préférable à la régularité.

Le

Le 11 Septembre, le Général Howe occupa les hauteurs sur la droite de la creek. Il y forma en bataille une partie de ses troupes, & fit dresser quelques batteries vis-à-vis le gué de Chadd'sford, tandis que ses troupes légeres attaquoient & poussoient devant elles un corps de chasseurs, *(Rifle men)* qui avoit passé sur la rive droite pour observer de plus près ses mouvemens. Le Général Washington voyant que la canonnade se prolongeoit, sans que les ennemis se disposassent à passer la riviere, jugea qu'ils avoient un autre objet. Il étoit instruit qu'une grande partie de leur armée s'étoit portée plus haut sur la creek & menaçoit sa droite ; il sentit combien il étoit important de conserver un œil attentif sur tous les mouvemens de ce corps ; mais le pays étoit si fourré, que les patrouilles ne pouvoient rien découvrir. Il faut observer que le Général Washington n'avoit qu'un très-petit nombre d'hommes à cheval, & qu'il les avoit envoyés sur la droite du côté de *Dilworth*, pour éclairer cette partie là. Il ordonna à un Officier, qu'il croyoit intelligent, de passer la riviere & de faire en sorte de savoir au juste, quel chemin prenoit le Lord Cornwalis, car c'étoit lui qui commandoit ce corps séparé : l'Officier revint, & assura que Cornwalis marchoit par sa droite pour rejoindre *Knypauzen* du côté de Chadd's-ford ; suivant ce rapport, l'attaque paroissoit déterminée vers la gauche. Un autre Officier fut encore envoyé : celui-là rapporta que Cornwalis avoit changé de direction, & qu'il s'avançoit à grands pas par le chemin qui mene au gué de *Jeffries*, à deux milles plus haut que *Birmingham's church.* Aussitôt le Général Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite. Malheureusement les chemins étoient mal reconnus & n'étoient pas du tout ouverts ; le Général Sullivan eut beaucoup de peine à traverser les bois, & lorsqu'il en sortit pour gagner une petite hauteur, qui est près de Birmingham's church, il trouva que les colonnes angloises montoient la même hauteur du côté opposé. Ce n'étoit pas une petite affaire de mettre en bataille des troupes comme les siennes ; il n'eut le tems ni de choisir sa position, ni de former sa ligne. Les Anglois gagnerent la hauteur, pousserent les Américanins sur les bois, & les suivirent

juſqu'à la liſiere de ces bois, où ils acheverent de les diſperſer.

Pendant le peu de tems que dura cette eſpece de déroute, Lord Stirling & M. *Conway* avoient eu celui de former leur brigade dans un terrein aſſez avantageux : c'eſt une eſpece de mamelon, couvert en partie par les bois auxquels il eſt adoſſé. Ces mêmes bois protégeoient ſa gauche, & ſur la droite du mamelon, mais un peu en arriere, ſe trouvoit la ligne de Virginie, qu'on avoit miſe en bataille ſur un lieu un peu élevé & au bord d'une eſpece de futaye. La colonne de gauche des ennemis, qui n'avoit pas été engagée avec Sullivan, ſe déploya rapidement & marcha à ces troupes, avec autant d'ordre que de vivacité & de courage. Les Américains firent un feu très-vif, qui n'arrêta pas les Anglois, & ce ne fut que lorſque ceux-ci furent à vingt pas d'eux, qu'ils lâcherent pied & ſe jetterent dans les bois. Lord Stirling, M. de la Fayette & le Général Sullivan lui-même, après la défaite de ſa diviſion, étoient venus combattre avec ce corps de troupes, dont le poſte étoit le plus important & la réſiſtance plus longue. C'eſt là que M. de la Fayette fut bleſſé à la jambe gauche : il étoit pour lors occupé à rallier les troupes qui commençoient à s'ébranler. Sur la droite, la ligne de Virginie fit quelque réſiſtance ; mais les Anglois avoient gagné une hauteur, d'où leur artillerie les prenoit en écharpe : ce feu dût-être très-vif, car la plupart des arbres portent l'empreinte des boulets ou des balles de cartouches. Les Virginiens plierent à leur tour, & la droite fut alors entiérement découverte.

Quoiqu'il y eut près de trois milles de là à Chadd'sford, le Général Knypauzen entendit le bruit de l'artillerie & de la mouſquetterie, & jugeant que l'affaire étoit ſérieuſement engagée, la confiance qu'il avoit dans les troupes Angloiſes & Heſſoiſes, lui fit conclure qu'elles étoient victorieuſes. Vers cinq heures du ſoir, il deſcendit des hauteurs ſur deux colonnes, *

* Pluſieurs perſonnes, entr'autres des Officiers Anglois priſonniers, que j'ai queſtionés, aſſurent que le camp de Knypauzen ne paſſa la riviere que ſur une ſeule colonne au gué de Chadd ; mais qu'il ſe ſépara enſuite en deux parties, dont l'une tourna la batterie, & l'autre l'attaqua de front.

l'une au gué de *John*, qui tourna la batterie des Américains; & l'autre plus bas au gué de Chadd'sford. Celle-ci marcha droit à la batterie & s'en empara : alors le Général Waine, dont la brigade étoit en bataille, la gauche à une hauteur & la droite tirant vers la batterie, replia cette droite & garnit les hauteurs, faisant ainsi une espece de changement de front. Dans un pays où il n'y a ni colonnes ouvertes, ni positions successives à prendre en cas de malheur, il est difficile de faire aucune disposition de retraite. Les différens corps qui avoient été battus, se précipiterent tous dans le chemin de Chester où ils ne firent qu'une colonne, l'artillerie, les bagages & les troupes, étant confusément mêlés. A l'entrée de la nuit le Général Waine suivit aussi ce chemin, mais en meilleur ordre; & les Anglois contents de leur victoire n'inquiéterent pas sa retraite.

Telle est l'idée que je me suis faite de la bataille de Brandy-Wine, d'après ce que j'ai entendu dire au Général Washington lui-même, à MM. de la Fayetre, de Gimat & de Mauduit, & aux Généraux Waine & Sullivan. Je dois cependant observer qu'on ne s'accorde pas généralement sur quelques détails : plusieurs personnes prétendent, par exemple, que Knypauzen après avoir passé la riviere, continua de marcher sur une seule colonne qui se dirigea sur la batterie, & le plan anglois ne marque que celle là, mais il donne une fausse direction à cette colonne; & d'ailleurs, le Général Washington & le Général Waine m'ont assuré qu'il y en avoit eu deux, & que celle de gauche avoit tourné la batterie, qui sans cela n'auroit pas été emportée. Il est également difficile de reconnoître sur le plan, tout le terrein sur lequel Cornwalis a combattu. Les relations des deux côtés ne donnent guere plus de lumieres; ainsi j'ai été obligé de conclure d'après les différens récits & de n'en suivre aucun.

Tandis que nous examinions le champ de bataille dans le plus grand détail, nos domestiques étoient allés à Chester nous faire préparer un dîner & un logis; nous les suivîmes d'assez près & nous y arrivâmes à quatre heures après-midi. Le chemin ne me parut pas long; car le hasard ayant un peu séparé du reste de la troupe M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles

& moi, nous commençâmes une conversation fort agréable ; qui ne finit qu'à Chester. Je leur fis observer qu'après n'avoir parlé d'autre chose que de guerre pendant trois heures, nous avions tout de suite changé d'objet, pour ne nous entretenir que de Paris, & de toutes sortes de détails relatifs à nos sociétés particulieres. Cette transition étoit toute françoise, mais elle ne prouve pas que nous aimions moins la guerre que les autres peuples; elle prouve seulement que nous aimons mieux nos amis. A peine fûmes nous arrivés à Chester, que nous vîmes descendre des barges ou bateaux de l'Etat, que le Président nous envoyoit pour nous ramener à Philadelphie, notre projet étant de remonter le lendemain la Delaware, pour examiner les forts de *Redbanck* & de *Mifflin*, ainsi que tous les autres postes qui avoient servi à la défense de cette riviere. Un Officier de la Marine Américaine, qui étoit venu sur ces barges & qu'on avoit chargé de nous conduire, nous apprit que le matin même, il étoit arrivé à Philadelphie deux vaisseaux qui venoient de l'Orient, après une traversée de trente cinq jours. L'espérance d'avoir quelques lettres ou quelques nouvelles d'Europe, pensa nous faire rompre nos projets, & nous décider à partir sur le champ pour Philadelphie : cependant comme il faisoit très-beau tems, & que le lendemain matin nous devions avoir la marée pour nous, ce qui rendoit notre voyage beaucoup plus facile, nous résolumes de rester à Chester, & M. de la Fayette se contenta d'envoyer un homme à cheval à Philadelphie, pour demander des nouvelles & rapporter ses lettres en cas qu'il en eut. Ce courier fut de retour avant neuf heures ; il n'étoit porteur que d'un seul billet de M. de la Luzerne, par lequel nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé aucune lettre par ces vaisseaux ; mais que les Capitaines assuroient que M. de Castries étoit Ministre de la Marine.

Pendant que le courier alloit & revenoit, nous nous étions rendus à l'auberge où l'on avoit préparé notre dîner & nos logis. L'extérieur de cette maison n'étoit pas imposant, & plusieurs personnes faisoient déja des dispositions pour s'établir ailleurs, lorsqu'après un plus mur examen, nous trouvâmes qu'il y avoit une place très-suffisante pour douze maîtres, à peu près autant

de domeſtiques & dix-neuf chevaux. Notre compagnie s'étoit augmentée du Major que nous avions rencontré ſur le champ de bataille de Brandy-Wine, & de l'officier qui nous avoit amené les barges. On nous ſervit un excellent dîner, & on nous donna de très-bon vin. Le thé, qui ſuivit de près le dîner, réuſſit auſſi-bien; de ſorte que toute la jeuneſſe avec laquelle je voyageois, fut de très-bonne humeur, & tellement en gaieté qu'elle ne ceſſa de rire, de chanter & même de danſer pendant toute la ſoirée. Les gens de la maiſon, qui ne voyoient dans cette compagnie que deux officiers généraux, l'un françois & l'autre américain, accompagnés de leur *famille*, & non une ſociété d'amis, joyeux de ſe trouver réunis dans un autre hemiſphere, ne comprenoient pas qu'on pût être ſi gai ſans être yvre, & nous croyoient des gens deſcendus de la lune. Cette ſoirée, qui fut prolongée juſqu'à onze heures, ſe termina heureuſement; car nous eûmes de très-bons lits, & tels qu'on les pourroit trouver dans une maiſon de campagne bien meublée. Nous les quittâmes à ſix heures du matin, pour nous raſſembler dans la ſalle à manger, où l'on avoit préparé, aux lumieres, un très-bon déjeûner. A 7 heures nous nous embarquâmes, & traverſant la Delaware en la remontant un peu, nous abordâmes à *Billing's-port*. C'eſt un fort qui a été conſtruit en 1779, pour appuyer la gauche de la premiere barriere des chevaux de friſe, deſtinés à fermer le paſſage de la riviere. Ce poſte ne fut d'aucune utilité, car les fortifications ayant été commencées ſur un plan trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvoit diſpoſer, on jugea à propos de l'abandonner. Depuis on les a réduites, & on a d'autant mieux fait, qu'on s'eſt éloigné ainſi de quelques points par leſquels le fort étoit commandé. La ſituation préſente des affaires, n'attirant point l'attention de ce côté-là, les fortifications ſont un peu négligées. Il y avoit pour toute batterie un aſſez bon obuſier de foute, & cinq pieces de canon de 18, que le Major *Amſtrong*, qui commande ſur la riviere, & qui étoit venu me recevoir, fit tirer à mon arrivée. Lorſqu'on aura plus d'argent & de loiſir, on fera bien de ne pas négliger ce poſte, ainſi que tous ceux qui peuvent ſervir à la défenſe de la riviere. En effet,

cette guerre-ci une fois terminée, on ne verra plus d'armées européennes sur le continent, & tout ce qu'on aura à craindre de l'Angleterre, en cas qu'on vienne à se brouiller avec elle, se bornera à quelques expéditions maritimes, dont l'unique but sera de détruire des vaisseaux, de ravager le pays, & même de brûler les villes qui se trouveront à portée de la mer. Malheureusement Billing'sport appartient à l'Etat de Jersey, qui n'en peut tirer aucun avantage ; & celui de Pensylvanie, dont il feroit la sûreté, n'a d'autres voies à employer que ses propres instances & les recommandations du Congrés, qui ne sont pas toujours écoutées. Quoiqu'il en soit, Philadelphie a pris d'autres précautions pour sa défense. Celles-ci ne dépendent que de l'Etat de Pensylvanie, & cet avantage se trouve réuni à celui d'une excellente position, dont on ne tardera pas à faire un fort inexpugnable ; je veux parler du fort Mifflin, où nous allâmes en sortant de Billing'sport, & toujours en remontant la riviere. L'île sur laquelle ce fort a été construit, & celle appellée *Mud-Island*, appuient la droite d'une seconde barriere de chevaux de frise, dont la gauche est défendue par celui de *Redbanck* ; mais il faut observer que la barriere ne fermoit que le grand canal de la riviere, seul chemin par lequel on croyoit que les vaisseaux pussent passer. Près de la rive droite se trouve une île, longue à peu-près de deux milles, & dont le sol, ainsi que celui de la plupart des îles de la Delaware, est si bas, qu'à marée haute, on ne voit que la tête des roseaux dont elle est couverte : son nom est *Hog-Island*. Entre cet île & le continent, un petit passage reste ouvert ; mais on s'étoit toujours persuadé qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour qu'aucun bâtiment portant du canon pût y passer. A l'extrêmité de ce canal, & en le remontant, on laisse sur sa gauche un terrein marécageux, tellement entouré par des creeks & des navilles, qu'il forme une véritable île appellée *Province-Island*. Ce poste étoit au pouvoir des ennemis. Ils y avoient établi des batteries qui incommodoient celles de l'île Mifflin, mais pas assez cependant pour forcer les Américains à l'abandonner.

L'armée Angloise se trouvoit alors dans une singuliere position : elle avoit acheté & maintenu la possession de Philadelphie

au prix de deux batailles ſanglantes ; mais elle reſtoit enfermée entre la Skuylkill & la Delaware, ayant devant elle l'armée de Washington qui la tenoit en reſpect, & derriere elle pluſieurs forts occupés par les Américains, qui lui fermoient ainſi le paſſage de la Delaware. Cependant il falloit nourrir une grande ville & une armée entiere ; il étoit donc néceſſaire de s'ouvrir le chemin de la mer & de s'aſſurer la navigation de la riviere. Toutes les fois qu'on ſe rappelle les obſtacles innombrables que les Anglois ont eu à ſurmonter dans la guerre préſente, on a peine à s'expliquer les ſuccès qu'ils ont obtenus ; mais ſi l'on vient à réfléchir à tous les événemens imprévus qui ont trompé l'attente des Américains, & déconcerté les meſures les mieux priſes, on demeure perſuadé qu'ils étoient voués à la deſtruction, & que l'alliance de la France, a pu ſeule opérer leur ſalut. Dans ce voyage, en particulier, chaque inſtant m'en offroit la preuve. Lorſqu'on me faiſoit voir la place où *l'Auguſta*, vaiſſeau de 64 canons, avoit pris feu & ſauté en l'air en voulant forcer les chevaux de friſe ; & que plus loin j'appercevois les reſtes du *Merlin*, vaiſſeau de 22 canons, qui, dans la même action, s'échoua & fut brûlé par les Anglois eux-mêmes, tandis que les Heſſois perdoient inutilement cinq ou ſix cens hommes devant le fort de Redbanck, il me ſembloit voir l'armée Angloiſe, affamée dans Philadelphie, ſe retirer honteuſement & péniblement à travers les Jerſeys, & mon imagination jouiſſoit déja du triomphe des Américains : mais tout à coup la ſcene changeoit à mes yeux, & je ne voyois plus que la fatalité qui raſſembla, vers le canal de Hog-Iſland, les eaux contrariées depuis long-tems par les chevaux de friſe ; & je me rappellois avec douleur que, le 15 Novembre, trois ſemaines après les attaques infructueuſes dont je viens de parler, les Anglois réuſſirent à faire paſſer, ſur la barre de ce canal, le *Vigilant* & un autre petit vaiſſeau de guerre ; qu'ils remonterent ainſi la riviere, & tournerent le fort Mifflin dont ils prirent les batteries à revers, & qu'alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre que d'abandonner de toutes parts la défenſe des chevaux de friſe, pour ſe retirer précipitament par la rive gauche de la Delaware.

Les Américains instruits par une triste expérience, ont prévenu pour l'avenir le malheur qui leur a coûté si cher. Je vis avec plaisir qu'on travailloit à étendre les fortifications de l'île Mifflin, de façon que le fort sera fermé de toute part, & de toute part aussi environné de la Delaware qui lui servira de fossé: des souterreins à l'épreuve de la bombe, devant encore offrir un asyle assuré à la garnison, on pourra désormais considérer ce fort comme inexpugnable. C'est M. du Portail qui en a donné le plan. Le Major Amstrong me le fit voir sur le lieu même, & je trouvai qu'il répondoit parfaitement à la juste réputation de son auteur.

Il nous restoit à visiter le fort de Redbanck : pour y aborder il fallut traverser de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amusement de l'assurer, que la matinée étant déja avancée & la marée prête à descendre, nous serions obligés d'omettre Redbanck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaisions à tourmenter, étoit M. du Plessis Mauduit, qui, à la fois Ingénieur & Officier d'artillerie, avoit été chargé alors d'arranger ce poste & de le défendre, sous les ordres du Colonel *Green*. En descendant de notre bateau, il nous proposa de nous conduire chez un Quaker, dont la maison est à une demi portée de fusil du fort, ou plutôt des restes du fort; car il est actuellement détruit, & il en reste à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Mauduit, est un peu tory : d'ailleurs j'ai été obligé de lui abattre sa grange & de couper ses arbres fruitiers; mais il sera bien aise de voir M. de la Fayette & il nous recevra bien. Nous le crûmes sur sa parole, mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker assis au coin de son feu, occupé à nétoyer des herbes. : il reconnut M. de Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi; mais il ne daigna pas lever ses yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des complimens & ensuite des plaisanteries. Après le silence de *Didon*, je n'en connois pas de plus sévere. Nous prîmes aisément notre parti sur cette mauvaise réception, &

nous

nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eumes pas fait cent pas que nous trouvâmes une petite élévation de terre, sur laquelle étoit placée verticalement une pierre, qui portoit cette courte épitaphe : *ici eſt enterré le Colonel Donop.* M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ſes bras deux jours après l'action. Il nous aſſura que nous ne pouvions plus faire un pas ſans fouler aux pieds les reſtes de quelque Heſſois : en effet on en avoit enterré près de trois cens en avant du foſſé.

Le fort de Redbank étoit deſtiné, comme je l'ai dit plus haut, à appuyer la gauche des chevaux de friſe. Dans cet endroit, la Delaware eſt eſcarpée, mais cet eſcarpement même permettoit d'approcher du fort, à couvert & ſans être expoſé au feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient, pluſieurs galeres armées de canons, & deſtinées à défendre les chevaux de friſe, avoient pris leur poſte le long de l'eſcarpement, & le voyoient à revers. Les Américains peu inſtruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au deſſus de leurs forces, avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbank. Lorſque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le Colonel Green, il ſe hâta de réduire ces fortifications, en faiſant une coupure de l'oueſt à l'eſt, qui les transforma en une eſpece de groſſe redoute à peu-près pentagone. Un bon rempart en terre, fraiſé à hauteur du cordon, un foſſé & un abattis en avant du foſſé, faiſoient toute la force de ce poſte où l'on avoit placé trois cens hommes & quatorze pieces de canon. Le 22 Octobre, on eut nouvelle dans la matinée, qu'un détachement de deux mille cinq cens Heſſois s'avançoit ; bientôt après on le vit paroître ſur la liſiere d'un bois qui ſe trouve au nord de *Redbank*, à peu-près à une portée de canon. On ſe préparoit à ſe défendre, lorſqu'un Officier Heſſois s'avança précédé d'un tambour. On le fit approcher, mais ſa harangue fut ſi inſolente qu'elle ne ſervit qu'à irriter la garniſon, & à lui inſpirer plus de réſolution. « *Le Roi d'Angleterre*, dit-il, *ordonne à ſes ſujets rebeles de mettre bas les armes, & ils ſont prévenus que ſi on attend le combat, on ne fera de quartier à perſonne* ». La réponſe fut qu'on acceptoit

le marché, & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures aprés-midi, les Heſſois firent un feu très-vif, d'une batterie de canon qu'ils avoient établie, & bientôt après ils débouchérent & marcherent au premier retranchement; ils le trouverent abandonné, mais non pas détruit; de ſorte qu'ils crurent en avoir chaſſé les Américains. Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancerent vers la redoute. Le même tambour qui, peu d'heures auparavant, étoit venu ſommer la garniſon & avoit paru auſſi inſolent que ſon Officier, marchoit à la tête battant la charge; il fut renverſé par terre ainſi que cet Officier au premier coup que l'on tira. Cependant les Heſſois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laiſſant la riviere ſur la droite: ils étoient déja parvenus à l'abattis & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorſqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fuſils, qui les prenoient de front & en flanc; car le haſard avoit fait, qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un ſaillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une eſpece de caponiere & il y avoit jeté du monde, qui prenoit en flanc la gauche des ennemis & qui leur tiroit à brûle pourpoint. On voyoit à chaque inſtant les Officiers rallier leurs ſoldats, remarcher à l'abattis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. On diſtingua le Colonel Donop à l'ordre dont il portoit les marques, à ſa belle figure & à ſon courage; on le vit tomber comme les autres. Les Heſſois repouſſés par le feu de la redoute, eſſayerent de s'en garantir en attaquant du côté de l'eſcarpement; mais le feu des galeres les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de monde: enfin, ils quitterent priſe & regagnerent le bois en déſordre.

Voilà ce qui ſe paſſoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du ſud, & plus heureuſe que la premiere elle paſſa l'abattis, traverſa le foſſé & monta la berme; mais elle fut arrêtée par la fraiſe, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eut vu que la premiere attaque commençoit à plier, la ſeconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on

n'osoit encore sortir du fort & l'on craignoit toujours quelque surprise ; mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques palissades qui avoient été arrachées ; il sortit avec un petit nombre de soldats, & il fut bien surpris de voir une vingtaine de Hessois debout sur la berme & collés contre le talus du parapet. Ces soldats, qui avoient eu le courage d'aller jusques là, sentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner & ne jugerent pas à propos de s'y exposer : on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les palissades, M. de Mauduit s'occupa de faire raccommoder les abattis ; il sortit encore avec un détachement, & c'est alors qu'il vît, autant que l'obscurité de la nuit pût le permettre, le déplorable spectacle des morts & des mourans qui étoient entassés les uns sur les autres. Une voix s'éleva du milieu de ces cadavres, & dit en anglois : *qui que vous soyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel Donop : M. de Mauduit le fit prendre par ses soldats & le fit porter dans le fort, où il ne tarda pas a être reconnu. Il avoit la hanche fracassée ; mais soit que les Américains ne regardassent pas sa blessure comme mortelle, soit qu'ils fussent échauffés par le combat, & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant, ils ne purent s'empêcher de dire tout haut : *Eh bien ! est-il décidé qu'on ne fera point de quartier ? Je suis entre vos mains*, répondit le Colonel, *vous pouvez vous venger.* M. de Mauduit n'eut pas de peine à imposer silence, & ne s'occupa plus que des soins qu'on pouvoit donner au blessé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit : *Monsieur, vous me paroissez étranger, qui êtes-vous ?—Officier François*, répartit l'autre. *Je suis content*, repliqua Donop, en se servant de notre langue, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut transporté dans la maison du Quaker, où il vécut trois jours, pendant lesquels il s'entretint souvent avec M. de Mauduit ; il lui dit qu'il étoit depuis long-tems ami de M. de Saint-Germain, qu'il vouloit en mourant lui recommander son vainqueur & son bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui pour dernier service, de l'avertir lors-

qu'il ſeroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce triſte devoir : *c'eſt finir de bonne heure une belle carriere*, dit le Colonel ; *mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon ſouverain.* Quinze Officiers bleſſés avoient été trouvés comme lui ſur le champ de bataille ; M. de Mauduit eut la ſatisfaction de les conduire lui-même à Philadelphie, où il fut très-bien reçu du Général Howe. Par un haſard aſſez ſingulier, il ſe trouva que ce jour là même, les anglois avoient appris indirectement la capitulation de Burgoyne, dont il étoit mieux inſtruit qu'eux. Ils faiſoient ſemblant de n'en rien croire. *Vous qui êtes François*, lui diſoient-ils, *parlez-nous franchement, croyez-vous que cela ſoit poſſible ? Je ſais*, dit-il, *que le fait eſt vrai. Vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

Peut-être me ſuis-je trop étendu ſur cet évenement ; mais du moins je n'aurai point à m'excuſer auprès de ceux qui partageront la douce ſatisfaction que j'éprouve à fixer mes yeux ſur les lauriers de l'Amérique, & à reconnoître des François parmi ceux qui les ont cueillis. Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le tems de m'habiller, pour aller dîner avec le Ch^er. de la Luzerne, & mes compagnons de voyage, chez M. Huntington, Préſident du Congrès. Madame Huntington, groſſe femme d'aſſez bonne mine, mais déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'eſt-à-dire qu'elle ſervit tout le monde, & ne parla à perſonne. Je ne reſtai pas long-tems après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera ſans doute qu'il vient fort à propos pour jetter quelque variété dans ce Journal ; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre derniere entrevue de prendre une ſoirée pour cauſer tranquillement tête-à-tête, & celle-ci avoit été choiſie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la diſcuſſion ; c'eſt la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique ſans ſon conſentement, mais je crois encore plus que lorſqu'un peuple entier dit, *je veux être libre*, il eſt difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoiqu'il

en ſoit, M. Adams me prouva d'une maniere très-ſatisfaiſante, que la Nouvelle Angleterre, qui comprend les Etats de Maſſachuſſet, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Iſland, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandiſſement, mais ſeulement par des particuliers qui fuyoient la perſécution, & cherchoient au bout du monde un aſyle où il leur fut libre de vivre ſelon leurs opinions ; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis ſous la protection de l'Angleterre ; que les rapports mutuels qui naiſſoient de cette connexion, avoient été exprimés dans les Chartes, & que jamais le droit d'impoſer ou d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous paſsâmes à un autre plus intéreſſant, c'eſt la forme de Gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat ; car ce n'eſt qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du paſſé. La révolution eſt faite, & la République commence ; celle-ci eſt un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude ſur les baſes qu'on avoit priſes en formant les nouvelles conſtitutions, & particuliérement celle de Maſſachuſſett. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impoſitions, a droit de voter dans l'élection des repréſentans, leſquels forment le corps légiſlatif, & ce qu'on peut appeller le *Souverain.* C'eſt très-bien pour le moment préſent, parce que tout citoyen eſt à peu-près également aiſé, ou peut le devenir en peu de tems ; mais les ſuccès du commerce, & même ceux de l'agriculture introduiront parmi vous les richeſſes, & les richeſſes ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or par-tout où cette inégalité exiſtera, la véritable force ſera toujours du côté de la propriété ; de ſorte que ſi l'influence dans le gouvernement n'eſt pas meſurée ſur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & ſa tendance naturelle ; le droit ſera d'un côté, & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exiſter qu'entre ces deux points également dangereux, l'ariſtocracie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'eſt jamais que comparative : un particulier ſans biens eſt un citoyen mal aiſé, quand l'Etat eſt pauvre ; placez un riche auprès de lui, il devient un

manant. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens? La source des troubles civils, ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu-prés la réponse de M. Adams. Je sens très-bien la force de vos objections ; nous ne sommes pas ce que nous devons être; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai des enfans en bas âge ; sans doute je dois disposer leur logemens pour le tems où ils seront grands & où ils se marieront. Mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premierement, je dois vous dire que notre nouvelle constitution a été proposée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurque. Un comité choisi parmi les membres du corps législatif, alors existant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement provisionel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé son plan, on demanda à chaque comté ou district, de nommer un comité pour examiner ce plan. Il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain tems avec leurs observations. Ces observations ayant été discutées par le premier comité, & les changemens jugés nécessaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorsqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple, *at large*, c'est-à-dire en général, & de lui demander son suffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir forces de loi, & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta jusqu'à vingt-deux mille suffrages, parmi lesquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers, fut en faveur de la nouvelle constitution. Or voici sur quels principes elle a été établie. Un Etat n'est libre que lorsque chaque citoyen n'est obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée, ou par lui-même, ou par ses représentans ; mais pour représenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté ce seroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ses représentans, s'il étoit astreint à ne les choisir que dans une classe particuliere. Il

a donc fallu ne pas exiger un trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *repréſentant du peuple*. Ainſi la chambre des répréſentans, qui forme le corps légiſlatif & le véritable *Souverain*, eſt le peuple même repréſenté par ſes délégués. Juſqu'ici le gouvernement eſt purement démocratique ; mais c'eſt la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les paſſions, les ſaillies, auxquelles il n'eſt que trop ſujet. Il eſt néceſſaire de modérer ſes premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au Gouverneur & à ſon Conſeil, leſquels repréſentent parmi nous le pouvoir négatif qui exiſte en Angleterre dans la chambre haute & dans la Couronne même ; à cette différence ſeulement que dans notre nouvelle conſtitution, le Gouverneur & le Conſeil peuvent bien ſuſpendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen ; mais ſi ces formes ſont remplies, ſi après ce nouvel examen le peuple perſiſte dans ſa réſolution, & qu'alors il n'y ait plus une ſimple majorité de ſuffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le Gouverneur & le Conſeil ſont obligés de lui donner leur ſanction. Ainſi ce pouvoir modere l'autorité du peuple ſans la détruire, & l'organiſation de notre république eſt telle, qu'elle empêche les reſſorts de ſe briſer par un mouvement trop vif, ſans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or, c'eſt ici que nous avons rendu à la propriété tous ſes privileges. Il faut avoir un fonds de terre aſſez conſidérable, pour élire un membre du conſeil ; il faut en avoir un encore plus conſidérable pour être élu. Ainſi, la démocratie eſt pure & entiere dans l'aſſemblée qui repréſente le *ſouverain* ; & l'ariſtocratie, ou ſi l'on veut l'optimatie, ne ſe trouvent que dans le pouvoir modérateur, où elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne veille jamais mieux ſur l'Etat, que lorſqu'on a de grands intérêts liés à ſa deſtinée. Quant au pouvoir de commander les armes, il ne doit réſider, ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes : le Gouverneur ſeul peut donc employer les forces de terre & de mer ſuivant le beſoin ; mais les forces de terre conſiſteront uniquement dans la milice, & com-

me elle eſt le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me donna de ſon propre ouvrage, car c'eſt lui qui a eu la plus grande part à la confection des nouvelles loix. On aſſure pourtant qu'avant d'employer ſon crédit à les faire accepter, il a fallu combattre ſa propre opinion, & le ramener des ſyſtêmes dans leſquels il aimoit à s'égarer, à des projets moins ſublimes & plus pratiquables. On a reproché ſouvent à ce citoyen, d'ailleurs très-reſpectable, de conſulter ſa bibliotheque plutôt que les circonſtances actuelles, & de paſſer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela eſt vrai, je dirai que l'étude a auſſi ſes inconvéniens, mais qu'il faut que ce ſoit les moindres de tous, puiſque M. Samuel Adams, autrefois ennemi des troupes réglées & partiſan outré de la démocratie, emploie maintenant toute ſon influence à ſoutenir une armée & à établir un gouvernement mixte. Quoiqu'il en ſoit, je ſortis très-content de cette converſation, qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madere, une taſſe de thé & un ancien Général Américain, qui eſt maintenant membre du Congrés & qui loge avec M. Adams.

Je ſavois qu'il y avoit un bal chez le Chev. de la Luzerne, & je n'en étois pas plus preſſé d'y retourner : c'étoit pourtant une aſſemblée aſſez agréable ; car ce bal étoit donné à une ſociété particuliere, à l'occaſion d'un mariage. Il y avoit à peu près vingt femmes, dont douze ou quinze danſantes ; chacune de celles-ci ayant ſon *partner*, comme c'eſt l'uſage en Amérique. On dit que la danſe eſt à-la-fois l'expreſſion de la gaieté & de l'amour : ici elle paroît être celle de la légiſlation & du mariage ; de la légiſlation, en ce que les places ſont marquées, les contredanſes déſignées, toutes les démarches prévues, calculées & ſoumiſes à la regle ; du mariage, en ce qu'on donne à chaque dame ou demoiſelle un *partner*, avec lequel elle doit danſer toute la ſoirée ſans pouvoir en prendre un autre. Il eſt vrai que toute loi trop ſévere demande a être mitigée, & qu'il arrive aſſez ſouvent qu'une demoiſelle, après avoir danſé les deux ou trois premieres danſes avec ſon partner, peut faire un nouveau

veau choix ou ſe prêter aux invitations qu'elle reçoit ; mais la comparaiſon ſubſiſte encore, & la danſeuſe ſe trouve ſeulement n'avoir fait qu'un mariage à l'européene. Les étrangers ont ordinairement le privilege d'être *complimentés des plus jolies femmes*, *complimented with the handsomeſt Ladies* : c'eſt-à-dire, qu'on leur fait la politeſſe de leurs donner de jolies partners. Celle de M. de Damas étoit Miſtriſs Bingham & celle du Vicomte de Noailles Miſs Shippen. Tous deux, en vrais philoſophes, témoignerent un grand reſpect pour les mœurs du pays, & ne quitterent pas leurs jolies partners de toute la ſoirée : du reſte, ils firent l'admiration de toute l'aſſemblée par la grace & la nobleſſe avec laquelle ils danſerent. Je dirai même, à l'honneur de mon pays, qu'ils effacerent ce jour-là un grand Juge de la Caroline * & deux membres du Congrès, dont l'un (M. Duane) paſſoit pourtant, pour être de 10 pour 100 plus gai que tous les autres danſeurs. Le bal fut interrompu vers minuit par un ſouper, ſervi en forme de *caffé* ſur pluſieurs tables différentes. Lorſqu'il fallut paſſer dans la ſalle à manger, le Cher. de la Luzerne donna la main à Madame Morris & la fit paſſer la premiere, honneur qu'on lui rend aſſez communément, parce qu'elle eſt la plus riche de la ville, & qu'ici tous les rangs étant égaux, les hommes ſuivent leur pente naturelle, qui eſt d'accorder la premiere conſidération à la richeſſe. Le bal ſe prolongea juſqu'à deux heures du matin ; mais c'eſt ce que je n'appris qu'en me levant, car la veille j'avois trop vu d'attaques & de combats pour ne pas apprendre à faire une retraite à propos.

Il falloit bien que notre jeuneſſe ſe reposât de ſes voyages & de ſes veilles, auſſi ne parut elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & meſquine, faiſoient un parfait contraſte avec M. Pendelton. Ce M. Benezet, peut être regardé plutôt comme le modele que comme l'échantillon de la ſecte des quakers : occupé uniquement du bien des hommes, ſa charité & ſa généroſité lui attirerent une grande conſidération dans des tems plus heu-

* M. Pendelton, dont j'ai parlé plus haut.

reux, où les vertus ſeules ſuffiſoient pour illuſtrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les ſoupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu ſur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours ſa bienfaiſance ; il venoit me demander des eclairciſſemens ſur les nouvelle méthodes inventées en France, pour rappeller les noyés à la vie : je lui promis non-ſeulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boëte pareille à celle que notre gouvernement a fait diſtribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit : " mon ami, je ſais que tu es homme de lettres & membre de l'accadémie françoiſe : les gens de lettres ont écrit beaucoup de bonnes choſes depuis quelques tems ; ils ont attaqué les erreurs & les préjugés, l'intolérance ſur-tout : eſt-ce qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hommes de la guerre, & à les faire vivre entr'eux comme des freres ou des amis ?„ Tu ne te trompes pas mon ami, lui répondis-je, lorſque tu fondes quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres & de la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t'on d'en achever quelques parties tant qu'il manquera par la baſe ; & cette baſe, tu l'as-dit, eſt la paix générale. Quant à l'intolérance & à la perſécution, il eſt vrai que ces deux ennemies du genre humain, ne ſont pas encore liées par des chaînes aſſez fortes ; mais je te dirai un mot à l'oreille, dont tu ne ſaiſiras peut-être pas toute la force, quoique tu ſaches très-bien le françois : *elles ne ſont plus à la mode* ; je les croirois même prêtes à être anéanties ſans quelques petites circonſtances dont tu n'es pas inſtruit : c'eſt qu'on empriſonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favoriſent. Cent mille livres de rente ! reprit Benezet, il y a là dequoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures : c'eſt ſans doute l'uſage qu'ils font de leur richeſſes. Non mon ami, lui répondis-je, la perſécution a beſoin d'être ſoudoyée ; cependant il faut avouer qu'ils la payent aſſez mal, & que les plus magnifiques des perſécuteurs ſe contentent de don-

ner mille ou douze cens livres de penſion à quelques poëtes ſatyriques, ou à quelques journaliſtes ennemis des lettres, dont les ouvrages ſe liſent beaucoup & ſe vendent très-peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'eſt une étrange choſe que la perſécution. J'ai peine encore à croire ce qui m'eſt arrivé à moi-même. Mon pere étoit François, & je ſuis né dans ton pays. Il y a maintenant ſoixante ans qu'il fut obligé de chercher un aſyle en Angleterre, emmenant avec lui ſes enfans, le ſeul tréſor qu'il ait pu ſauver dans ſon malheur. La juſtice, ou ce que l'on appelle ainſi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'Evangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut guere plus content de ceux de l'Angleterre : il voulut s'éloigner de toute hierarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuſe juſqu'à ce que la guerre ſe ſoit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les perſécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle eſt douce & ſenſible, & pour toi mon ami, je ſais que tu ſers l'humanité autant qu'il eſt en ton pouvoir. Quand tu ſeras en Europe, engage tes confreres à te ſeconder, & en attendant, permets que je mette ſous ta protection nos freres de Rhode-Iſland. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet Etat, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre ; puis il prit congé de moi, en me demandant la permiſſion de m'envoyer quelques pamphlets de ſa façon, la plupart faiſant l'apologie de ſa ſecte. Je l'aſſurai que je les lirois avec grand plaiſir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque ſecte que ſoit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'eſt, il n'en faut pas douter, un être reſpectable ; mais j'avouerai qu'il eſt difficile de faire réfléchir ſur la ſecte en général, l'eſtime qu'on ne peut refuſer à quelques individus. La loi que pluſieurs d'entr'eux obſervent, de ne dire ni *vous*, ni *Monſieur*, eſt loin de leur donner un ton de ſimplicité & de candeur. Je ne ſais ſi c'eſt pour compenſer cette eſpece de ruſticité qu'ils ont ſouvent un ton mieleux & patelin, qui eſt tout-à-fait jéſuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette reſſemblance. Couvrant du manteau de la religion leur indifférence

pour le bien public, ils épargnent le ſang, il eſt vrai, ſur-tout le leur ; mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela ſans aucune pudeur & ſans aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut ſe défier d'eux, & cette opinion eſt fondée. Elle le ſera encore davantage par la ſuite. En effet rien ne peut être pis que l'enthouſiaſme dans ſa décadence; car que peut-on lui ſubſtituer, ſi ce n'eſt l'hipocriſie? Ce monſtre ſi connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une aſſemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien miſes, paroiſſoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur ſentiment ſecret ne démentoit pas leur extérieur. La maîtreſſe de la maiſon eſt aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout cette aſſemblée me retraçoit aſſez bien celles de Geneve & de Hollande, où l'on trouve de la gaieté ſans indécence, & de l'envie de plaire ſans coquetterie.

Le Dimanche 10, j'avois réſolu de faire un cours de cultes & d'égliſes. Malheureuſement les différentes ſectes qui ne s'accordent ſur aucun autre point, ont pris la même heure pour aſſembler les fideles ; ainſi je ne pus voir dans la matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans l'après-midi que celle des Anglicans. La ſalle où les Quakers ſe réuniſſent eſt quarrée; il y a de tous les côtés & paralellement aux quatre murs, des bancs & des *Prie-Dieu*, deſorte qu'on eſt placé les uns vis-à-vis des autels, ſans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorſqu'on s'aſſemble, quelque ancien fait une priere in-promptu, & telle qu'elle lui vient dans l'eſprit ; puis on garde le ſilence juſqu'à ce qu'un homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs ſur leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des prodiges : *Dirò Meraviglia* ; mais il eſt sûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de ſe taire. Un homme la remplaça, & parla fort bêtement ſur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'eſprit & tous les autres dogmes de ſa ſecte, qu'il rabacha beaucoup & ſe garda bien d'expliquer : enfin

ſon diſcours finit au grand contentement des freres & des ſœurs qui avoient tous l'air diſtrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de ſilence, un vieillard ſe mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En ſortant de cette triſte & agreſte aſſemblée, le *ſervice* des Anglicans me parut une eſpece *d'opéra*, tant pour la muſique que pour les décorations. Une belle chaire placée devant un bel orgue ; un beau miniſtre dans cette chaire, liſant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale ; des jeunes femmes répondant mélodieuſement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales ſont des eſpeces de loges ; un chant doux & agréable, alterné par de très-bonnes ſonates jouées ſur l'orgue, tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Preſbytériens &c., me paroiſſoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant ſi l'on conſidere tant de ſectes différentes, ou ſévéres, ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes excluſives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans ſa leçon. on a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette bleſſé*. Sur un million de chances, il n'en exiſte pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture ſans ſavoir appeller ſes lettres : toutes-fois s'il vient à implorer votre ſecours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laiſſer dans l'erreur que de ſe couper la gorge avec lui.

Je ne parlerai du dîner que je fis ce jour-là chez Madame Powel, que pour dire qu'il fut bon & agréable de toute façon. La converſation ſe prolongea aſſez avant dans la ſoirée, de ſorte qu'il étoit près d'onze heures quand je rentrai chez moi.

M. de la Fayette avoit fait partie avec le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, d'aller le 11 au matin, dabord à *Germantown*, que ces derniers n'avoient pas encore vu, & enſuite à l'ancien camp de *White-march*. J'avois vu Germantown fort en détail, mais je ne fus pas fâché d'y retourner, & d'ailleurs j'étois curieux de voir le camp de White-march. C'eſt celui que le Général Washington occupa après la tentative infructueuſe du 7 Octobre. Comme cette poſition étoit hardie, & que les Anglois

n'oſerent jamais l'attaquer, elle a beaucoup de célébrité dans l'armée Américaine, où l'on ſe plait à dire qu'il n'y avoit que deux redoutes pour tout retranchement. Le fait eſt que la poſition eſt excellente, qu'elle fait beaucoup d'honneur au Général Washington, qui ſut la reconnoître, comme par inſtinct, à travers les bois dont le pays étoit alors couvert ; mais il eſt vrai en même-tems que le Général Howe eut toute raiſon de ne pas l'attaquer. Voici en quoi elle conſiſte. En deſcendant des hauteurs de Germantown, on trouve des bois très-épais ; au ſortir de ces bois du côté de l'oueſt, on voit une colline aſſez élevée, dont le pied eſt arroſé par un ruiſſeau encaiſſé qui tourne vers le nord & protege la droite du camp. On avoit placé ſur cette hauteur ſix pieces de canon & quatre cens hommes qui faiſoient un *pion avancé*. Une petite égliſe qui ſe trouve au ſommet de la colline, lui a donné le nom de *Cheſnut-church*, Egliſe des Chataigniers. Derriere cette hauteur, & derriere les bois qui traverſent de l'eſt à l'oueſt, le terrein s'éleve conſidérablement & forme deux montagnes à pente douce qui dominent *Cheſnut-church* : c'étoit le camp de l'armée. Ces montagnes ne ſont ſéparées que par un petit fonds ; chaque ſommet étoit fortifié par une redoute, & un abattis en défendoit le talus. La montagne de la gauche ſe trouvoit encore protégée par un ruiſſeau qu'on pouvoit groſſir à ſon gré, parce qu'il fuyoit derriere le camp, & que rien n'empêchoit d'y faire toutes les retenues néceſſaires pour en élever les eaux. A la vérité le front de cette poſition eſt couvert de bois ; mais ces bois ſe terminent à trois cens pas du front de Bandiere ; il auroit donc fallu en déboucher à découvert, & comment déboucher d'un bois où il n'y a pas de chemin, & qu'on avoit farci de milices & de *rifle-men ?* J'obſervois avec d'autant plus de ſoin tous les avantages de cette poſition, que je me divertiſſois à les exagérer à M. de la Fayette, pour le convaincre d'avoir été gaſcon comme les autres. Il m'avoua que le camp étoit bon, & que ſi les Anglois avoient prêté à la plaiſanterie, c'eſt ſeulement pour avoir mis dans leur relation que les rebelles s'étoient ſi bien retranchés qu'il étoit impoſſible de les attaquer. Nous fûmes encore plus aiſément d'accord lorſque je conclus

que plus cette position est respectable, plus elle fait d'honneur au Général Washington, qui la devina plutôt qu'il ne la reconnut. Ce fut vraiment le coup d'œil de l'aigle, car il semble qu'il falloit planer au dessus des arbres, pour voir le terrein qu'ils ombrageoient.

Notre reconnoissance faite, nous revinmes lestement chez le Cher. de la Luzerne, où l'heure du dîner nous rappelloit fort à propos après huit heures de cheval & une promenade de douze lieues. L'après midi nous allâmes prendre du thé chez Madame Shippen. C'est la premiere fois depuis mon arrivée en Amérique, que j'aie vu la musique se glisser dans la société & se mêler dans les amusemens. *Miss Rutteledge* joua du claveſſin & en joua très-bien. Miss Shippen chanta avec timidité, mais avec une jolie voix. Un secrétaire du Cher. de la Luzerne, fit apporter sa harpe; il accompagna Miss Shippen, & joua aussi quelques pieces. La musique conduit naturellement à la danse: le Vicomte de Noailles alla décrocher un violon, qu'on monta avec des cordes de harpe, & il fit danser les jeunes demoiselles, tandis que les meres & les autres personnages graves causoient dans une autre piece. Si la musique & les beaux arts prosperent à Philadelphie; si la société y devient facile & gaie, & si on apprend à recevoir le plaisir quand il vient sans être invité en régle, alors on pourra jouir de tous les avantages particuliers aux mœurs & gouvernement, sans avoir rien à envier à l'Europe.

Le 12 au matin, nouvelle cavalcade, nouvelle reconnoissance. C'étoit à M. de la Fayette à faire les honneurs de celle-ci. Le juste intérêt qu'il inspire a donné encore plus de célébrité à un évenement assez singulier par lui-même. Au mois de Juin 1778, l'alliance avec la France étant déja publique, il paroissoit vraisemblable que les Anglois ne tarderoient pas à évacuer Philadelphie. Dans cet état de choses, le Général Washington ne devoit rien compromettre. Cependant il étoit important de veiller sur les démarches des ennemis: M. de la Fayette reçut ordre de partir de *Walley-forge*, avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & un pareille nombre de Sauvages, pour passer la Skuylkill, & prendre poste sur une hauteur appellée *Bar-*

renhill, distante de douze milles à-peu-près de Philadelphie. La position étoit critique. Trois chemins pouvoient servir à l'attaquer ou à la tourner ; mais M. de la Fayette gardoit le plus direct des trois ; un Brigadier général de milice, nommé *Porter*, avoit reçu ordre de veiller sur le second ; & le troisieme, qui étoit le plus détourné, étoit éclairé par des patrouilles. Quoique ces précautions parussent suffisantes au premier coup d'œil, il faut qu'elles n'aient pas été jugées telles par le Général Howe ; car pour cette fois il crut tenir le *Marquis*. Il fit même la gasconade d'inviter des femmes à souper avec lui pour le lendemain, & tandis que la plupart des Officiers étoient encore au spectacle, il mit en mouvement la plus grande partie de ses troupes, qu'il fit marcher sur trois colonnes. La premiere suivit le chemin direct de Barrenhill, passant par *Skuylkill-fall*, & cotoyant la riviere. Elle étoit commandée par le Général Howe en personne. La seconde conduite par le Général *Grey*, prenoit le grand chemin de Germantown, & devoit se porter sur le flanc gauche de M. de la Fayette. La troisieme aux ordres du Général *Grant*, faisoit un long détour, marchant dabord par le chemin de Francfort, puis tournant sur Oxford, pour aboutir au seul gué qui servît de retraite aux Américains.

Cette marche combinée s'exécuta avec d'autant plus de facilité, que les Anglois savoient positivement que les milices n'avoient pas occupé le poste qui leur avoit été indiqué. Heureusement pour M. de la Fayette, deux Officiers étoient partis de bonne heure du camp pour se rendre dans les Jerseys, où ils avoient quelques affaires ; ces Officiers ayant rencontré successivement deux colonnes des ennemis, prirent le parti de retourner au camp à travers les bois & le plus vîte qu'il leur fut possible. Pour la colonne du Général Howe elle ne tarda pas à donner dans les postes avancés de M. de la Fayette ; il en résulta même une aventure assez comique. Les cinquante sauvages qu'on lui avoit donnés, étoient placés dans un bois & embusqués à leur maniere, c'est-à-dire, rasés comme les lapins. Cinquante dragons Anglois qui n'avoient jamais vu de sauvages, en marchant à la tête de la colonne, entrerent dans le bois où ils

où étoient cachés ceux-ci qui, de leur côté, n'avoient jamais vu de dragons.... Les voilà qui se levent tout-à-coup faisant un cri horrible, jettent leurs armes & se sauvent vers la Skuylkill qu'ils passent à la nage, & voilà que d'un autre côté les dragons, tout aussi effrayés, tournent de la tête à la queue & s'enfuient avec une telle épouvante, qu'on ne peut les arrêter qu'à Philadelphie. M. de la Fayette savoit alors qu'il étoit tourné : en homme de guerre, il jugea fort-bien que la colonne qui marchoit à lui ne l'attaqueroit pas la premiere, & qu'elle attendroit que l'autre fût en mesure. Il fit donc sur-le-champ un changement de front, & prit une bonne position vis-à-vis la seconde colonne, ayant devant lui l'Eglise de Barrenhill, & derriere lui le débouché qui lui servoit de retraite. Mais il avoit à peine occupé cette nouvelle position, lorsqu'il apprit que le Général Grant marchoit sur le gué de la Skuylkill, & qu'il en étoit déja plus près que lui. Il fallut prendre le parti de se retirer; cependant le seul chemin qu'on pouvoit suivre, rapprochoit de la colonne du Général Grant & exposoit à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celle de Grey & de Howe attaqueroient en queue. A la vérité, le chemin tournant ensuite à gauche, se trouvoit séparé par une petite vallée, de celui que le Général Grant devoit suivre : mais cette vallée elle-même étoit croisée de plusieurs chemins, & il falloit enfin la traverser pour arriver au gué. Dans cette situation, la seule grandeur d'ame conseilla le jeune militaire, aussi bien que l'auroit pu faire l'expérience la plus consommée. Il savoit qu'on perd plus d'honneur qu'on ne gagne de tems, en faisant de la *retraite* une *fuite;* il marcha donc dans un ordre si tranquille & si régulier, qu'il en imposa au Général Grant, & lui persuada qu'il étoit soutenu par toute l'armée de Washington qui l'attendoit au sortir du défilé. D'un autre côté, Howe lui-même, en arrivant sur les hauteurs de Barrenhill, fut trompé par la premiere manœuvre de M. de la Fayette; car voyant les Américains en bataille par l'endroit même par lequel la seconde colonne devoit déboucher, il crut que c'étoit le Général Grey qui s'étoit emparé de cette position, & il perdit ainsi quelques momens à regarder avec sa lunette

& à envoyer reconnoître. Le Général Grey en avoit perdu auſſi à attendre les colonnes de droite & de gauche : enfin, il réſulta de toutes ſes mépriſes, que M. de la Fayette ſe retira comme par enchantement, & paſſa la riviere avec toute ſon artillerie ſans perdre un ſeul homme. Six coups de canon d'allarme, qui avoient été tirés à l'armée ſur la premiere nouvelle de cette attaque, ſervirent, je crois, à en impoſer aux ennemis, qui s'imaginerent que toute l'armée Américaine avoit marché. Celle des Anglois, après avoir fait *buiſſon-creux*, revint à Philadelphie, accablé de fatigue & honteuſe de n'avoir rien pris ; les Dames ne virent pas M. de la Fayette, & M. Howe arriva lui-même trop tard pour ſouper.

En faiſant le récit de cette action je rends compte de ma promenade : le chemin de la colonne de gauche fut celui que je ſuivis ; il conduit à Skuylkill-Fall qui eſt une eſpece de bourg où il y a pluſieurs maiſons de campagne très-jolies, entr'autres celle du Ch^er. de la Luzerne. Une petite creek qui ſe jette dans la Skuylkill après avoir fait un ſaut de dix à douze pieds, les moulins que cette creek fait mouvoir, les arbres qui couvrent ſes rives & celles de la Skuylkill, forment un payſage agréable, que *Robert* & *le Prince* ne négligeroient pas.

Cette courſe moins longue que celle de la veille, me laiſſoit encore deux heures à ma diſpoſition ; j'employai ce tems à viſiter la gauche des lignes angloiſes que je n'avois pas encore vue M. de Gimat voulut bien ſe ſéparer du reſte de la compagnie, & au lieu de retourner à Philadelphie, nous prîmes ſur la droite pour ſuivre les lignes juſqu'à la Skuylkill. Je trouvai que du centre à la gauche de ces lignes, leur poſition n'étoit rien moins qu'avantageuſe, particuliérement près d'une maiſon brûlée vers laquelle j'aurois dirigé mon attaque, ſi j'avois été dans le cas d'en faire une. Depuis une arête de terrein, où à la vérité les Anglois avoient fait une batterie hémicirculaire juſques vers la Skuylkill, le glacis eſt contre les lignes ; de ſorte que l'attaquant peut marcher d'abord à couvert, & enſuite dominer les batteries qui les défendent. Tout-à-fait à la gauche & tout près de la Skuylkill, le terrein s'éleve con-

ſidérablement : les Anglois n'avoient pas manqué d'en profiter pour y conſtruire une grande redoute & une batterie ; mais cette ſommité eſt commandée elle-même, & priſe à revers par celles qui ſe trouvent de l'autre côté de la riviere. Quoiqu'il en ſoit, tout cela étoit bien ſuffiſant pour mettre en ſûreté une armée de quinze mille hommes, contre une de ſept ou huit mille au plus. A chaque pas qu'on fait en Amérique, on eſt ſurpris du contraſte frappant, qui regne entre le mépris affecté que les Anglois montrent pour leurs ennemis, & les précautions exrêmes qu'ils ont priſes en toutes occaſions.

Rien n'égale la beauté du coup d'œil qu'offrent les rives de la Skuylkill, lorſqu'on deſcend vers le ſud pour rentrer à Philadelphie.

Je trouvai une compagnie aſſez nombreuſe aſſemblée pour dîner chez le Ch^er. de la Luzerne ; elle fut encore augmentée par l'arrivée de M. de Cuſtine & du Marquis de Laval. Le ſoir nous les menâmes, d'abord chez le Préſident du Congrès, que nous ne trouvâmes pas, enſuite chez M. *Peter*, ſecrétaire d'Etat de la guerre, chez qui je faiſois auſſi ma premiere viſite. Sa maiſon n'eſt pas grande, ni ſa place trés-importante ; car tout ce qui n'eſt pas au pouvoir du Général de l'armée, dépend de chaque Etat en particulier, bien plus que du Congrés. Mais ce qu'il poſſéde de préférable à tous les départemens du monde, c'eſt une femme aimable, une excellente ſanté, une belle voix & une humeur gaie & agréable. Nous causâmes quelque tems enſemble, & il me parla de l'armée Américaine avec autant de franchiſe que de raiſon. Il avoua qu'autrefois cette armée ne connoiſſoit aucune diſcipline, & il inſiſta beaucoup ſur les obligations qu'elle avoit au Baron de Stuben, qui fait les fonctions d'inſpecteur général. Paſſant enſuite à l'éloge de MM. de Fleury, du Portail & de tous les François qui avoient ſervi l'Amérique dans les dernieres campagnes, il convint que la plupart de ceux qui s'étoient offerts dans les commencemens, n'avoient pas donné une idée ſi avantageuſe de leur nation. Cependant, ils avoient preſque tous des lettres de recommadation écrites par les Gouverneurs ou les Commandans de nos colonies ; en quoi ceux-ci me paroiſſent très-repréhenſibles. La foibleſſe qui empêche de refuſer

une lettre de recommandation, ou le desir d'éloigner un mauvais sujet, prévalent sans cesse sur la justice & la bonne foi; nous trompons, nous compromettons nos alliés, mais nous trahissons encore plus les intérêts de notre nation, dont nous prostituons ainsi l'honneur & le caractere.

Je ne parlerai de M. *Price*, chez qui nous prîmes du thé & terminâmes notre soirée, que pour rendre témoignage à la générosité de ce galant homme qui, né dans le Canada, & toujours attaché aux François, a prêté deux cens mille livres *d'argent dur* à M. de Corny, lorsque la Cour envoya celui-ci avec cinquante mille livres seulement, pour faire les approvisionnemens de notre armée.

Le 13, j'allai dîner chez les Délégués du sud avec le Ch^er. de la Luzerne & les Voyageurs François. MM. *Sharp*, *Flowy* & *Mutterson* se trouverent les plus à portée de moi; je m'entretins beaucoup avec eux & je fus très-content de leurs conversations. Je le fus encore d'avantage de celle que je trouvai établie le soir chez Madame *Meredith*, fille du Général *Cadwallader* : c'étoit la premiere fois que je voyois cette famille aimable, quoique le Ch^er. de la Luzerne fut très-lié avec elle; mais elle arrivoit de la campagne, où le Général Cadwallader étoit encore retenu par quelques affaires. C'est lui qui s'est battu avec M. Conway, & l'a griévement blessé d'un coup de pistolet dans la mâchoire. Madame Meredith a trois ou quatre sœurs ou belle-sœurs. Je fus étonné de l'aisance & de la gaieté qui regnoient dans cette famille, & je regrettois de ne l'avoir pas connue plutôt. Je causai plus particuliérement avec Madame Meredith, qui me parut très-aimable & très-instruite. En une heure de tems, nous parlâmes littérature, poesie, romans, histoire sur-tout : je trouvai qu'elle savoit très-bien celle de France; les rapprochemens de François 1er. & de Henri IV, de Turenne & de Condé, de Richelieu & de Mazarin paroissoient lui être familieres, & elle les faisoit avec beaucoup de grace, d'esprit & de naturel. Pendant que je causois ainsi avec Madame Meredith, M. Linch s'étoit emparé de Miss Polly Cadwallader & elle avoit fait également sa conquête; de sorte que quand nous les eumes

quittées, le Cher. de la Luzerne se divertit beaucoup de l'enthousiasme que cette société nous avoit inspiré, & de nos regrets de l'avoir connue si tard. Il faut dire à l'honneur des femmes qui la composent, qu'aucune d'elles ne sont ce qu'on appelle jolies.... peut-être que cette maniere de s'exprimer est un peu trop détournée pour des Américaines ; mais elles auroient assez d'esprit pour l'entendre : si elles en avoient assez pour en être flattées, rien ne manqueroit à leur éloge.

Je ne sais comment il s'étoit fait que depuis mon arrivée à Philadelphie, je n'avois pas encore vu M. *Payne*, auteur célébre en Amérique & dans toute l'Europe, par l'excellent ouvrage intitulé *Le Sens commun*, & par plusieurs autres pamphlets politiques. Nous lui avions demandé rendez-vous M. de la Fayette & moi pour le 14 au matin, & nous y allâmes en effet avec le Colonel Lawrens. Je reconnus chez lui tous les attributs d'un homme de lettres ; une chambre assez en désordre, des meubles poudreux, & une grande table couverte de livres ouverts & de manuscrits commencés. Sa personne étoit dans un costume correspondant, & sa physionomie ne démentoit pas l'esprit qui regne dans ses ouvrages. Notre conversation fut agréable & animée, & elle suffit pour former une liaison entre nous ; car il m'a écrit depuis mon départ, & il m'a paru desirer d'entretenir avec moi une correspondance suivie. Son existence à Philadelphie, est semblable à celle qu'ont en Angleterre ces écrivains politiques qui n'ont obtenu, ni assez de crédit dans l'Etat, ni assez de considération personnelle pour avoir part aux affaires. On lit leurs ouvrages avec plus de curiosité que de confiance ; parce qu'on regarde leurs projets, plutôt comme un jeu de leur imagination, que comme des plans assez bien concertés & suffisamment accrédités pour avoir jamais aucun effet. C'est toujours l'ouvrage d'un individu & non celui d'un parti ; on peut donc en tirer des lumieres & non des conséquences : aussi observe-t'on, que l'influence de ces auteurs se fait plus sentir dans le genre satyrique que dans le genre dogmatique ; parce qu'il leur est plus aisé de décrier les opinions d'autrui que d'établir les leurs. M. Payne est plus dans ce cas là que

perſonne ; car ayant eu part au gouvernement, il s'en trouve éloigné maintenant, & il doit cette diſgrace à ſa mauvaiſe conduite. Un homme de lettres plus conſidéré, quoique moins diſtingué, nous attendoit à dîner ; c'eſt M. Wilſon, dont j'ai parlé plus haut : celui-là poſſede une maiſon & une bibliotheque en meilleur ordre. Il nous donna un très-bon dîner, & nous reçut avec une politeſſe ſimple & aiſée. Madame Wilſon fit les honneurs du dîner avec toute l'attention poſſible ; mais nous fûmes particuliérement ſenſible à celle qu'elle eut de s'en aller au deſſert, car alors le dîner commença à s'égayer. Le Miniſtre de la guerre, M. Peter, donna le ſignal de la joie & de la liberté en chantant une chanſon de ſa compoſition, ſi joyeuſe & ſi libre que je me diſpenſerai d'en donner la traduction ou l'extrait. Cette chanſon étoit réellement très jolie. Il en chanta enſuite un autre plus chaſte & plus muſicale ; c'étoit un très-beau *cantabile* italien. M. Peter eſt certainement le miniſtre des deux mondes, qui a la plus belle voix & qui chante le mieux le pathétique & le bouffon ; c'eſt ſans doute ce qu'on ignore en Europe & ce qu'on n'y auroit pas deviné. On m'a dit que l'année paſſée il y avoit encore à Philadelphie quelques concerts d'aſſociation, où il chantoit, entr'autres morceaux d'opéra comique, une partie burleſque dans un trio rès-plaiſant par lui-même, qu'il aſſaiſonnoit de toutes les facéties qu'on a coutume d'y ajouter. L'aſſemblée rioit de tout ſon cœur, & alors ce n'étoit pas le cas de dire : *on ne peut pas perdre un royaume plus gaiement* ; mais ſeulement : *on ne peut pas mettre plus de gaieté à former une république*..... Après cela, concluez du particulier au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon & établiſſez des principes ſans exception.

L'aſſemblée ou le bal de ſouſcription, dont je dois rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des eſpeces de redoutes où la jeuneſſe danſe, & où ceux à qui cet amuſement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes. Mais à Philadelphie les jeux de commerce ſont les ſeuls permis. Un *Manager*, ou maître de cérémonies préſide à ces amuſemens méthodiques : il pré-

ſente aux danſeurs & aux danſeuſes des billets pliés qui portent chacun un numéro ; ainſi c'eſt le ſort qui décide du partner ou de la partner qu'on aura & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée. Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance, & on appelle les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont, comme les *toaſts* que l'on boit à table, des rapports marqués avec la politique. L'une s'appelle *le ſuccès de la Campagne*, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troiſieme *la retraite de Clinton*. Les *managers* ſont ordinairement choiſis parmi les Officiers les plus diſtingués de l'armée : maintenant cette place importante eſt confiée au Colonel *Wilkinſon*, qui eſt auſſi *clothier*, c'eſt-à-dire chargé de l'habillement des troupes. Le Colonel *Mitchell*, petit homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoiſſeur en chevaux, & qui avoit dernierement l'entrepriſe des voitures, tant ponr l'armée Américaine que pour l'armée Françoiſe, étoit ci-devant *manager* ; mais quand je l'ai vu, il venoit de ſortir de magiſtrature, & danſoit comme un ſimple citoyen. On prétend qu'il exerçoit ſon emploi avec beaucoup de ſévérité, & on raconte qu'une demoiſelle qui figuroit dans une contre-danſe, ayant oubliée ſon tour, parce qu'elle cauſoit avec une de ſes amies, il s'approcha d'elle & lui dit tout haut : *allons donc Mademoiſelle, prenez-garde à ce que vous faites ; eſt-ce que vous croyez être là pour votre plaiſir ?*

L'aſſemblée où je fus conduit en ſortant de chez M. Wilkinſon étoit la ſeconde de l'hiver. On me prévint qu'elle ne ſeroit ni brillante ni nombreuſe, parce que c'eſt à Philadelphie comme à Paris, où la bonne compagnie ne va guere aux bals de la Saint-Martin. Cependant en entrant dans la ſalle, qui étoit aſſez bien éclairée, je trouvai vingt à vingt-cinq femmes en train de danſer. On me dit à l'oreille qu'ayant entendu beaucoup parler de M. le Vicomte de Noailles, & de M. de Damas, elles étoient venues dans l'eſpérance de les voir & de danſer avec eux ; mais elles furent completement *déſapointées*, car ces Meſſieurs étoient partis dès le matin même. J'aurois été *déſapointé* de mon côté ſi je m'étois attendu à voir de jolies femmes. Il n'y en avoit que deux de paſſable, dont une appellée Mademoiſelle *Footman*, étoit

un peu de contrebande, c'eſt-à-dire ſoupçonnée de n'être pas bonne *Whig* ; car les Torys ont été publiquement exclus de cette aſſemblée. Je fus préſenté à un perſonage aſſez ridicule, mais qui ne laiſſe pas de jouer un rôle dans la ville ; c'eſt une Miſs *Vining*, célebre par ſa coquetterie, ſon eſprit & ſa méchanceté. Elle a trente ans, & ne paroît pas prête à ſe marier. En attendant elle met du rouge, du blanc, du bleu, & de toutes les couleurs poſſible ; ſe coëffe & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en tout point, elle ne met point de bornes à ſa liberté.

J'avois compté partir de Philadelphie le 15, mais le Préſident de l'Etat, qui eſt auſſi celui de l'Académie, avoit eu la bonté de m'inviter à une aſſemblée que cette compagnie devoit tenir ce jour-là. Il m'étoit d'autant plus difficile de me refuſer à ſon invitation, qu'on avoit déja propoſé de m'élire comme membre étranger. Les aſſemblées ne ſe tiennent que tous les quinze jours, & les élections ne ſe font que tous les ans : chaque candidat doit être préſenté & recommandé par un membre de l'académie ; après cette recommandation, ſon nom eſt affiché pendant trois ſéances conſécutives, dans la ſalle où l'académie s'aſſemble ; enfin on procéde à l'élection par voie de *ballotes*. Ce n'eſt que depuis trois jours qne j'ai appris la mienne. Elle a été unanime, ce qui arrive très-rarement. M. de la Fayette lui-même, qui a été élu en même-tems que moi, a eu une *boule* contre lui, mais on croit que c'eſt par mépriſe. On m'a mandé que nous étions vingt-un candidats, dont ſept ſeulement ont été élus, quoique les autres euſſent été vivement recommandés, & qu'il y eut beaucoup de places vacantes.

Comme la ſéance de l'académie ne commence qu'à ſept heures du ſoir, j'employai la matinée à faire quelques viſites, après leſquelles je dînai chez M. Holker avec le Ch^er. de la Luzerne, M. de la Fayette & tous les Officiers François ; enſuite je me rendis à l'académie, conduit par M. de Marbois, qui appartient à ce corps ainſi que le Ch^er. de la Luzerne. Celui-ci ayant des affaires d'un autre genre, ſe diſpenſa de m'accompagner ; mais il m'avoit remis en bonnes mains. M. de Marbois, joint à toutes les qualités politiques & ſociables beaucoup de littérature & une parfaite

pafaite connoiſſance de la langue angloiſe. L'aſſemblée étoit compoſée de 14 ou 15 perſonnes ſeulement ; le Préſident du college faiſoit les fonctions de ſecrétaire. On y lut un mémoire ſur une plante ſinguliere & indigene ; enſuite le ſecrétaire rendit compte de la correſpondance & lut une lettre, dont l'objet étoit d'aſſocier, ou pour mieux dire d'affilier à l'académie de Philadelphie, pluſieurs ſociétés ſavantes qui ſe forment dans chaque Etat. Ce projet tendoit à faire de cette académie une eſpece de congrès littéraire, auquel correſpondroient les *légiſlatures* particulieres. On ne jugea pas à propos de ſuivre cette idée ; il parut qu'on craignoit l'embarras inſéparable de toutes ces adoptions, & que l'académie ne vouloit pas qu'on pût lui appliquer ces vers d'Attalie :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a pas portés ?

Je retournai, le plutôt qu'il me fut poſſible, chez le Ch^er. de la Luzerne, pour jouir encore d'une ſociété qui avoit fait mon bonheur depuis quinze jours : c'en eſt un très-grand ſans doute, de vivre avec un homme dont le caractere aimable & doux ne ſe dément en aucune occaſion ; dont la converſation eſt agréable & inſtructive, & dont la politeſſe ſimple & facile, n'eſt jamais que l'expreſſion du meilleur naturel. Mais quoiqu'il ſoit bien légitime d'énoncer ſon propre ſentiment, quand il eſt dicté par la juſtice & par la reconnoiſſance, il y a toujours une eſpece de perſonalité à n'enviſager les hommes publics, que par les rapports qu'ils ont avec nous ; c'eſt au Miniſtre du Roi, en Amérique ; c'eſt à un homme qui remplit pafaitement une place très-importante, que je dois mon témoignage & mes éloges. Je dirai, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que M. le Ch^er. de la Luzerne eſt tellement fait pour la place qu'il occupe, qu'on n'imagine pas qu'un autre que lui puiſſe la remplir. Noble dans ſa dépenſe comme un Miniſtre d'une grande Monarchie, mais ſimple dans ſes manieres comme un républicain, il eſt également propre à repréſenter le Roi auprès du Congrès, & le Congrès auprès du Roi. Il aime les Américains, & ſa propre inclination l'attache aux devoirs de ſon miniſtere ; auſſi a-t'il obtenu leur

confiance comme particulier & comme homme public ; mais ſous ces deux aſpects, il eſt également inacceſſible à l'eſprit de parti qui ne regne que trop autour de lui. Il en réſulte que ces différens partis le recherchent avec le même empreſſement, & que n'en épouſant aucun, il les modere tous.

Ce fut le 16 Décembre, que je quittai les excellens quartiers d'hiver que j'avois pris chez lui, pour m'acheminer vers le nord & chercher à travers des monceaux de neige, les traces du Général Gates & du Général Burgoyne. J'avois envoyé mes chevaux m'attendre à Briſtol, où je fus conduit dans une voiture que le Ch^er. de la Luzerne me prêta ; de cette façon je gagnai du tems & je pus aller coucher à Prince-Town : je n'y arrivai cependant qu'à nuit fermée, laiſſant derriere moi quelques domeſtiques & quelques chevaux.

Le détail de mes occupations journalieres m'ayant empêché de donner une idée générale de Philadelphie, je dois en quittant cette ville, regarder en arriere & conſidérer à-la-fois ſon état préſent, & la deſtinée à laquelle elle eſt appellée. En obſervant ſa ſituation géographique, on jugera aiſément que *Penn* ne s'étoit pas trompé lorſqu'il en conçut le plan, de maniere à en faire un jour la capitale de l'Amérique. Deux grandes rivieres, * dont les ſources ſont voiſines du lac *Ontario*, lui apportent les richeſſes de tout l'intérieur des terres, & ſe réuniſſent enſuite pour lui former un port magnifique. Ce port eſt aſſez éloigné de la mer pour être à l'abri de toute inſulte ; il en eſt aſſez près pour offrir un accès auſſi facile que s'il étoit placé ſur le rivage même de l'océan. La Skuylkill qui coule à l'oueſt de Philadelphie & preſque paralellement à la Delaware, ſert plutôt à l'ornement de cette ville qu'à ſon commerce & à ſon utilité. Cette riviere, quoique large & belle près de ſon confluent, ne porte pas de bateaux, parce que ſon lit eſt peu profond & entrecoupé de rochers. Philadelphie placée entre les deux rivieres à l'endroit où un intervale de trois milles ſeulement

* Les deux branches de la Delaware forment deux rivieres aſſez conſidérables, dont les ſources ſont aſſez éloignées l'une de l'autre, mais on ne les diſtingue que par les noms de *branche de l'eſt* & de *branche de l'oueſt*

les ſépare, devoit le remplir tout entier; mais le commerce en a décidé autrement. On a bâti ſuivant le plan régulier, donné par Guillaume Penn; mais on a bâti le long de la Delaware, pour être plus à portée des vaiſſeaux & des magaſins. La rue appellée *front-ſtreet*, qui eſt paralelle à la riviere, a près de trois milles de long: plus de deux cens quais y aboutiſſent, & forment autant de perſpectives terminés par des vaiſſeaux de toute grandeur. Il me fut facile de me former une idée du commerce de Philadelphie, lorſque prévenu qu'en 1778, les Anglois n'y avoient pas laiſſé une ſeule barque, je vis plus de trois cens navires dans le port. Deux ans de tranquillité, & ſur-tout la diverſion que notre eſcadre a faite à Rhode-Iſland, avoient ſuffi pour donner naiſſance à ce grand nombre de vaiſſeaux dont les ſuccès, tant dans la courſe que dans la traite, ont rempli les magaſins de marchandiſes, au point, que c'eſt l'acheteur qui manque à la denrée, & non la denrée à l'acheteur. Cependant, la ſageſſe des conſeils n'a pas toujours répondu aux avantages que la nature prodiguoit. l'Etat de Penſylvanie n'eſt pas à beaucoup près le mieux gouverné de ceux qui forment la confédération. Expoſé plus qu'aucun autre aux convulſions du crédit & aux manœuvres de l'agiotage, l'inſtabilité des richeſſes publiques s'eſt faite ſentir dans la légiſlation même. On a voulu fixer la valeur du papier; mais les denrées ont augmenté de prix à meſure que l'argent perdoit du ſien: alors on a réſolu de fixer auſſi le prix de ces denrées, & on a été prêt d'amener la famine. Une plus récente mépriſe de la part du gouvernement, c'eſt la loi qui défendoit l'exportation des grains. L'objet qu'on avoit en vue étoit, d'un côté d'approviſionner l'armée Américaine à meilleur marché, & de l'autre d'empêcher la contrebande entre la Penſylvanie & la ville de New-York: il en a réſulté la ruine des fermiers, & celle de l'Etat, qui ne pouvoit plus recouvrer les impoſitions. On vient de révoquer cette loi; ainſi j'eſpere que dans peu l'agriculture reprendra vigueur, & le commerce recevra un nouvel accroiſſement. Le bled qu'on enverra à l'armée ſera un peu plus cher, mais il y aura infiniment plus de moyens pour le payer; & s'il ſe fait quelque contrebande

avec New-York, l'argent des Anglois circulera du moins parmi leurs ennemis.

Il ſeroit bien à deſirer que le papier obtint enfin une faveur conſtante, n'importe laquelle ; car il eſt bien égal que le prix d'un mouton ſoit repréſenté par cent-cinquante dollars en papier, ou par deux dollars en argent. Cette dépréciation du papier ne ſe fait pas même ſentir dans les endroits où elle eſt toujours la même. Mais Philadelphie eſt pour ainſi dire le grand cloaque où tout l'agiotage de l'Amérique vient aboutir & ſe confondre. Depuis la priſe de Charles-Town, les habitans du ſud ſe ſont empreſſés de vendre leurs biens & leurs denrées, & n'ayant été payés qu'en papier, ils ont apporté à Philadelphie ces capitaux dont la place s'eſt trouvée engorgée. D'un autre côté les Quakers & les Torys dont cette province abonde, deux claſſes d'hommes également dangereuſe, les uns par leur timidité, & les autres par leur mauvaiſe intention, cherchent ſans ceſſe à mettre leur fortune à couvert: ils prodiguent le papier pour avoir un peu d'or & d'argent, & par ce moyen pouvoir ſe tranſporter par-tout où ils ſe croiront en ſûreté ; d'où il réſulte que le papier eſt de plus en plus décrié, non-ſeulement parce qu'il eſt trop commun, mais parce que l'or & l'argent ſont trop rares & trop recherchés.

Au milieu de ces convulſions le Gouvernement eſt ſans force, & cela ne peut être autrement. Un Gouvernement populaire ne peut en avoir, toutes les fois que le peuple eſt incertain & vacillant dans ſes opinions ; car alors ſes chefs cherchent à lui plaire plutôt qu'à le ſervir: obligés de gagner ſa confiance avant de la mériter, ils le flattent plus qu'il ne l'éclairent, & craignant de perdre ſa faveur dès qu'ils l'ont obtenue, ils finiſſent par être les eſclaves de la multitude qu'ils prétendoient gouverner. On a blâmé M. Franklin d'avoir donné à ſa patrie un gouvernement trop démocratique, mais on n'a pas fait réflexion qu'il falloit avant tout la faire renoncer au gouvernement monarchique, & qu'il étoit néceſſaire d'employer une ſorte de ſéduction pour conduire à l'indépendance un peuple timide & avare, qui étoit d'ailleurs tellement partagé dans ſes opinions, qu'à peine le parti de la liberté s'eſt-il trouvé plus fort que l'autre. Dans ces circonſ-

tances, il a fait comme *Solon;* il n'a pas donné à la Penſylvanie les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures dont elle étoit ſuſceptible. Le tems amenera la perfection : quand on plaide pour recouvrer ſon bien, on cherche d'abord à ſe remettre en poſſeſſion, & enſuite on ſonge à s'arranger.

Philadelphie contient à peu-près quarante mille habitans. Les rues y ſont larges & régulieres, & ſe coupent à angles droit. Il y a comme à Londres des trottoirs pour les gens de pied. Cette ville ne manque d'aucun des établiſſemens les plus utiles, tels que les hôpitaux, les maiſons de travail, de correction, &c. mais elle manque tellement de ce qui peut ſervir à l'agrément de la vie, qu'il n'y a pas même une ſeule promenade publique. La raiſon en eſt que tout ce qui concerne la police & le gouvernement particulier de la ville, avoit été juſqu'ici entre les mains des Quakers, & que ces ſectaires conſiderent tout amuſement privé ou public, comme une tranſgreſſion de leur loi, & une *pompe de Satan.* Heureuſement que le peu de zele qu'ils ont montré dans la criſe préſente leur a fait perdre leur crédit. Cette révolution vient à propos dans un tems où l'on a tiré d'eux tout ce qu'on peut en attendre : les murailles de la maiſon ſont achevées ; il eſt tems de faire venir les menuiſiers & les tapiſſiers.

Il eſt tems auſſi que je retourne à Prince-Town, pour continuer enſuite mon voyage & me rendre à Albany, en paſſant par New-Windſor, où le Général Washington avoit établi ſon quartier. J'eſpérois partir de bonne heure le 17 ; en effet j'avois beſoin de faire diligence pour aller coucher à Morris-Town, mais mon cheval de bât n'ayant pu paſſer la Delaware en même-tems que moi, j'avois laiſſé un de mes gens pour l'attendre, & le conduire où j'étois. Il arriva que je n'eus ni le domeſtique que j'attendois, ni celui que j'avois chargé de l'amener. L'un de ces domeſtiques étoit Irlandois & l'autre Allemand, tous deux nouvellement à mon ſervice. Lorſque je vis la matinée du 17 s'avancer ſans qu'ils paruſſent, le voiſinage de New-York commença à me donner quelque inquiétude. Je craignis qu'ils n'euſſent fait prendre ce chemin à mon petit bagage & je faiſois déja des diſpoſitions pour courir après eux, lorſqu'à ma grande ſatisfaction, je vis paroître la tête de la colonne de mes équipages,

c'eſt-à-dire, un des trois chevaux qui étoient reſtés en arriere ; la queue ne tarda pas à joindre. Cependant, pour charmer mon impatience je faiſois la converſation avec le Colonel *Hoird*, mon hôte, qui eſt un trés-bon homme, & avec ſon fils le Capitaine, qui eſt un très-grand bavard & un vrai *Capitan*. Celui-ci me racontoit avec beaucoup de geſtes, de juremens & d'imprécations, toutes les proueſſes qu'il avoit faites à la guerre ; ſur-tout à l'affaire de Prince-Town, où il ſervoit comme lieutenant de milice dans le régiment de ſon pere ; & véritablement l'action dont il ſe vantoit, auroit mérité beaucoup d'éloges ſi elle avoit été racontée avec ſimplicité. On ſe ſouvient qu'après avoir battu les Anglois, le Général Washington continua ſa route vers Midllebrook. Un Officier Américain, qui avoit eu la jambe caſſée d'un coup de fuſil, s'étoit traîné dans une maiſon, où les Anglois n'auroient pas manqué de le prendre tôt ou tard : le jeune Hoird & quelques ſoldats de bonne volonté comme lui, partirent la nuit de Midllebrook, prirent un chemin détourné, arriverent à la maiſon, y trouverent l'Officier, le chargerent ſur leurs épaules & le rapporterent à leur quartier. Pendant le reſte de l'hiver, la milice des Jerſeys fut toujours ſous les armes pour contenir les Anglois, qui occupoient Eliſabeth-town & Brunſwick. C'étoit une eſpece de chaſſe continuelle, à laquelle le lieutenant Hoird voulût un jour mener ſon petit frere qui n'avoit que quinze ans, & qui fut aſſez heureux à ſon début pour tuer un grenadier Heſſois. Comme tous ces récits étoient fort ennuyeux, je me diſpenſerai de les rapporter ici, de crainte de les rendre comme je les ai reçus ; mais je dirai la maniere dont mon capitan eſt entré au ſervice, parce qu'elle fait connoître l'eſprit qui regnoit en Amérique au commencement de la révolution actuelle. Il étoit apprentif chapelier dans le tems de l'affaire de Lexington & du blocus de Boſton : trois de ſes camarades & lui, partirent un matin de Philadelphie avec quatre piaſtres pour toute finance ; ils firent quatre cens milles à pied pour joindre l'armée, où ils ſervirent comme volontaires le reſte de la campagne ; de là ils ſe mirent en marche avec Arnold pour l'expédition du Canada, & ils ne revinrent chez

eux que lorſque le théatre de la guerre fut tranſporté dans leur propre pays.

Onze heures étoient déja ſonnées avant que je fuſſe parvenu à rallier mes chevaux de ſuite, & à me mettre en marche ; ainſi j'abandonnai le projet d'aller coucher à Morris-Town, & je formai celui de m'arrêter à *Baskenridge*, huit mille plus près de Prince-Town. D'abord je laiſſai le Millſtone ſur la droite, puis je le paſſai deux fois avant d'arriver au Rariton, que je traverſai au même endroit ou je l'avois paſſé en allant à Philadelphie. A trois milles de là on me fit prendre un chemin à droite, qui conduit dans les bois & ſur la crête des montagnes : cette route a été ouverte pour l'uſage de l'armée, pendant le quartier d'hiver de 1778 à 1779 ; elle paroît avoir été faite avec ſoin & elle eſt encore pratiquable ; mais au bout de quelque tems le jour m'ayant manqué, je m'égarai & je fis un mille ou deux hors du chemin. Heureuſement pour moi je trouvai une hutte habitée par de nouveaux Colons : j'y pris un guide qui me conduiſit à Baskenridge, où j'arrivai à 7 heures du ſoir. Je deſcendis de cheval à *Bullion's-tavern*, où je trouvai un logement paſſable & les meilleures gens du monde. Notre ſouper fut très-bon : une ſeule choſe manquoit, c'étoit le pain ; mais on nous demanda de quelle ſorte nous le voulions, & au bout d'une heure on nous le ſervit tel que nous l'avions deſiré. cette diligence paroîtra moins extraordinaire, lorſqu'on ſaura qu'en Amérique on ſubſtitue ſouvent au pain, de petites galettes qu'on peut aiſément pétrir & cuire dans une demi-heure. Peut-être qu'à la longue on pourroit s'en laſſer, mais je m'en ſuis toujours trés-bien accommodé toutes les fois que j'en ai trouvé. M. Bullion avoit deux domeſtiques blancs ; l'un étoit un homme de cinquante ans à-peu-près ; l'autre une femme plus jeune & d'aſſez bonne mine : j'eus la curioſité de demander quels gages on leur donnoit, & j'appris que l'homme gagnoit un petit écu par jour, & la femme ſix ſchellings par ſemaine, ou vingt ſous par jour. Si l'on fait attention que ces domeſtiques ſont logés & nourris, & n'ont rien à dépenſer, on verra qu'il leur eſt aiſé d'acquerir bientôt un terrein, & de former un établiſſement pareil à ceux dont j'ai déja parlé.

Le 18 je partis à huit heures du matin, & j'allai d'une traite jusqu'à Pompton, c'est-à-dire que je fis trente-six milles sans faire manger mes chevaux, & sans m'arrêter si ce n'est un quart d'heure seulement pour faire une visite au Général Waine, dont le quartier se trouvoit sur le grand chemin. Il étoit chargé de couvrir les Jerseys, & il avoit sous ses ordres cette même ligne de Pensylvanie qui s'est révoltée quinze jours après. Je revis avec plaisir les environs de Morris-Town, parce qu'ils sont agréables & bien cultivés ; mais après avoir passé le *Rockway*, & m'être approché de Pompton, je fus étonné du degré de perfection auquel l'agriculture étoit portée : j'admirai sur-tout les fermes de MM. Mandeville. Ce sont les fils d'un Hollandois, qui le premier défricha le terrein où ils recueillent à présent de riches moissons. Leurs domaines se joignent. Dans chacun de ces domaines, le manoir est très-simple & très-petit ; les granges seules sont hautes & spacieuses. Toujours fideles à l'économie nationale, ils cultivent, recueillent & vendent, sans augmenter leur maison & leurs jouissances ; contens de vivre dans un coin de leur ferme, & de n'être que les témoins de leur propre richesse. A côté de ces anciennes fermes on voit de nouveaux établissemens se former, & l'on se persuade de plus en plus que si la guerre a retardé les progrès de l'agriculture & de la population, elle ne les a pas suspendus tout-à-fait. La nuit qui me surprit en chemin, me priva du spectacle que ce beau pays auroit continué de m'offrir. Comme elle étoit fort obscure, ce ne fut pas sans peine que je passai deux ou trois ruisseaux sur de très-petits ponts, & que j'arrivai à *Courtheath-Tavern*. Cette auberge est établie depuis peu, & tenue par des jeunes gens qui n'ont pas de fortune ; moyennant quoi tout ce qu'il y a de mieux en mobilier, est le propriétaire & sa famille. M. *Courtheath* est un jeune homme de vingt-quatre ans, qui faisoit autrefois un commerce ambulant d'étoffes, de bijoux, &c. La dépréciation du papier, ou peut-être son imprudence, l'ont ruiné au point de l'oblige à quitter sa maison de Morris-Town, & à venir établir une taverne dans cet endroit écarté, où le voisinage seul de l'armée peut lui procurer quelques chalands. Il a deux sœurs qui sont jolies & bien mises,

&

& qui ſervent les voyageurs avec grace & avec coqueterie. Leur frere prétend qu'il les mariera à quelques gros *patauds* d'Hollandois, & que pour lui, dès qu'il aura un peu gagné d'argent, il ira courir le monde, & reprendre ſon commerce. En entrant dans le parloir où ces demoiſelles ſe tiennent quand il n'y a point d'étrangers, je trouvai ſur une grande table, *Milton*, *Addiſſon*, *Richardſon*, & pluſieurs autres livres de ce genre. La cave n'étoit pas à beaucoup près auſſi bien meublée que la bibliotheque ; car il n'y avoit ni vin, ni cidre, ni rum, mais ſeulement de mauvaiſe eau-de-vie de cidre, dont il me fallut faire du grog. Le bill qu'on me préſenta le lendemain n'en montoit pas moins à ſeize piaſtres. J'obſervai à M. Courtheath que s'il me faiſoit payer le plaiſir d'être ſervi par ſes jolies ſœurs, c'étoit bien peu ; mais que s'il ne s'agiſſoit que du logement & du ſouper, c'étoit beaucoup. Il me parut un peu honteux d'avoir trop demandé, & m'offrit une diminution aſſez conſidérable que je ne voulus pas accepter, content de lui avoir montré que quoiqu'étranger, je ſavois le prix des denrées, & ſatisfait de l'excuſe qu'il me donna, qu'étant étranger lui-même & ſans propriété dans le pays qu'il habitoit, il étoit obligé de tout acheter. J'appris à cette occaſion qu'il louoit la maiſon où il tenoit auberge, ainſi qu'une vaſte grange qui ſervoit d'écurie, & un jardin de deux ou trois acres; le tout pour quatre-vingt boiſſeaux de bled par an : en effet la dépréciation du papier a obligé d'employer cette maniere de faire ſes marchés, qui eſt peut-être la meilleure de toutes, mais qui remédie certainement au déſordre actuel.

Je quittai à huit heures du matin mon hôte & mes jeunes hôteſſes, pour m'enfoncer dans les bois en ſuivant un chemin que perſonne ne connoiſſoit trop bien. Le pays par lequel je devois paſſer, s'appelle le *Clove* ; il eſt très ſauvage, & n'eſt guere connu que depuis la guere : c'eſt une eſpece de vallée ou de gorge, ſituée à l'oueſt des grandes montagnes qui regnent entre New-Windſor & King's-Ferry, & au pied deſquelles ſe trouvent Weſt-point, Stoney-point, ainſi que la plupart des forts qui défendent la riviere. Dans les tems où elle n'eſt pas navigable, ſoit à cauſe des glaces, ſoit à cauſe des vents contraires, on a be-

ſoin d'une communication par terre, entre l'Etat de New-York & les Jerſeys, entre New-Windſor & Morris-Town. Or cette communication paſſe par le *Clove*, & le Général Green étant Quartier-maître général, y fit ouvrir un chemin par lequel paſſent les convois des vivres & de l'artillerie. C'eſt ce chemin que je pris, laiſſant ſur ma droite le chemin de *Romopog* & remontant celui qui vient de *Ringwood*. Ringwood n'eſt proprement qu'un hameau de ſept ou huit maiſons, formé par le manoir de Madame *Erskine* & les forges qu'elle fait valoir. On m'avoit prévenu que je trouverois là toutes ſortes de reſſources, ſoit pour loger ſi je voulois m'y arrêter, ſoit pour me procurer toutes les indications dont j'aurois beſoin. Comme il étoit de bonne heure & que je n'avois fait encore que douze milles, je ne deſcendis chez Madame Erskine que pour la prier de m'indiquer une auberge où je pourrois coucher, ou de me donner des recommandatiens pour trouver l'hoſpitalité quelque part. J'entrai dans une très-jolie maiſon, où je trouvai tout le monde en deuil, M. Erskine étant mort deux mois auparavant. Madame Erskine ſa veuve, âgée de quarante ans à-peu-près, n'en avoit pas l'air moins frais & moins tranquille : elle avoit chez elle un de ſes neveux & M. *John Fell*, membre du Congrès. On me donna tous les renſeignemens dont j'avois beſoin, & après avoir bu un verre de vin de Madere, ſuivant l'uſage du pays qui ne permet pas qu'on ſorte d'une maiſon ſans y avoir bu un coup, je remontai à cheval & je m'enfonçai de nouveau dans les bois, montant & deſcendant des montagnes très-élevées, juſqu'à ce que je me trouvaſſe près d'un lac, tellement ſolitaire & caché, qu'on ne l'apperçoit qu'à travers les arbres qui l'environnent. Les côtes qui en forment les rives ſont ſi eſcarpées, que ſi un chevreuil faiſoit un faux pas au haut de la montagne, il rouleroit juſque dans le lac ſans pouvoir ſe relever. Ce lac, qui n'eſt pas marqué dans les cartes, ſe nomme *Duck-Sider* : il a près de trois milles de long ſur un ou deux milles de large. Je me trouvois dans le pays le plus ſauvage & le plus déſert que j'euſſe encore parcouru ; mon imagination jouiſſoit déja de cette ſolitude, & mes yeux cherchoient à travers

les bois quelques animaux extraordinaires, tels que des élans ; ou des caribous, lorsque j'apperçus dans un éclairci un quadrupede, qui me parut très-grand. Je treſſaillois de joie & j'approchois doucement ; mais en fixant mieux le monſtre du déſert, je vis à mon grand regret, que c'étoit un triſte cheval qui broutoit l'herbe paiſiblement, & que l'éclairci qui me l'avoit laiſſé diſtinguer, nétoit autre choſe qu'un enclos appartenant à un nouveau défrichement. Je fis encore quelques pas, & je rencontrai deux enfans de huit ou dix ans qui revenoient tranquillement de l'école, portant ſous leurs bras un petit panier & un gros livre. Ainſi, il me fallut déchoir de toutes mes idées de poëte ou de chaſſeur, pour admirer ces nouvelles contrées, où l'on ne ſauroit faire quatre milles ſans trouver une habitation, ni trouver une habitation qui ne ſoit pas à portée de tous les ſecours poſſibles, tant dans l'ordre phyſique que dans l'ordre moral. Ces réflexions & le beau tems qu'il fit toute l'après-dîner me rendirent la fin de ma journée très-agréable. A l'entrée de la nuit, j'arrivai à la maiſon d'un M. *Smith*, qui tenoit auberge autrefois, mais qui ne loge plus que ſes amis : comme je n'avois pas l'honneur d'être de ce nombre, je fus obligé d'aller un peu plus loin, à *Hern-tavern* ; c'eſt une aſſez mauvaiſe auberge, mais j'eus à ſouper & à coucher. J'en partis le 19, le plutôt qu'il me fut poſſible, parce que j'avois encore douze milles à faire pour arriver à New-Windſor, & que ne devant y coucher qu'une nuit, je voulois du moins paſſer la plus grande partie de la journée avec le Général Washington : je le rencontrai à deux milles de New-Windſor ; il étoit dans ſa voiture avec Madame Washinhton & ils alloient faire une viſite à Madame Knox, dont le quartier étoit à un mille plus loin, près des baraques de l'artillerie. Ils vouloient retourner ſur leurs pas, mais je les conjurai de continuer leur chemin. Le Général me donna un de ſes aides-de-camp (le Colonel *Humphreys*) pour me conduire à ſa maiſon, & m'aſſura qu'il ne tarderoit pas à m'y rejoindre ; effectivement il revint une demi heure après. Je le revis avec le même plaiſir, mais avec un ſentiment différent de celui qu'il m'avoit inſpiré à notre premiere entrevue. Je

goûtois cette ſatisfaction intérieure, à laquelle l'amour propre peut bien avoir quelque part, mais qu'on éprouve toujours lorſqu'on ſe trouve en liaiſon déja formée, en véritable ſociété avec un homme qu'on a long-tems admiré ſans pouvoir en approcher. Il ſemble alors que ce grand homme nous appartienne plus particuliérement qu'au reſte de l'humanité : auparavant nous demandions à le voir, déſormais nous le montrons pour ainſi dire ; nous le ſavons, nous le connoiſſons mieux que les autres, & nous avons ſur eux cet avantage que prend dans la converſation, celui qui a lu un livre tout entier, ſur celui qui ne fait que de le commencer.

Le Général voulut encore que je logeaſſe chez lui, quoique ſa maiſon fut beaucoup plus petite qu'à Prakneſs. Pluſieurs Officiers que je n'avois pas vu à l'armée vinrent dîner avec nous. Les principaux étoient, le Colonel *Marcam*, qui eſt né en Ecoſſe, mais qui s'eſt établi en Amérique où il a ſervi avec diſtinction dans l'armée continentale ; depuis, il s'eſt retiré dans ſes terres & il n'eſt plus que Colonel de milice ; le Colonel *Smith*, Officier dont on dit beaucoup de bien & qui commandoit un bataillon d'infanterie légere ſous M. de la Fayette ; le Colonel *Humphreys*, aide-de-camp du Général, & pluſieurs autres dont les noms m'ont échappé, mais qui avoient tous le meilleur ton & le meilleur maintien. Le dîner fut excellent ; le thé ſuccéda au dîner & la converſation ſuccéda au thé. Elle dura juſqu'au ſouper. La guerre en fit ſouvent le ſujet : je demandai au Général quels étoient les livres de notre métier qu'il liſoit avec plus de plaiſir ; il me répondit que c'étoit l'inſtruction du Roi de Pruſſe à ſes Généraux, & la tactique de M. de Guibert ; d'où je conclus qu'il ſavoit auſſi bien choiſir ſes livres qu'en profiter.

J'aurois bien voulu pouvoir céder aux inſtances qu'il me fit pour m'engager à paſſer quelques jours avec lui, mais j'avois pris à Philadelphie un engagement ſolemnel avec le Vicomte de Noailles & ſes compagnons de voyage, d'arriver vingt-quatre heure après eux au quartier général, s'ils s'y arrêtoient, où à Albany s'ils paſſoient tout droit. Nous voulions voir *Still-water* & *Saratoga*. Il nous auroit été difficile de prendre une juſte connoiſſance de ce pays ſi nous n'avions pas été réunis, parce

que nous comptions ſur le Général Schuyler, qui n'auroit pas fait deux voyages pour contenter notre curioſité. J'avois été fidele à ma promeſſe, car j'étois arrivé à New-Windſor le même jour qu'ils étoient partis de Weſtpoint : j'eſpérai que je les atteindrois à Albany, & le Général Washington voyant qu'il ne pouvoit m'arrêter, voulut me conduire lui-même dans ſa barge de l'autre côté de la riviere. Nous abordâmes à *Fish-Kill-Lauding-Place*, pour gagner le chemin de l'eſt que les voyageurs préferent à celui de l'oueſt. Arrivé au rivage, je me ſéparai du Général, mais il inſiſta pour que le Colonel Smith m'accompagnât juſqu'à *Pokepſie*. La route qui mene à cette ville paſſe aſſez près de Fishkill, qu'on laiſſe ſur la droite ; delà on chemine ſur des hauteurs d'où la vue eſt belle & étendue, & traverſant un *Town ship*, qu'on appelle *Midlebrooch*, on arrive à la *Creek* & à la *Fall* de *Wapping*. Là je m'arrêtai quelques momens pour conſidérer ſous différens points de vue, le charmant payſage que forme cette riviere, tant par ſa caſcade qui eſt bruyante & pittoreſque, que par des groupes d'arbres & de rochers qui réunis avec des moulins à ſcie & diverſes uſines, compoſent les maſſes les plus capricieuſes & les plus agréables.

Il n'étoit encore que trois heures & demie lorſque j'arrivai à Pokepſie : cependant j'avois deſſein d'y coucher, mais ayant trouvé que la cour des *Seſſions* y étoit aſſemblée & que toutes les tavernes étoient occupées, je profitai du peu de jour qui me reſtoit pour gagner une auberge qu'on m'avoit indiquée à trois milles plus loin. Le Colonel Smith qui avoit affaire à Pokepſie y reſta, & moi je m'eſtimai très-heureux de me retrouver le ſoir avec mes deux aides-de-camp. En effet, Monſieur Smith ne m'avoit pas inſpiré la même confiance que le Colonel Moyland ; je regrettai ſeulement de n'avoir pas vu le Gouverneur Clinton, pour lequel j'avois des lettres de recommandation. C'eſt un homme qui gouverne avec toute la vigueur & la fermeté poſſible ; inexorable pour les Torys, qu'il fait trembler quoiqu'ils ſoient en grand nombre, il a ſu maintenir dans le devoir cette vaſte province, dont une extrémité avoiſine le Canada & l'autre la ville de New-York : il étoit alors à Pokepſie, mais

occupé par la cour des *Seſſions*. D'ailleurs, Saratoga & les différens champs de bataille de Burgoyne, étant déſormais le ſeul objet de mon voyage, je cherchois toujours à avancer, dans la crainte que les neiges ne me prévinſſent & ne rendiſſent les chemins impratiquables. Arrivé à *Pride's-tavern*, je fis beaucoup de queſtions à mon hôte ſur le plus ou moins d'apparence qu'il trouvoit à la continuation du beau tems, & m'appercevant qu'il étoit bon fermier, je l'interrogeai ſur l'agriculture & j'en tirai les détails ſuivans. La terre eſt très-fertile dans le Comté de la Ducheſſe *(Dutcheſs County)* dont Pokepſie eſt la capitale, ainſi que dans l'Etat de New-York; mais on la laiſſe repoſer deux ou trois années l'une, moins par néceſſité, que parce qu'on a toujours plus de terrein qu'on n'en peut cultiver. On ne ſeme dans un acre de terre qu'un boiſſeau de froment tout au plus, & la ſemence rend vingt & vingt-cinq pour un. Quelques fermiers ſement de l'avoine dans les terres qui ont porté du bled l'année précédente; mais le plus ſouvent ce genre de grain eſt réſervé pour les terres nouvellement défrichées. Le lin fait auſſi un objet de culture aſſez conſidérable. On laboure avec des chevaux & on en attelle trois ou quatre à une charrue, quelque fois même un plus grand nombre, lorſqu'il faut ouvrir une terre nouvelle, ou celle qui a long-tems repoſé. M. Pride, tout en m'inſtruiſant de ces détails, me faiſoit eſpérer du beau tems pour le lendemain. Je me couchai, fort content de lui & de ſes pronoſtics; cependant le matin lorſque je m'éveillai, je vis la terre déja toute blanche, & la neige qui continuoit de tomber en abondance, mêlée de frimats & de verglas. Quel parti prendre en pareille circonſtance? Celui auquel je me décidai ſans conſulter, ce fut de continuer mon voyage comme s'il faiſoit beau, & ſeulement de déjeûner un peu plus fort que je n'aurois fait ſans cela. Ce qui me fit le plus de peine, c'eſt que la neige, ou plutôt la menue grêle, qui me donnoit dans les yeux, m'empêchoit de voir le pays. Autant que j'en pus juger, je le trouvai beau & bien cultivé. Après avoir fait à-peu-près dix milles, je traverſai le town-ship de *Strasbourg*, que les habitans du pays appellent *Stratt'sborough*. Ce town-ship a cinq ou ſix milles de long, & cependant les

maiſons n'y ſont pas éloignées les unes des autres. Comme j'en remarquois une aſſez jolie, le propriétaire en ſortit, ſans doute par curioſité, & me demanda en françois ſi je voulois deſcendre de cheval, entrer dans ſa maiſon & dîner avec lui. Rien n'eſt plus ſéduiſant, par le mauvais tems, qu'une pareille propoſition; mais auſſi rien n'eſt plus cruel quand on s'eſt mis à l'abri, que de quitter une ſeconde fois le coin du feu pour s'expoſer de nouveau au froid & à la neige. Je refuſai donc le dîner que ce galant homme m'offroit, mais je ne refuſai pas de répondre à pluſieurs queſtions qu'il me fit. A mon tour, je lui demandai s'il n'avoit pas vu paſſer quelques Officiers François; je voulois parler du Vicomte de Noailles, du Comte de Damas & du Cher. de Mauduit qui, menant avec eux trois ou quatre domeſtiques & ſix ou ſept chevaux, pouvoient avoir été remarqués ſur le chemin. Mon Hollandois, car j'ai ſu depuis qu'il s'appelloit M. le Roy, qu'il étoit négociant hollandois, né en Europe & connoiſſant la France où il a habité quelques tems; mon Hollandois répondit donc en homme qui connoît la France & qui parle françois : *Monſieur, il eſt très-véritable que M. le Prince de Conty, il a paſſé hier ſoir, avec deux autres Officiers allant à Albany.* Je n'ai pas bien ſu ſi c'etoit au Vicomte de Noailles, ou au Comte de Damas que je devois faire hommage de la Principauté; mais comme ils ſont tous deux mes couſins, je répondis, en toute vérité, que mon couſin ayant voulu prendre l'avance, j'étois bien aiſe de ſavoir à quelle heure il avoit paſſé & quand je pourrois le joindre; de ſorte que ſi M. le Roy a été, comme je n'en doute pas, conſulter ſon almanach, il aura conclu que j'étois le Duc d'Orléans ou le Duc de Chartres : ce qui étoit d'autant plus vraiſemblable que j'avois neuf chevaux avec moi, tandis que le Prince de Conty, beaucoup plus éloigné de la Couronne, n'en avoit que ſept.

A peine eſt-on ſorti de Strasbourg, qu'on entre dans le town-ship de *Rhynbeek*. Il eſt inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine allemande. A *Rhynbeek*, perſonne ne ſortit de ſa maiſon pour m'inviter à dîner; mais cette neige mêlée de grêle étoit ſi froide, & j'étois tellement fatigué

de ſoutenir mon cheval ſur le verglas, que je me ſerois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Thoma's iun.* Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maiſon étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chaſſeur, maquignon, & diſpoſé à cauſer, je me décidai, ſelon l'expreſſion angloiſe, à *dépenſer* là tout le reſte de ma jonrnée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéreſſant de ma converſation avec M. Thomas. En tems de paix, il faiſoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à New-York pour les faire paſſer aux Indes Occidentales. Il eſt preſque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver. Il m'a aſſuré qu'une fois, il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener ſoixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'eſt qu'on va toujours tout droit, traverſant ſur la glace le lac George, & ſur la neige, le déſert qui eſt entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aiſément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés ſuffiſent pour en chaſſer une centaine devant eux. « C'eſt moi, ajouta M. Thomas, qui ai fait ou plutôt qui ai rétabli la fortune de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal conduit ſes affaires dans le petit commerce qu'il faiſoit à New-Haven; je lui perſuadai d'acheter des chevaux en Canada, & de les aller vendre lui-même à la Jamaïque. Cette ſeule ſpéculation a ſuffi pour payer ſes dettes & le remettre à flot ». Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture : il me dit qu'aux environs de Rhynbeek la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boiſſeau de bled qu'il ſemoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled eſt ſi abondant qu'on ne ſe donne pas la peine de le ſéyer, & qu'on le fauche comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma paſſion pour la chaſſe. Je demandai à M. Thomas quel uſage il en faiſoit ; il me dit qu'il s'en ſervoit ſeulement pour chaſſer le renard ; que les chevreuils, les cerfs & les ours étoient aſſez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit guere qu'en hiver, ſoit en ſuivant leurs traces

ſur

ſur la neige, ſoit en traquant les bois. Toute converſation américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équivoque : il étoit trop riche, & il ſe plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faiſoit à l'armée pour me paroître bon Whigh. Cependant il ſe donnoit pour tel : mais j'obſervai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'Etat de New-York ; c'eſt qu'il n'eſt point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas ſe figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entrepriſe. La raiſon en eſt que leur pays eſt ſi fécond & ſi heureuſement placé pour le commerce, qu'ils ſont sûrs de devenir très-riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages : or les Sauvages ne ſont redoutables que parce qu'ils ſont ſoutenus & animés par les Anglois.

Le 23 je partis de Thoma's inn à huit heures du matin, & je voyageai pendant trois heures, toujours dans le diſtrict de *Livingſton*. * Le chemin étoit beau, & le pays riche & bien cultivé. On traverſe pluſieurs hameaux aſſez conſidérables ; les maiſons en ſont belles & propres, & tout y annonce la proſpérité. En ſortant de ce diſtrict on entre dans celui de *Claverack* ; alors on deſcend les montagnes, & on ſe rapproche de la riviere d'Hudſon. Une creek qu'on paſſe bientôt après, porte auſſi le nom de Claverack, & va ſe perdre dans l'Hudſon où elle ne tarde pas à ſe jetter. Dès que vous avez paſſé cette creek, un immenſe rocher qui traverſe la direction du chemin, vous oblige de tourner tout court à droite pour gagner le meeting du Claverack, & pourſuivre enſuite votre route vers Albany. Ce rocher ou cette chaîne de rochers mérite toute l'attention des naturaliſtes. Sa longueur eſt d'environ trois milles. Comme je ne l'ai pas traverſée, je n'en connois point la largeur, mais du côté du ſud l'eſcarpement eſt tel qu'il ne peut être attribué qu'à un éboulement produit par une forte ſecouſſe. Cependant on ne trouve ni dans l'eſpace qui eſt entre ce rocher & la petite riviere, ni ſur l'autre rive de cette riviere, aucune correſpondance qui annonce une ſéparation ac-

* Livingſton's mannor.

cidentelle. Son flanc presque découvert offre des couches paralelles, quoique rarement horisontales, qui me firent conjecturer qu'il étoit de nature calcaire ; je l'essayé à l'eau forte, & ma conjecture se trouva juste. Mais ce qui me frappa le plus, c'est la force & la beauté des arbres qui sont nés dans son sein, & dont les tiges sortent des fentes que les écartemens ont produites. Il faut examiner ces arbres de près pour se persuader qu'ils aient pu croître & s'élever ainsi, sans avoir un pouce de terre pour nourir leurs racines. On en voit plusieurs sortir horisontalement, puis s'élever tout à coup dans une direction verticale. Quelques-uns ont leur racine absolument à découvert, ce qui prouve que leur naissance est antérieure à la catastrophe, quelle qu'elle soit, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre. Ces racines ont les directions les plus bizarres qu'on puisse s'imaginer ; elles ressemblent à des serpens qui rampent parmi les ruines d'un immense édifice. La plupart des arbres dont j'ai parlé, sont des sapins de l'espece de ceux que les Anglais appellent *hemlork* ; mais ils sont mêlés d'autres arbres que j'ai jugé être des noyers & des bois blancs. Je dois avertir que cette conjecture ne mérite pas beaucoup de confiance, parce que je n'ai pas vu les feuilles, & que je ne me connois pas assez en arbres pour les distinguer à leurs branches & à leur structure.

Claverack est un town-ship assez considérable & qui s'étend très-loin. Il faut après en être sorti traverser quelques bois pour arriver aux premieres maisons de *Kinderhook*. Je trouvai dans ces bois de nouveaux *improvemens* & plusieurs *lug-hutts* ; * mais m'étant approché d'une de ces huttes, j'appris avec regret que la famille qui l'habitoit y étoit établie depuis long-tems, & n'avoit pas encore songé à se bâtir une meilleure maison ; chose rare en Amérique, & qui n'a guere d'exemple que dans les établissemens des Hollandois ; car ce peuple est plus économe qu'industrieux, & cherche plutôt à amasser de l'argent qu'à augmenter son bien être. Lorsqu'on est arrivé au premier hameau de Kinderhook, il faut faire un long détour sur la droite pour gagner le *Meeting-*

* Huttes faites avec des troncs d'arbres. *Lug* signifie *tronc d'arbre*, *piece de bois*, *bûche*.

houſe, qui eſt au centre de ce qu'on peut appeller proprement la ville de *Kinderhook*. Là on paſſe un ruiſſeau aſſez conſidérable, & enſuite on peut choiſir entre trois ou quatre auberges ; mais la meilleure eſt celle qui eſt tenue par M. *Vanburragh*. La préférence qu'on donne à celle-ci ne fait pas honneur aux autres : c'eſt une maiſon trés-petite, tenue par deux jeunes gens de famille Hollandoiſe ; ils ſont honnêtes & ſerviables, & on n'eſt pas mal chez eux, pour peu qu'on ne ſoit point difficile. J'aurois eu mauvaiſe grâce de l'être ce jour-là ; car pendant toute la journée j'avois eſſuyé la neige, la grêle & le verglas, & tout foyer étoit un aſyle agréable pour moi.

C'étoit une grande queſtion de ſavoir où je paſſerois le lendemain la riviere du nord : elle n'étoit, diſoit-on, ni aſſez priſe pour qu'on put la traverſer ſur la glace, ni aſſez dégagée des glaçons pour qu'on put la paſſer en bateau. Prévenu de ces obſtacles, je partis de bonne heure le 24, afin d'avoir le tems de chercher l'endroit où le paſſage ſeroit plus aiſé. Je n'avois que vingt milles à faire pour arriver à Albany ; de ſorte qu'après avoir toujours voyagé dans une forêt de ſapins, je me trouvai vers une heure après-midi, ſur les bords de *l'Hudſon*. La vallée où coule cette riviere, & la ville d'Albany qui eſt bâtie en amphithéatre ſur la rive de l'oueſt, auroient offerts un coup d'œil très-agréable, ſi la neige ne l'avoit pas un peu défiguré. Une belle maiſon, bâtie à mi-côte vis-à-vis le ferry, ſemble appeller les regards & inviter les étrangers à deſcendre chez le Général *Schuyler*, qui en eſt le propriétaire & qui en a été l'architecte. Je lui étois addreſſé & recommandé de tous côtés, mais particuliérement par le Général Washington & par Madame Carter. D'ailleurs j'avois pris rendez-vous avec le Colonel Hamilton qui venoit d'épouſer une de ſes filles : enfin, j'étois précédé par le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas que je ſavois être arrivés de la veille. La ſeule difficulté conſiſtoit donc à paſſer la riviere. Tandis que la barque approchoit péniblement à travers les glaçons, qu'il falloit rompre à meſure qu'elle avançoit, M. Linch, à qui un bon dîner n'eſt pas indifférent, contemploit la maiſon du Général Schuyler & me diſoit : *je ſuis ſûr que le Vicomte*

& Damas ſont à préſent à table, où ils font bonne chere & en bonne compagnie, pendant que nous ſommes là à nous morfondre, eſpérant à peine de gagner ce ſoir quelque triſte auberge. Je partageois un peu ſon anxiété ; cependant je me divertiſſois à l'aſſurer qu'on nous avoit apperçu des fenêtres, que j'avois même diſtingué le Vicomte de Noailles qui nous regardoit avec une lunette d'approche, & qu'il alloit envoyer nous prendre au ſortir du bateau pour nous conduire dans cette bonne maiſon, où nous trouverions un dîner tout prêt : je prétendois même qu'un traîneau que j'avois vu deſcendre vers la riviere, nous étoit deſtiné. Jamais conjecture n'avoit été plus juſte. La premiere perſonne que nous vîmes ſur le rivage, étoit le Ch^er. de Mauduit qui nous attendoit avec le traîneau du Général ; nous y entrâmes auſſitôt & dans un inſtant nous nous trouvâmes dans un beau ſalon, au près d'un bon feu, avec M. Schuyler, ſa femme & ſes filles. Pendant que nous nous chauffions on ſervoit le dîner, auquel chacun fit honneur, ainſi qu'au vin de madere qui étoit excellent & qui acheva de nous faire oublier la rigueur de la ſaiſon & la fatigue du voyage.

La famille du Général Schuyler étoit compoſée de Madame Hamilton ſa ſeconde fille, à qui il ne manque rien pour être une jolie femme ; de Miſs Peggy Schuyler, ſa troiſieme fille, à qui il ne manque que des dents pour être auſſi jolie que ſa ſœur ; d'une autre fille charmante, âgée ſeulement de huit ans, & de trois garçons, dont l'ainé a quinze ans, & qui ſont les plus beaux enfans qu'on puiſſe voir. Pour lui, c'eſt un homme de cinquante ans à peu-près, d'une taille élevée & d'une figure noble & douce. Sa fortune eſt très-conſidérable, & elle le deviendra encore davantage, car il poſſede une immenſe étendue de terre. Mais ſes talens & ſes connoiſſances lui donnent un crédit encore plus aſſuré que ſes richeſſes. Il a ſervi dans la guerre du Canada, avec le Général *Amherſt*, en qualité de *Deputy Quarter Maſter general*, c'eſt-à-dire comme Aide Maréchal général des logis. Dès lors il ſe fit connoître & diſtinguer. Il fut très-utile aux Anglois, & on le fit venir à Londres après la paix, pour arrêter les comptes de toutes les fournitures faites par les Américains. Son mariage avec

Mademoiſelle de *Ranſelear*, riche heritiere de la famille qui a donné ſon nom à un diſtrict, ou plutôt à une province entiere, augmenta encore ſon crédit & ſon influence; de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que dès le commencement de la guerre il ait été élevé au rang de Major Général, & chargé du commandement des troupes, ſur la frontiere du Canada. C'eſt en cette qualité qu'en 1777 il eut commiſſion de s'oppoſer aux progrès du Général Burgoyne; mais ayant reçu du Congrès des ordres directement contraires à ſon opinion, ſans avoir été pourvu d'aucun des moyens néceſſaires pour les exécuter, il ſe vit obligé d'évacuer Ticonderoga, & de ſe replier ſur la riviere d'Hudſon. Ces meſures ſages en elles-mêmes, ayant été mal interprêtées dans un moment d'humeur & d'inquiétude, il fut mis au Conſeil de Guerre, ainſi que le Général Sinclair, qui commandoit ſous lui. Quelque tems après ils furent *acquittés honorablement.* Sinclair reprit ſa place dans l'armée; mais le Général Schuyler, juſtement offenſé, voulut des réparations plus authentiques, & reclama ſon rang, qui depuis cet événement lui étoit diſputé par deux ou trois Généraux du même grade. Cette affaire n'ayant pu s'arranger, il s'eſt abſtenu de joindre l'armée, mais il n'a pas diſcontinué de ſervir ſa patrie. Elu membre du Congrès l'année ſuivante, il partagea un moment avec M. Lawrens les ſuffrages pour la préſidence. Depuis il a toujours eu la confiance du gouvernement & du Général Washington, qui maintenant le font rechercher, & le preſſent d'accepter la place de Secrétaire d'Etat de la Guerre.

Tandis que nous étions dans cet excellent aſyle, le tems reſtoit toujours douteux, entre la gelée & le dégel: il y avoit peu de neige ſur la terre, & il étoit vraiſemblable qu'il ne tarderoit pas à en tomber davantage. Le conſeil des voyageurs aſſemblé, il leur parut à propos de ne pas différer leur départ pour Saratoga. Le Général Schuyler nous offrit la maiſon qu'il poſſede dans ce lieu même, dont il eſt propriétaire; mais il ne pouvoit nous ſervir de guide, parce que ſa ſanté eſt délicate, & qu'il reſſentoit des douleurs de goutte. Il nous propoſoit de nous donner un Officier intelligent pour nous conduire ſur les différens champs

de bataille, tandis que ſon fils iroit devant faire préparer les logis. On pouvoit encore voyager à cheval, & on nous fourniſſoit des chevaux du pays pour remplacer les nôtres qui étoient fatigués, & dont une partie étoit même reſtée de l'autre côté de la riviere. Tous ces arrangemens ayant été acceptés, on nous donna un traîneau pour nous conduire à la ville. En arrivant, nous allâmes voir le Brigadier général Clinton, à qui je remis mes lettres de recommandation. C'eſt un honnête homme, mais dont les talens ſont très-médiocres, & qui n'eſt employé que par conſidération pour le Gouverneur ſon frere. Il fit commander tout de ſuite des chevaux pour notre voyage, & le Major *Poppam*, ſon aide-de-camp, officier aimable & intelligent, fut chargé de nous accompagner. Celui-ci devoit prendre avec lui le Major *Greme*, qui connoît parfaitement le terrein, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates.

Toutes nos meſures étant bien priſes, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'eſt-à-dire le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons dans une auberge, tenue par un François, nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Benniſſens*. A la pointe du jour, le thé ſe trouva prêt, & toute la caravane raſſemblée chez moi. Mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous eſpérâmes que ce ſeroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaiſſiſſoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à 6 pouces de hauteur, lorſque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hudſon. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduiſent à Saratoga. L'un vous oblige à traverſer la riviere d'Hudſon, pour en ſuivre quelque tems la rive gauche, & la repaſſer encore une fois près de *Half-moon*; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks juſqu'au deſſus de la *Cataracte*; alors on paſſe cette riviere, & on traverſe les bois pour ſe rendre à *Stillwater*. Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à paſſer la riviere du nord qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la caſcade de *Cohos*, qui eſt une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudſon, je remarquai

une île, qui partageant son lit, offre une position très-avantageuse pour établir des batteries, & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette observation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défense, parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au dessus, à l'extrêmité d'une des trois branches dans lesquelles la riviere des Mohawks se divise en se jettant dans l'Hudson. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette derniere position ; celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine le pays, plus on se persuade que l'entreprise de Burgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivieres est à six milles au nord d'Albany ; lorsque nous en eûmes fait deux vers l'oueſt en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit sourd, qui augmenta toujours jusqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-fall*. Cette cataracte a pour étendue la largeur de la riviere, c'est-à-dire près de deux cens toises. C'est une vaste nappe d'eau, dont la hauteur est de 76 pieds anglois. Dans cet endroit, la riviere est resserrée entre deux escarpemens formés par la pente des montagnes. Ces escarpemens sont couverts d'une terre aussi noire que la mine de fer, & sur laquelle il ne croît que des sapins & des cyprès. Le cours de la riviere est droit, avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette cascade sont à-peu-près de niveau ; mais leur figure irréguliere tourmente l'eau tandis qu'elle se précipite, & forme plusieurs accidens bizarres & pittoresques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui se précipitoit avec fracas.

Après avoir rassasié nos yeux de ce spectacle imposant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry où nous espérions passer la riviere ; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en servir. On nous assura qu'on avoit passé le matin même à un ferry qui est à deux milles plus

haut; nous y allâmes tout de suite, résolus de poursuivre notre chemin, quoique la neige eut encore redoublé & que le froid & l'humidité nous eussent déja à moitié transis. Les batteliers de ce nouveau ferry, nous firent bien quelques objections sur le mauvais tems, & sur le peu de capacité de leurs bateaux qui ne leur permettoit pas de passer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu seulement qu'on feroit plusieurs voyages. On essaya d'abord de passer mon valet de chambre avec trois chevaux; j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorsqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non sans peine, & que le courant avoit pensé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut se soumettre à notre destinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage. Là je montrai une magnanimité qui m'attira l'estime de toute la compagnie : en effet, tandis qu'on juroit, qu'on s'impatientoit & qu'on étoit incertain du parti qu'on prendroit, je donnai avec sérénité le signal de la retraite, & je ne m'occupai plus que du souper, pour lequel je fis sur le champ les dispositions les plus sages. L'aubergiste du Vicomte de Noailles étant François & par conséquent meilleur cuisinier, ou tout au moins plus actif que le mien; il fut décidé que ce seroit lui qui nous feroit à souper : on choisit le cavalier le mieux monté de la troupe, & il fut expédié sur le champ pour donner les ordres nécessaires; nous le suivîmes au bout d'une demi-heure & nous arrivâmes à nuit fermante, pour nous mettre à table un quart d'heure après. Ainsi se passa la journée du 25, qui ne fut pas agréable jusqu'à l'heure du souper, mais qui le devint ensuite; car de quelles contradictions ne se console-t'on pas avec un bon feu, un bon souper & une bonne compagnie ?

Le 26, les rivieres n'étant pas encore prises, ni les chemins assez durcis, pour faire un long voyage en traîneau, je résolus de rester à Albany. Mon projet, ainsi que celui de mes compagnons de voyage, étoit d'envoyer demander à dîner au Général Schuyler : cependant j'avois observé que Madame Schuyler étoit une grosse hollandoise, d'humeur assez sérieuse, & qu'elle paroissoit être la maîtresse dans la maison : je pensai qu'il ne falloit

pas

pas en uſer trop cavaliérement avec elle, & comme je ſavois qu'on étoit inſtruit de mon retour, je trouvai plus à propos de temporiſer, & je fis très-bien, En effet, le Colonel Hamilton vint me voir dans la matinée, parut un peu embarraſſé & ne me fit aucune propoſition. Je promis d'aller dans la ſoirée rendre viſite au Général, & je raſſemblai chez moi tous les étrangers pour leur donner un dîner, qui ne réuſſit pas ſi bien que le ſouper de la veille. A ſix heures du ſoir on nous envoya des traîneaux, & nous nous rendîmes chez le Général Schuyler. Nous le trouvâmes dans ſon ſalon avec M. & Madame Hamilton ſeulement; on nous dit que Madame Schuyler étoit incommodée & nous le prîmes pour argent comptant. Cependant la converſation s'engagea entre le Général, le Vicomte de Noailles & moi. Nous avions déja parlé l'avant-veille de quelques faits aſſez importans relatifs aux campagnes du nord, ſur leſquelles nous avions demandé quelques écclairciſſemens. M. Schuyler n'avoit pas parumoins empreſſé de nous les donner: il eſt aſſez communicatif, & il a raiſon de l'être; ſa converſation eſt aimable & facile; il ſait bien ce dont il parle, & parle bien de ce qu'il ſait. Pour mieux répondre à nos queſtions, il nous propoſa de nous faire lire ſa correſpondance politique & militaire avec le Général Washington; nous l'acceptâmes avec grand plaiſir; & laiſſant le reſte de la compagnie avec M. & Madame Hamilton, nous paſsâmes dans une autre piece où nous trouvâmes Madame & Mademoiſelle Schuyler auprès du feu, ayant l'air de ſe porter aſſez bien. Le Général ouvrit ſon portefeuil, & nous nous partageâmes, le Vicomte & moi, différens manuſcrits, qui renfermoient plus de 60 pages de petite écriture, ſur papier à la Telliere. La premiere dépêche que je lus, étoit une lettre qu'il écrivit au Général Washington au mois de Novembre 1777: elle renfermoit un plan d'attaque ſur le Canada, & voici ce qui en avoit donné l'idée. Deux Officiers Anglois, après avoir été faits priſonniers avec l'armée de Burgoyne, avoient obtenu la permiſſion de retourner en Canada ſur leur parole, & en chemin ils s'étoient arrêtés à Saratoga chez le Général Schuyler. La converſation, comme on peut le croire aiſé-

ment, tomba bientôt sur le grand événement dont l'impression étoit encore récente. L'un de ses Officiers étant attaché au Général Burgoyne, inculpa le Gouverneur *Guy Carleton*, & l'accusa d'avoir gardé trop de troupes en Canada ; l'autre soutint qu'il n'en avoit pas même conservé assez pour la défense du pays. De l'assertion on en vint aux preuves ; & ces preuves ne pouvoient être autre chose qu'un détail exact des troupes qui restoient alors en Canada, & de la maniere dont elles étoient placées. Le Général Schuyler étoit attentif & faisoit son profit de la dispute. Il apprit ainsi que le Canada étoit véritablement compromis : en conséquence, il proposa au Général Washington de reprendre Ticonderoga, en cas que ce poste ne fut pas abandonné, comme il l'a été effectivement, & de se porter ensuite jusqu'à Montreal. Ce plan est très-bien fait, & montre une grande connoissance du local. Ce qui m'a paru le plus digne d'attention, c'est l'immensité des ressources qu'on peut trouver dans le pays pour une expédition d'hiver, & l'extrême facilité avec laquelle une armée peut avancer rapidement, au moyen des traîneaux qui portent les vivres & les munitions, & même les Soldats malades & écloppés. En un mois de tems, il est possible de rassembler, entre la riviere d'Hudson & celle de Connecticut, quinze cens traîneaux, deux mille chevaux & autant de bœufs : ces derniers peuvent être ferrés à glace comme les chevaux ; ils servent à tirer les traîneaux chargés de provisions, & à mesure que celles-ci s'épuisent, ou qu'ils commencent à se fatiguer, on les tue pour la nourriture de l'armée. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces expéditions soient aussi pénibles pour les soldats qu'on a coutume de se le figurer. Avec une chaussure & un habillement convenable, qu'il étoit aisé de se procurer lorsque les finances & les moyens du pays n'étoient pas épuisés, ils supportent très-bien la fatigue des longues marches ; & comme ils passent toujours la nuit dans les bois, ils font aisément des abris & allument de grands feux, près desquels ils dorment mieux que sous des tentes. On doit observer que si le froid est rigoureux dans ces contrées, ce froid est toujours sec, & qu'il est plus aisé de s'en garantir que de la pluie & de l'humidité.

Le Général Schuyler ne reçut pas de réponſe à cette lettre ; & il n'a jamais ſu à qui en étoit la faute. Cependant M. de la Fayette vint à Albany au mois de ~~Juin~~ Janvier, pour préparer & commander une expédition ſemblable à celle qui avoit été propoſée : il montra ſes inſtructions au Général Schuyler, qui reconnut tout ſon plan, dont il ſuppoſe que quelqu'autre avoit voulu ſe faire honneur ; mais comme aucun ordre n'étoit arrivé, il n'avoit fait aucun préparatif. On n'en avoit pas fait davantage du côté du Connecticut ; de ſorte que M. de la Fayette, quelqu'agréable que fut pour lui cette expédition, eut aſſez de raiſon & d'attachement aux intérêts de l'Amérique, pour en faire voir les difficultés & en détourner le Congrès.

L'hiver ſuivant, après l'évacuation de Philadelphie & l'affaire de Montmouth, le Général Washington toujours plus occupé de mettre un terme au malheur de ſa patrie, que de prolonger le rôle brillant qu'il joue en Amérique, écrivit à M. Schuyler pour le conſulter ſur une expédition en Canada, & ſur les moyens de la faire avec ſuccès. En réponſe à cette lettre, celui-ci envoya un mémoire parfaitement conçu & très-bien écrit, par lequel il propoſe trois plans différens. Le premier eſt de raſſembler ſes forces près des ſources du Connecticut, dans un endroit qu'on appelle *Coos*. Delà il n'y a qu'un portage aſſez court pour gagner les rivieres qui tombent dans le fleuve S. Laurent, au deſſous du lac S. Pierre, & près de Quebec. Mais ce plan ſeroit difficile à exécuter, parce que les moyens ne ſont pas très-abondans ſur la riviere de Connecticut, & qn'on trouveroit de grandes difficultés à en approcher ceux qui ſe trouvent ſur la riviere d'Hudſon, & ſur celles des Mohawks ; ſans compter qu'on porteroit ainſi l'attaque dans le ſein des forces angloiſes, & trop près de la mer, dont elles tirent leurs ſecours. Le ſecond projet eſt de remonter la riviere des Mohawks, de s'embarquer enſuite ſur le lac *Oneida*, & de traverſer le lac *Ontario*, pour aller vers l'oueſt aſſiéger *Niagara* ; puis retourner ſur ſes pas, deſcendre le fleuve, & attaquer Montréal par le nord. Le Général Schuyler y trouve deux grands inconvéniens ; l'un eſt le long circuit qu'on ſeroit obligé de faire, & qui donneroit le tems aux Anglois de raſſem-

bler leurs troupes au point de l'attaque ; l'autre eſt l'impoſſibilité de leur donner le change en les menaçant du côté du lac Champlain & de *Sorel*, puiſque les préparatifs ſur la riviere des Mohawks & à l'oueſt de l'Hudſon, ne pourroient manquer de déceler tout le ſyſtême de la campagne. C'eſt donc par le lac Champlain, & pendant l'hiver, que le Général Schuyler voudroit marcher ſur Montréal ; mais y marcher directement, laiſſant le fort S. *Jean* ſur la droite, & remettant au printems l'attaque de ce poſte, dont on ne s'aſſureroit qu'après s'être emparé de l'île de Montréal, & de tout le *pays d'en haut* : alors il ſeroit aiſé de maſquer ſon véritable objet, parce qu'on peut aſſembler ſes moyens ſur les deux rivieres d'Hudſon & de Conecticut ; le reverſement de l'une à l'autre étant aſſez facile. Ainſi l'ennemi auroit à craindre à la fois pour Quebec, pour S. Jean & pour Montréal. Dans cette ſuppoſition, il y a apparence qu'ils ſacrifieroient plutôt Montreal. Là on pourroit former un établiſſement avantageux, & ſe préparer à l'attaque de Quebec ; mais en cas qu'on fut obligé d'y renoncer, la retraite ſeroit toujours facile par le *Beaver-hunting-place*, & par le lac Champlain. Tel eſt l'objet de cette longue dépêche, que je lus avec beaucoup d'attention, & avec beaucoup de plaiſir, & dont j'eſſaie de donner quelque idée ; perſuadé que cet article de mon Journal ne ſera pas dénué d'intérêt pour les militaires : les autres pourront faire diverſion à l'ennui qu'il leur cauſera en regardant la carte, & parcourant des yeux l'immenſe pays que ces projets embraſſent.

A la lecture de ce mémoire ſuccéda celle de la réponſe que fit le Général Washington. Il y témoigne la plus grande confiance au Général Schuyler ; enſuite il entre en diſcution avec lui, & propoſe ſes réflexions avec une modeſtie auſſi aimable qu'eſtimable. Il penſe que l'expédition du lac Ontario eſt peut-être rejettée trop légerement ; qu'il lui ſeroit facile de favoriſer l'attaque de Niagara, par une diverſion qu'il opéreroit ſur le lac *Erie*, en faiſant marcher les troupes de Virginie du côté de *l'Ohio*, & du fort *Pitt'sbourg* : il demande s'il ne ſeroit pas poſſible de conſtruire les bateaux ſur la riviere d'Hudſon, & de les tranſporter enſuite ſur des chariots juſqu'à celle des Mo-

hawks. On voit que ſon objet eſt de lever une des principales objections que j'ai rapportées ; celle que les préparatifs de cette expédition en décéleroit trop le véritable but. Tous les autres points ſont diſcutés avec ſageſſe & préciſion ; ce qui inſpire encore plus de curioſité & d'intérêt pour la replique du Général Schuyler. Celle-ci eſt digne, & de l'importance de l'objet, & du grand homme auquel elle eſt adreſſée. M. Schuyler perſiſte dans ſon opinion ; & toujours attaché à ſon projet d'attaque par le lac Champlain, il prouve que ce projet peut s'exécuter en été comme en hiver. Tout dépend, ſelon lui, d'avoir la ſupériorité navale. Il penſe qu'on peut aiſément l'obtenir en conſtruiſant des vaiſſeaux plus grands que ceux des Anglois, & il eſt perſuadé que deux vaiſſeaux de cinquante canons ſuffiroient pour l'aſſurer. C'eſt à tort, ajoute-t'il, qu'on craint la navigation des lacs, & qu'on n'oſe pas leur confier de gros navires. Sur tous ces objets, il parle en homme entreprenant, mais inſtruit, & capable d'exécuter ce qu'il propoſe. Je terminai cette ſéance par la lecture d'un projet de campagne contre les Sauvages, différent de celui qui fut adopté par le Congrès en 1779, & dont l'exécution fut confiée au Général Sullivan. Suivant le premier, cinq cens hommes ſeulement auroient marchés par *Vioming* & *Tioga*, tandis que le reſte de l'armée auroit débouché par le haut de la riviere des Mohawks, & ſe ſeroit porté ſur le lac *Oneida*, pour prendre les Sauvages par les derrieres, & leur couper la retraite ſur le lac Ontario ; ce qui m'a paru beaucoup plus raiſonnable, parce que de cette façon on rempliſſoit le double objet de détruire les Sauvages, & d'éviter au principal corps de l'armée une longue & pénible marche à travers le *Great-ſwamp*, ou le grand marais de Vioming.

Pour entendre tout ceci, il faut ſe rappeller qu'en 1779, le Congrès voyant les ennemis confinés à New-York & à Rhode-Iſland, penſa qu'il pourroit épargner un corps de troupes de trois à quatre milles hommes, pour l'envoyer contre les cinq nations dont on avoit éprouvé mille cruautés. On eſpéroit les enlever ou les détruires, & ſoulager ainſi tout le pays qui eſt entre la *Suſquehannah* & la *Delaware*. Le Général Sullivan, après

avoir pris toutes sortes de précautions pour assurer la subsistance & conserver la santé de ses soldats, fit une marche très-longue & très-savante, poussa les Sauvages devant lui, & brûla leurs villages & leurs récoltes. Mais ce fut là tout le fruit de son expédition ; en effet il ne put parvenir à les couper ; le corps du Général Clinton qui avoit débouché par la riviere des Mohawks, s'étant trouvé trop foible pour agir de lui-même, & ayant été obligé de se joindre au gros de l'armée.

Il étoit dix heures du soir lorsque j'eus fini mes lectures ; je continuai à causer avec le Général Schuyler, tandis qu'on soupoit. Il s'en falloit de beaucoup que je fusse en état de raisonner sur tous les objets qu'il avoit fait passer devant mes yeux. Je me contentai donc d'observer que toute expédition contre le Canada, qui ne seroit que partielle, & qui ne tendroit pas à la conquête, ou plutôt à la délivrance entiere de ce pays, seroit dangereuse & de peu d'effet ; parce qu'elle ne seroit fortifiée par aucun concours de la part des habitans, ceux-ci ayant été trompés dans leur attente, lors de l'entreprise de Montgomery, & devant craindre le ressentiment des Anglois, s'ils se montroient encore une fois trop favorables aux Américains. Je vis avec plaisir qu'il étoit parfaitement de mon avis. Nous nous séparâmes donc très-contens l'un de l'autre, & je retournai chez moi attendre ce que le tems qu'il feroit pendant la nuit, décideroit pour la journée suivante.

Le 27 au matin, apprenant que les rivieres n'étoient pas encore durcies, mais voyant que le tems étoit assez beau, quoique très-froid, je voulus en profiter pour aller à *Schenectady*. C'est une ville située à quatorze milles d'Albany, sur la riviere des Mohawks. Elle inspire assez de curiosité, parce qu'elle a été bâtie dans le pays même des Sauvages ; qu'elle est piquetée, c'est-à-dire entourée de hautes palissades comme leurs villages, & qu'ils y conservent même encore des habitations, lesquelles forment une espece de fauxbourg à l'est de cette ville. Je m'avisai un peu tard de cette promenade, & il étoit déja midi lorsqu'on m'amena un traîneau ; mais le Général Schuyler m'avoit assuré que je n'aurois que pour deux heures de chemin : il

ſuppoſoit ſans doute que mon traîneau ſeroit mieux attelé. Je trouvai les chemins très-difficiles, & les chevaux plus difficiles encore que les chemins; car ils ne vouloient pas tirer, & ſi M. de Monteſquieu ne s'étoit pas décidé à prendre les rênes, & à les preſſer plus vivement que leur débonnaire conducteur, je crois que je ſerois encore dans les neiges dont ce pays eſt couvert pendant ſix mois de l'année. Tout celui qui eſt entre Albany & Skenectady, n'eſt qu'une immenſe forêt de ſapins que la hache n'a jamais attaqués. Ils ſont élevés & robuſtes, mais clair ſemés; & comme rien ne croît ſous leur ombrage, une ligne de cavalerie pourroit traverſer ce bois, ſans ſe rompre ni défiler. Il étoit déja trois heures, & j'étois à demi-mort de froid lorſque j'arrivai à Skenectady. On trouve cette ville au ſortir des bois, après avoir deſcendu une petite pente: elle eſt réguliérement bâtie & elle contient cinq cens maiſons en dedans de la paliſſade qui l'entoure, ſans compter quelques habitations qui forment un fauxbourg, & le village indien qui tient à ce fauxbourg. On compte deux familles & huit habitans par maiſon. Au delà de la ville du côté de l'oueſt, le pays eſt plus ouvert & la terre trés fertile; elle produit beaucoup de grain, dont on fait un grand commerce. Je deſcendis chez le Colonel *Glen*, Quartier-maître général de ce diſtrict. C'eſt un homme vif & actif. Il me reçut de la maniere la plus honnête: un très-bon feu, deux ou trois verres de *Towdy*, me réchaufferent aſſez pour me mettre en état de lui faire quelques queſtions, & de repartir enſuite; car la nuit approchoit & le Vicomte de Noailles, chez qui je devois dîner, m'attendoit à cinq heures. Le Colonel Glen me prêta des chevaux pour retourner à Albany, & il voulut me conduire lui-même dans le village des indiens. Comme nous nous diſpoſions à partir, un de ces ſauvages entra chez lui: c'étoit un courier dépêché par leurs chaſſeurs; il venoit annoncer qu'un parti de 150 *Senecas* & de pluſieurs Torys, s'étoit fait voir à quelques milles de Saratoga, & qu'ils avoient même enlevé un de leurs jeunes gens. Ce meſſager parloit très-bien François & très-mal Anglois. Né d'un pere canadien ou même européen, il s'étoit mêlé parmi les ſauvages, & vivoit avec eux depuis vingt

ans, plutôt par libertinage que par aucun autre motif. la nouvelle qu'il apportoit n'étoit pas encourageante pour le voyage que je devois faire le lendemain ou le ſurlendemain ; je n'y ajoutai pas grande foi & j'eus raiſon.

Le village Indien, où M. Glen me conduiſit, n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de quelques miſérables huttes conſtruites dans le bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un Sauvage *du ſaut Saint Louis*, qui avoit habité long-tems à Montreal & parloit bien François. Ces huttes ſont ſemblables aux baraques que nous faiſons à la guerre, ou à celles qu'on conſtruit dans les vignes & dans les vergers, lorſque les fruits ſont mûrs & qu'on eſt obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverſe ſont toute la charpente ; un faſcinage en forme la couverture, mais cette couverture eſt bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbre. L'aire intérieur eſt un peu au deſſous du niveau du terrein : on entre par une petite porte latérale ; au milieu de la hutte eſt le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture qu'on laiſſe dans le toit. Des deux côtés du feu on a élevé deux eſpeces d'eſtrades, qui occupent la longueur de la baraque & qui ſervent de lit ; elles ſont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces. Il y avoit dans cette hutte, outre le Sauvage qui parloit François, une *Quash* (c'eſt le nom qu'on donne aux Sauvageſſes) qu'il avoit épouſée en ſeconde nôce, & qui élevoit un enfant de ſon premier mari ; deux viellards compoſoient le reſte de cette famille, qui avoit l'air triſte & pauvre. La Quash étoit hideuſe, comme elles le ſont toutes ; & ſon mari preſque ſtupide : ainſi les charmes de cette ſociété ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel que des Indiens, c'eſt que l'Etat leur donne des rations de viande & qulquefois de farine ; qu'ils poſſédent auſſi quelques terres où ils ſement du mays, & qu'ils vont à la chaſſe pour avoir des peaux, qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on ſe loue aſſez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils ſoient ſoumis aux Américains, ils ont leurs chefs auxquels on s'adreſſe pour

pour faire juſtice, lorſqu'un Indien a commis quelques crimes. M. Glen m'a dit qu'ils ſe ſoumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit; mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre eſt à préſent de 350; il va toujours en diminuant, ainſi que celui des peuples appellés les *cinq nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations ſoient en état de mettre quatre mille hommes ſous les armes. Les Sauvages ne ſeroient donc pas fort à craindre par eux mêmes, s'ils n'étoient pas ſoutenus par les Anglois & les Torys américains. Comme avant-garde, ils ſont redoutables; comme armée ils ne ſont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à meſure que leurs forces diminuent: elle eſt telle qu'il eſt impoſſible que les Américains conſentent plus long-tems à les avoir pour voiſins; & qu'une conſéquence néceſſaire de la paix, ſi elle eſt favorable au Congrès, ſera leur totale deſtruction, ou du moins leur excluſion de tout le pays qui eſt en deçà des lacs. Ceux qui ſont attachés aux Américains & qui vivent en quelque ſorte ſous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skenectady, & une partie de la nation des Oneidas, finiront par ſe civiliſer & ſe confondre avec eux. C'eſt ce que doit ſouhaiter tout homme ſenſible & raiſonnable, qui préférant les intérêts de l'humanité à ceux de ſa propre célébrité, dédaignera cet artifice ſi ſouvent employé, & toujours avec tant de ſuccès, de préconiſer l'ignorance & la pauvreté, afin de ſe faire louer dans les palais & dans les académies.

J'eus le tems de faire ces réflexions & bien d'autres encore, tandis que je parcourois, à la ſeule clarté de la neige, ces bois majeſtueux, où le ſilence regne pendant la nuit, & n'eſt guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte Noailles, où le ſouper, le thé & la converſation, me retinrent juſqu'à minuit. Cependant rien n'étoit décidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore ſatisfaiſantes. Le lendemain matin je reçus une lettre du Général Schuyler: il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au ſoir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skenectady & delà à Saratoga; mais qu'il étoit bien aiſe

que je fusse revenu à Albany, parce que se trouvant mieux de sa goute il comptoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir passer la soirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ses propositions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non sans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faisoient partie de l'artillerie de Burgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fusils pour l'armée. Les canons de ces fusils ainsi que les bayonnetes sont forgés à quelques milles d'Albany; on les polit & on les acheve dans cet attelier. Je demandai à quel prix ils revenoient : je fus étonné d'apprendre qu'ils coûtoient de quatre à cinq piastres; c'est presque le double de ce que coûtent les nôtres. Les armuriers sont engagés; on leur donne, outre leur ration, des salaires qui seroient considérables, s'ils étoient bien payés. Delà je montai à une autre grande baraque située à mi-côte vers l'oueſt de la ville, qui sert d'hôpital militaire. Les malades sont servis par des femmes. Chacun d'eux a un lit pour lui seul : en général ils m'ont paru bien soignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & rassembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après dîner nous allâmes chez le Général Schuyler, prendre des arrangemens, en conséquence desquels nous partîmes le lendemain au lever du soleil, distribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le sien. Nous passâmes la riviere des Mohawks sur la glace, à un mille au dessus de la cataracte. C'étoit presque un coup d'essai; il réussit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briserent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeste aux Européens; mais qu'ils ne s'effrayent pas des suites qu'il dût avoir. C'est un accident très commun, & auquel on peut remédier de deux façons : l'une en tirant les chevaux sur la glace à force de bras, & s'il est possible, à l'aide d'un

levier ou d'une planche dont on ſe ſert pour les ſoulever; l'autre en les étranglant avec leur licol ou avec les guides: dès qu'ils perdent la reſpiration & le mouvement ils viennent à fleur d'eau; alors on leur leve les pieds de devant & on les hâle ſur la glace; enſuite on leur lache le lien peu à peu; on les ſaigne & un demi-quart d'heure après on les attele. Comme nous étions beaucoup de monde, on put employer le premier moyen, qui eſt le plus sûr pour les chevaux; en cinq minutes on les eut retiré de la riviere. Tout cela peut ſe comprendre aiſément; mais on demandera ce que devient le traîneau, & comment on oſe approcher du gouffre que les chevaux ont ouvert. Je répondrai que, ces animaux ayant un poids plus conſidérable que celui du traîneau, & qui ne porte que ſur quatre petites baſes, briſent la glace ſous leurs pieds ſans que jamais le traîneau s'enfonce; parce que ce traîneau eſt léger par lui-même, & que ſon poids eſt ſupporté par de longues pieces de bois qui lui ſervent de brancard. Les hommes ne ſont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaiſſe qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils ſe ſoutiennent aiſément à la ſurface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête ſur la glace.

L'accident arrivé au traîneau du Major *Poppam* ne nous retarda pas d'un demi-quart d'heure; mais nous nous égarâmes un peu dans les bois qu'il faut traverſer pour gagner le grand chemin. Nous le rejoignîmes entre *Half-moon* & *Stillwater*. A un mille de là, je vis ſur la gauche un éclairci dans le bois, & un plateau aſſez étendu, au bas duquel couloit une creek. Je dis au Général Schuyler qu'il devoit y avoir là une bonne poſition: il me répondit que je ne me trompois pas, & qu'elle avoit été reconnue pour être occupée en cas de beſoin. La creek s'appelle *Anthony's-Kill;* car le mot *kill* a la même ſignification parmi les Hollandois, que celui de *creek* parmi les Américains. Après avoir fait trois milles de plus, nous traverſâmes un hameau appellé *Stillwater-landing-place*, *débarquement de Stillwater;* en effet c'eſt là que les bateaux qui deſcendent de Saratoga ſont obligés de s'arrêter pour éviter les rapides. Il y a un portage de huit ou dix milles juſqu'à l'endroit où la riviere eſt navigable.

Je crois que le nom de *Stillwater (eau tranquille)* vient de ce que l'eau eſt tranquille encore à cet endroit, après lequel commencent les *rapides*. Le Général Schuyler me montra quelques redoutes qu'il avoit fait élever pour défendre le parc où ſes bateaux & ſes proviſions furent raſſemblés, après l'évacuation du fort *Anne* & du fort *Edouard*. Nous nous arrêtâmes là pour faire rafraîchir nos chevaux. Le Général y avoit donné rendez-vous à un officier de milice, appellé M. *Swang*, qui habite dans les environs, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates. Il me remit entre ſes mains & continua ſa route pour Saratoga, afin de ſe préparer à nous y recevoir. Bientôt après je montai dans un traîneau avec mon guide : lorſque nous eûmes fait trois milles, nous trouvâmes deux maiſons au bord de la riviere ; c'eſt-là qu'étoit la droite du Général Gates, & ſon pont de bateaux qu'une redoute défendoit ſur chaque rive. Nous mîmes pied à terre pour examiner cette poſition intéreſſante, devant laquelle Burgoyne a vu toutes ſes eſpérances ſe diſſiper, & ſa perte ſe préparer. J'eſſaierai d'en donner une idée, incomplette à la vérité, mais qui repandra quelque lumiere ſur les relations du Général Burgoyne, & qui pourra même ſervir à les rectifier.

Les hauteurs appellées *Beams's height*, qui ont donné leur nom à ce camp fameux, ne ſont qu'une partie de celles qui regnent le long de la rive droite de l'Hudſon, depuis la riviere des Mohawks juſqu'à celle de Saratoga. A l'endroit où le Général Gates choiſit ſa poſition, elles forment du côté de la riviere deux talus différens, ou ſi l'on veut, deux terraſſes. En montant le premier talus, on voit trois redoutes placées paralelement. En avant de la derniere, du côté du nord, ſe trouve un petit fond ; au delà le terrein s'éleve de nouveau, & il y a encore trois redoutes placées à peu-près dans le même ſens que les précédentes. En avant de celles-ci, eſt un ravin profond qui vient de l'oueſt, & dans lequel coule une petite creek. Ce ravin prend ſon origine dans les bois, & tout le terrein qu'il laiſſe ſur ſa droite eſt extrêmement fourré. Maintenant ſi vous retournez ſur vos pas, que vous vous placiez près des premieres redoutes dont j'ai parlé, & que vous remontiez le ſecond talus, en vous dirigeant vers l'oueſt, vous trouverez ſur le plateau le plus élevé, un grand

retranchement qui se prolonge paralellement à la riviere, & tourne ensuite vers le nord-oueſt, où il vient aboutir à quelques sommités assez escarpées, lesquelles étoient encore fortifiées par quelques petites redoutes. A la gauche de ces hauteurs & à l'endroit où la pente devient plus douce, commence un autre retranchement qui tourne vers l'oueſt & fait deux ou trois angles, toujours couronnant les hauteurs jusqu'au sud-oueſt. Vers le nord-oueſt, on sort des lignes pour descendre une pente assez rapide, & en remonter une autre pareille ; alors on trouve un nouveau plateau qui offre une position d'autant meilleure, qu'elle domine sur les bois dont elle eſt environnée, & qu'elle s'oppose à tout ce qui voudroit tourner le flanc gauche de l'armée. C'eſt là qu'étoit campé le Général Arnold avec l'avant-garde.

Si l'on descend encore de cette hauteur en se dirigeant vers le nord, on se trouve bientôt au milieu des bois, près de *Freeman's-farm*, & sur le terrein où se passerent les actions du 19 Septembre & du 7 Octobre. J'évite de me servir du mot *champ de bataille ;* car ces deux combats furent livrés dans les bois & sur un terrein si coupé, & tellement couvert, qu'on ne peut y rien concevoir, ni trouver la moindre reſſemblance entre le local & le plan qu'en a donné le Général Burgoyne. Tout ce qui m'a paru le plus clair, c'eſt que ce Général qui étoit campé à quatre milles à peu-près du camp de *Beams's height*, voulut s'en approcher & en reconnoître les avenues ; qu'il marcha à travers les bois sur quatre colonnes, & qu'ayant plusieurs ravins à passer, il les fit tourner à leur origine par l'avant-garde, aux ordres du Général *Frazer ;* que deux autres colones traverserent comme elles purent les ravins & les bois, sans se communiquer ni s'attendre mutuellement ; que celle de la gauche, dont l'artillerie faisoit la plus grande partie, suivît le bord de la riviere où le terrein eſt plus égal, & qu'elle conſtruisit des ponts sur les ravins & les ruisseaux qui sont plus profonds de ce côté-là, parce qu'ils aboutissent tous à cette riviere ; que le combat s'engagea d'abord avec les *Riflemen* & les milices américaines, lesquelles furent soutenues suivant le besoin, & sans aucune disposition antérieure ; que l'avant-garde & la colonne de droite furent engagées

les premieres, & que le combat dura juſqu'à ce que les colonnes de gauche fuſſent arrivées, c'eſt-à-dire juſqu'au coucher du ſoleil; qu'alors les Américains ſe retirerent dans leur camp, où ils avoient eu ſoin de faire porter leurs bleſſés; enfin que l'avant-garde & la colonne de droite des Anglois ſouffrirent beaucoup, étant reſtées l'une & l'autre engagées très-long-tems dans les bois, ſans être ſoutenues.

Le Général Burgoyne acheta cher le frivole honneur de coucher ſur le champ de bataille : il campa à Freeman's-farm, ſi prés du camp des Américains, qu'il lui devint impoſſible de manœuvrer; de ſorte qu'il ſe trouva dans le cas d'un joueur d'échecs qui s'eſt laiſſé faire *pat*. Il reſta dans cette poſition juſqu'au 7 Octobre; alors voyant ſes vivres conſommés, n'ayant aucune nouvelle de Clinton, & ſe trouvant trop près de l'ennemi pour ſe retirer ſans danger, il tenta une ſeconde attaque & voulut encore que ſon avant-garde tournât la gauche des ennemis. Ceux-ci qui rempliſſoient les bois, pénétrerent ſon deſſein, tournerent eux-mêmes le flanc gauche du corps qui ménaçoit le leur, le mirent en déroute, & le ſuivirent aſſez loin pour ſe trouver ſans le ſavoir vis-à-vis le camp des Allemands. Ce camp étoit placé en potence & un peu en arriere de la ligne. Arnold & Lincoln, animés par le ſuccès, attaquerent & enleverent les retranchemens : tous deux acheterent la victoire au prix de leur ſang; tous deux eurent la jambe fracaſſée * d'un coup de fuſil. J'ai vu l'endroit où Arnold, réuniſſant la hardieſſe d'un *Jokey* ** à celle d'un ſoldat, ſauta à cheval le retranchemen des ennemis. C'étoit, comme tous ceux de ce pays-ci, une eſpece de parapet, fait avec des troncs d'arbres placés les uns ſur les autres. Ce combat fut très-vif, & les ſapins qui ſont déchirés par les coups de fuſil & les boulets de canon, en offrent un témoignage qui ſe perpétuera long-tems; car le terme de leur exiſtence paroît auſſi éloigné que l'époque de leur naiſſance.

Je continuai ainſi ma reconnnoiſſance juſqu'à la nuit; tantôt

* Lincoln ne fut bleſſé que le lendemain.

** Nom qu'on donne en Amérique aux Maquignons, comme à tous ceux qui dreſſent les chevaux.

marchant dans la neige où j'enfonçois juſqu'au genoux ; tantôt cheminant en traîneau avec encore moins de ſuccès, mon conducteur ayant pris la peine de me verſer, fort doucement à la vérité, ſur un beau tas de neige. Enfin après avoir parcouru les lignes de Burgoyne, je deſcendis au grand chemin, paſſant dans une prairie où il avoit établi ſon hôpital. Je voyageai enſuite plus facilement, & j'arrivai à Saratoga à ſept heures du ſoir, ayant fait trente-ſept milles dans cette journée. Nous trouvâmes de bonnes chambres bien échauffées, un excellent ſouper, & une converſation très-agréable & très-gaie ; car le Général Schuyler eſt encore plus aimable quand il n'eſt pas avec ſa femme, en quoi il reſſemble à beaucoup de maris européens. Il nous donna des inſtructions pour la courſe que nous devions faire le lendemain, tant au fort *Edouart* qu'à la grande cataracte de la riviere d'Hudſon, qui eſt à huit mille au deſſus de ce fort, & à dix du lac *George*.

En conſéquence de ces arrangemens, nous partîmes le lendemain matin à huit heures, avec les Majors Greme & poppam, qu'il nous avoit donnés pour nous accompagner. Nous remontâmes la rive droite de l'Hudſon pendant trois milles à peu-près, avant de trouver un endroit sûr pour paſſer cette riviere en traîneau. Celui que nous choisîmes ne nous expoſoit à aucun danger, la glace étant auſſi épaiſſe qu'on pouvoit le deſirer ; mais en approchant de la rive oppoſée, les bords me parurent ſi hauts & ſi eſcarpés que je ne concevois pas que nous duſſions les monter. Comme mon principe eſt de ne porter aucun jugement ſur les choſes que je ne connois pas, & de m'en rapporter toujours, ſur les chemins comme ſur la navigation, aux gens qui en ont un uſage habituel, j'étois tranquille dans mon traîneau attendant l'événement ; lorſque mon conducteur, qui étoit un fermier du pays, *appella* ſes chevaux par un cri féroce, aſſez ſemblable à celui des Sauvages : auſſitôt, ſans qu'on les frappât le moins du monde, ils enleverent le traîneau, & en trois ſauts ils ſe trouverent au haut d'un eſcarpement élevé de vingt pieds, & preſqu'à pic.

Le chemin du fort Edouard cotoye preſque toujours la riviere,

mais souvent on la perd de vue dans les bois de sapins qu'il faut traverser. De tems à tems on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les Sauvages.... Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miss Mac-Rea étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un Officier Anglois, qui triompha en même tems de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere de se retirer dans sa maison de campagne : il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de Miss Mac-Rea étoit dans cette armée ; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouser & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée : ces Sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis ; ils pillerent la maison de Miss Mac-Rea & l'enleverent elle-même. Lorsqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut question de savoir à qui elle appartiendroit ; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *Tomahawk*.* Le récit de cette funeste catastrophe, en me faisant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la personne de l'Officier Anglois, à qui il étoit permis d'écouter à-la-fois sa passion & son devoir. Je sais qu'une mort si cruelle & si imprévue fourniroit un sujet très pathetique pour un drame ou pour une élégie : mais la séduction de l'éloquence & de la poésie, peut seule attendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause ; car tel est le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortège naturel ; & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

* C'est ce que les Canadiens appellent *casse-tête*.

A meſure qu'on approche du fort Edouard les habitations deviennent plus rares. Ce fort a été conſtruit à ſeize milles de Saratoga dans un petit vallon près de la riviere, ſeul endroit qui ne ſoit pas couvert de bois & où l'on puiſſe voir à une portée de fuſil autour de ſoi. Autrefois il conſiſtoit en un quarré, fortifié de deux baſtions du côté de l'eſt, & de deux demi-baſtions du côté de la riviere ; mais on a abandonné cette ancienne fortification, parce qu'elle étoit trop commandée, & on a conſtruit ſur un lieu plus élevé, une grande redoute avec un ſimple parapet & une mauvaiſe paliſſade : au dedans eſt une petite caſerne, qui peut contenir deux cens ſoldats. Tel eſt ce fort Edouard dont on a tant parlé en Europe, quoiqu'il n'ait jamais été en état de réſiſter à cinq cens hommes qui meneroient avec eux quatre pieces de campagne. Je m'y arrêtai une heure, afin de laiſſer repaître mes chevaux, & vers midi je me remis en chemin pour remonter juſqu'à la cataracte, qui eſt à huit milles au-delà. En ſortant du vallon, & en ſuivant le chemin du lac George, on trouve une poſition aſſez militaire, qui a été occupée pendant l'autre guerre : c'eſt une eſpece de camp retranché, ou qu'on peut retrancher avec des abattis ; il garde le débouché des bois & commande le vallon.

A peine avois-je perdu de vue le fort Edouard, que le ſpectacle de la dévaſtation s'offrit à mes regards, & continua de les affliger juſqu'à l'endroit où je m'arrêtai. Au milieu de ces antiques forêts, la paix & l'induſtrie avoient conduits des cultivateurs, des hommes heureux juſqu'à l'époque de la guerre. Ceux qui ſe trouverent ſur le chemin de Burgoyne, en éprouverent ſeuls les malheurs ; mais lors de la derniere invaſion des Sauvages, la déſolation s'eſt étendue depuis le fort Schuyler * juſqu'au fort Edouard. Je ne vis donc autour de moi que les reſtes des incendies : quelques briques que le feu n'avoit pu détruire, indiquoient ſeules la place où les maiſons avoient été bâties ; tandis que les *fences* encore entieres & les champs defrichés, annonçoient que ces déplorables habitations avoient été autre-

* Les Anglois l'appellent le fort *Stanwix*.

fois le séjour de la richeſſe & du bonheur. Arrivés à hauteur de la cataracte, il nous fallut ſortir de nos traîneaux & marcher un demi-mille pour gagner le bord de la riviere. La neige avoit quinze pouces de haut, ce qui rendoit cette promenade un peu pénible, & nous obligeoit à marcher les uns derriere les autres afin de frayer un ſentier. Tour à tour chacun prenoit la tête de cette petite colonne, à peu près comme les Oyes ſauvages ſe relayent pour occuper le ſommet de l'angle qu'elles forment en volant. Mais quand notre marche auroit été encore plus pénible, le ſpectacle de la cataracte nous en auroit bien dédomagé. Ce n'eſt point une nappe d'eau comme à *Cohos* & à *Totohaw* : la riviere reſſerrée, & interrompue dans ſon cours par différens rochers, gliſſe au milieu d'eux & ſe précipite obliquement en formant pluſieurs caſcades. Celle de Cohos eſt plus majeſtueuſe, celle-ci plus effrayante : la riviere des Mohawks ſemble ſe laiſſer tomber de ſon propre poids ; celle d'Hudſon ſe tourmente & ſe courrouce, elle écume & tourbillonne, & fuit comme un ſerpent qui s'échape en menaçant encore par d'horribles ſiflemens.

Il étoit près de deux heures lorſque nous eumes regagné nos traîneaux : il nous reſtoit ving-deux milles à faire pour retourner à Saratoga ; ainſi nous revînmes ſur nos pas le plus vîte qu'il nous fut poſſible ; mais il fallut encore s'arrêter au fort Edouard pour donner à manger à nos chevaux. Nous employâmes ce tems, comme nous avions fait le matin, à nous chauffer au foyer des Officiers qui commandent la garniſon. Ils ſont au nombre de cinq, & celui des ſoldats eſt de cent cinquante à-peu-près. C'eſt pour tout l'hiver qu'on les a placés dans ce déſert, & je laiſſe à penſer ſi cette garniſon eſt plus gaie que celle de Gravelines ou de Briançon. Au bout d'une heure nous nous remîmes en chemin, & la nuit ne tarda pas à venir ; mais avant qu'elle fut obſcure, j'eus la ſatisfaction de voir le premier gibier que j'aie apperçu dans mon voyage : c'étoit une compagnie de cailles ; quelques uns les appellent perdrix, quoiqu'elles reſſemblent beaucoup plus aux cailles. Elles étoient perchées ſur une fence au nombre de ſept. Je ſortis de mon traîneau pour les conſidérer de plus près ; elles me laiſſerent approcher juſqu'à quatre pas :

je fus obligé pour les voir voler de leur jeter ma canne ; alors elles partirent toutes enſemble, & je trouvai que leur vol étoit ſemblable à celui des perdrix. Elles ſont plus groſſes que les cailles, dont elles ont tout le plumage ; mais leur bec eſt ſemblable à celui des perdrix, & comme celles-ci elles ſont ſédentaires.

Notre retour fut heureux & prompt : il ne pouvoit fournir d'autre événement que le ſecond paſſage de la riviere & la deſcente de l'eſcarpement que nous avions monté. J'attendois cette nouvelle épreuve avec autant de confiance que la premiere ; mais un traîneau qui marchoit devant le mien, s'étant arrêté à cet endroit, & l'obſcurité de la nuit m'empêchant de rien diſtinguer, je crus qu'on ſe diſpoſoit à mettre pied à terre & je n'héſitai pas à ſuivre cet exemple. Le premier traîneau étoit celui du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas : à peine étois-je à terre que je vis ce traîneau partir avec toute ſa charge, & gliſſer le long de l'eſcarpement avec une telle rapidité qu'il ne put s'arrêter qu'à trente pas de là. C'eſt qu'on ne fait pas plus de façons pour deſcendre ces eſcarpemens que pour les monter : les chevaux accoutumés à cette manœuvre, ſe précipitent auſſi rapidement qu'ils s'élancent ; de ſorte que le traîneau gliſſant comme la *ramaſſe* du Mont-Cennis, ne peut atteindre leurs jambes de derriere & les faire tomber.

A ſix heures & demie, nous étions rendus chez le Général Schuyler, & cette ſoirée fut auſſi agréable que la précédente.

Le 31 nous montâmes à cheval à huit heures du matin. M. Schuyler, nous conduiſit lui-même au camp que les Anglois occupoient lorſque le Général Burgoyne capitula. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide, mais il nous étoit néceſſaire à tous égards ; car outre que cet événement s'étoit paſſé ſous ſes yeux, & qu'il étoit mieux que perſonne en état d'en rendre compte, il ne falloit pas moins que le propriétaire même du terrein pour nous conduire ſûrement à travers des bois, des fences & des retranchemens couverts d'un pied de neige.

En jettant les yeux ſur la carte, on verra que Saratoga eſt ſitué au bord d'une petite riviere qui vient du lac de ce nom, & qui

ſe jette dans celle d'Hudſon. Sur la rive droite de *Fishkill-creek*; c'eſt le nom de cette petite riviere, ſe trouvoit autrefois une belle maiſon de campagne appartenante au Général Schuyler ; une groſſe ferme qui en dépend, ainſi que deux ou trois moulins à ſcie, un meeting-houſe & trois ou quatre maiſons médiocres, compoſoient toutes les habitations de ce lieu célebre, dont le nom paſſera à la derniere poſtérité. Lorſqu'après l'affaire du 7 Octobre, le Général Burgoyne commenca ſa retraite, il ſe mit en marche la nuit du 8 au 9, & ne parvint que le 13 à paſſer la creek; tant il avoit eu de peine à traîner ſon artillerie, qu'il s'opiniatra à conſerver, quoique la plupart des chevaux de traits euſſent été tués, ou fuſſent morts de miſere. Il employa donc quatre jours à faire huit milles de chemin, ce qui donna le tems aux Américains de le ſuivre ſur la rive droite de l'Hudſon, & de le précéder ſur la rive gauche, où ils occuperent en force tous les paſſages. Le Général Burgoyne fut à peine de l'autre côté de la creek, qu'il fit mettre le feu à la maiſon du Général Schuyler, plutôt par humeur que pour la ſûreté de ſon armée; puiſque cette maiſon placée dans un fond, ne pouvoit offrir aucun avantage aux Américains, & que d'ailleurs il laiſſa ſubſiſter la ferme qui eſt maintenant le ſeul aſyle du propriétaire. C'eſt là que M. Schuyler nous a logés dans quelques chambres qu'il a fait accommoder, en attendant que des circonſtances plus heureuſes lui permettent de bâtir un autre maiſon. La creek coule entre deux eſcarpemens dont les ſommités ſont à peu-près de même hauteur ; elle deſcend enſuite par pluſieurs rapides qui font tourner les moulins. Là le terrein eſt plus ouvert & continue ainſi juſqu'à la riviere du nord ; c'eſt-à-dire l'eſpace d'un demi-mille. Quant à la poſition du Général Burgoyne, il eſt difficile de la décrire, parce que le terrein eſt très-irrégulier, & que ce Général ſe trouvant entouré, fut obligé de diviſer ſes troupes en trois camps, qui formoient trois fronts différens ; l'un faiſant front à la creek, l'autre à la riviere d'Hudſon, & le troiſieme aux montagnes du côté de l'oueſt. Le plan du Général Burgoyne donne une idée aſſez juſte de cette poſition qui ne fut pas mal priſe, & qui n'eſt vicieuſe que du côté des Allemands, où le terrein forme une rampe dont la pente étoit

contre eux. Tout ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver, c'eſt que les bois vont toujours en s'élevant vers l'oueſt ; de ſorte que le Général Burgoyne put bien occuper quelques mamelons avantageux, mais jamais les ſommités. Auſſi le Général Gates arrivé à Saratoga preſqu'auſſitôt que les Anglois, fit paſſer deux milles hommes audelà de la creek, leur ordonnant de ſe retrancher, & de conſtruire une batterie de deux pieces de canon. Elle commença à tirer le 14, & ne laiſſa pas d'incommoder les Anglois. Le Général Schuyler critique cette poſition ; il prétend que ce corps étoit aſſez évacué pour être compromis ſans être aſſez fort pour s'oppoſer à la retraite des ennemis. Mais ſi l'on fait attention que le poſte de ces deux mille hommes étoit établi dans des bois très-fourrés ; qu'il étoit défendu par des abatis, & qu'il trouvoit une retraite sûre dans l'immenſe forêt qui étoit derriere lui ; que d'ailleurs il s'agiſſoit d'harceler un ennemi qui fuyoit & dont le courage étoit abatu : on croira avec moi que cette critique eſt encore plus d'un rival ſévere, que d'un tacticien ſavant & méthodique. Quoiqu'il en ſoit, il reſte toujours certain que le Général Burgoyne n'avoit d'autre parti à prendre que de laiſſer égorger ſes troupes, ou de capituler. Son armée n'avoit que pour cinq jours de vivres ; il lui étoit donc impoſſible de garder ſa poſition. On lui propoſa de rétablir un ancien pont de bateaux, qui avoit été conſtruit devant le camp même ; mais un corps de deux milles hommes s'étoit déja poſté ſur les hauteurs de l'autre côté de la riviere, où il avoit élevé une batterie de deux pieces de canon. Si on entreprenoit de remonter par la rive droite pour gagner les gués qui ſont près du fort Edouard, on avoit des ravins à paſſer & des chemins à racommoder ; d'ailleurs ces défilés étoient déja occupé par les milices, & il falloit les combattre à l'avant-garde, tandis qu'on avoit une armée entiere ſur ſes derrieres & ſur ſes flancs. A peine reſtoit-il le tems de délibérer : les boulets de canon commençoient à tomber dans le camp ; il en vint un dans la maiſon où l'on tenoit Conſeil de guerre, de ſorte qu'on fut obligé de la quitter pour ſe réfugier dans les bois.

Qu'on rapproche maintenant la ſituation du Général Burgoyne,

raſſemblant ſes trophées à Ticonderoga, & publiant ſon orgueuilleux manifeſte, de celle où il ſe trouva, lorſque vaincu & environné par une troupe de payſans, il ne lui reſta pas même une place où il pût diſcuter quelle ſorte de ſupplication il convenoit de de leur faire. J'avoue que lorſque j'ai été conduit à l'endroit où les Anglois ont mis bas les armes, & à celui où ils ont défilé devant l'armée de Gates, j'ai partagé le triomphe des Américains, & j'ai admiré en même-tems leur nobleſſe & leur magnanimité; car les ſoldats comme les officiers virent paſſer leurs préſomptueux & ſanguinaires ennemis, ſans leur faire le moindre outrage, ſans laiſſer échapper un geſte, un ſourire inſultant. Ce ſilence majeſtueux réfutoit d'une maniere bien ſenſible les vaines déclamations du Général Anglois, & ſembloit atteſter tous les droits que nos alliés avoient à la victoire. Le haſard ſeul donna lieu à une alluſion que le Général Burgoyne parut ſentir vivement. C'eſt l'uſage en Angleterre & en Amérique, lorſqu'on approche de quelqu'un pour la premiere fois, de lui dire : *I am very happy to ſee you ; Je ſuis très-aiſe de vous voir*, le Général Gates ſe ſervit de cette formule en abordant le Général Burgoyne. Je le crois bien, répondit ce dernier, la fortune de ce jour eſt entiérement pour vous, *I think it, the fortune of the day is entirely you.* Le Général Gates ne parut pas faire attention à cette réponſe ; il conduiſit Burgoyne chez lui, où il lui donna un très-bon dîner, ainſi qu'à la plupart des officiers Anglois. On mangea, on but largement, & chacun parut oublier, ou ſes malheurs ou ſes ſuccès.

Avant le dîner, & au moment où les Américains ſe partageoient les Officiers Anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de *Riedeſell*, femme du Général *Brunſwikois.* M. Schuyler, qui avoit ſuivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la mena dans ſa tente ; il s'y rendit bientôt après, & la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un Sauvage ſemblable à ceux qui avoient ſuivi l'armée Angloiſe. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de ſix ou ſept ans. Le Général

Schuyler les careſſa beaucoup ; ce ſpectacle attendrit Madame de Riedezell & la raſſura en un inſtant : *vous êtes tendre & ſenſible* lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conſéquence de la capitulation, l'armée Angloiſe fut conduite à Boſton : pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux : on étoit embarraſſé de trouver, près d'Albany, un quartier convenable pour le Général Burgoyne & ſa ſuite. M. Schuyler offrit ſa belle maiſon dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y reſtoit pour viſiter les ruines de ſon autre maiſon que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à ſa femme de préparer tout pour le recevoir auſſi bien qu'il ſeroit poſſible, & ſes intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très-bien accueilli par Madame Schuyler & ſa petite famille. Il fut logé dans le meilleur appartement de la maiſon. Le ſoir on lui ſervit un excellent ſouper, dont on lui fit les honneurs avec tant de grace qu'il fut attendri juſqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond ſoupir : *En vérité c'eſt en trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur aſyle.* Cependant le lendemain matin ſes diſgraces lui furent rappellées par une avanture qui auroit parue gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit, mais comme il avoit une ſuite, où ſi l'on veut une *famille* très-nombreuſe, on fut obligé d'étendre des matelats à terre pour faire coucher quelques officiers auprès de lui. Le ſecond fils de M. Schuyler, âgé alors de ſept ans, petit enfant gâté, comme le ſont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maiſon dès le matin, ſelon ſa coutume ; il ouvrit la porte du ſalon, éclata de rire en voyant ces Anglois raſſemblés, & refermant la porte ſur lui, il leur dit : *vous êtes tous mes priſonniers.* Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus triſtes qu'ils ne l'étoient la veille.

J'eſpere qu'on me pardonnera de raconter ces petites anecdotes, qui ne m'ont peut-être parues intéreſſantes que par cette

ſeule raiſon, que je les ſais d'original, & que je les ai appriſes ſur les lieux mêmes. D'ailleurs un ſimple journal mérite quelqu'indulgence, & quand on n'écrit pas l'hiſtoire, il eſt permis d'écrire des hiſtoriettes. Déſormais je n'ai plus qu'à prendre congé du Général Schuyler, que ſes affaires retiennent à Saratoga, & à retourner ſur mes pas le plus vîte qu'il m'eſt poſſible, pour me rendre à Newport.

En repaſſant près de Beams's height & de Stillwater, j'eus encore occaſion d'examiner le flanc droit du camp que le Général Burgoyne avoit occupé : il me parut que le plan m'en avoit donné une idée aſſez exacte. On m'avoit aſſuré que je pourrois retourner à Albany par le chemin de l'eſt, mais en arrivant à Half-moon j'appris que les glaces étoient rompues en pluſieurs endroits ; de ſorte qu'après m'être repoſé quelques tems dans une jolie auberge, tenue par Madame *People*, veuve d'un Hollandois, je repris le chemin de la riviere des Mohawks ; je la paſſai ſans accident & j'arrivai à Albany vers ſix heures du ſoir. Nous nous raſſemblâmes auſſitôt (je parle ſeulement des ſix voyageurs François) pour prendre des meſures pour notre retour. Il n'y avoit pas un moment à perdre, car les vents avoient tourné au ſud & le dégel commençoit : or il pouvoit fort bien arriver que nous fuſſions retenus très-long-tems à Albany. En effet, lorſqu'on ne peut pas traverſer la riviere ſur la glace, on eſt quelquefois obligé d'attendre huit ou dix jours avant qu'elle ſoit navigable & qu'on puiſſe la traverſer au ferry : il falloit donc partir le plutôt poſſible ; mais comme nous étions trop de monde pour pouvoir voyager enſemble, il fut réſolu que le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons partiroient le lendemain à la pointe du jour, & qu'ils iroient coucher à trente milles d'Albany ; que pour moi je ne partirois qu'à midi, & que je m'arrêterois à *Kinderhook*. Le Vicomte de Noailles avoit laiſſé ſes chevaux de l'autre côté de la riviere & il y avoit déja fait paſſer ſon traîneau ; rien ne s'oppoſoit donc à ſon départ, la glace étant certainement aſſez épaiſſe pour permettre de paſſer à pied. Ma ſituation étoit toute différente, j'avois deux traîneaux à Albany : ils appartenoient à l'Etat, & c'étoit l'Aide-Quartier-Maître général, un excellent homme

homme appellé M. *Quakerbush*, qui me les avoit fournis. Mon intention étoit de les payer, mais il ne voulut jamais y consentir, m'assurant qu'il suffiroit que je les remisse au Quartier-maître de l'Etat de Rhode-Island, qui les renverroit par la premiere occasion. En effet, il existe encore sur le continent un arrangement très-commode pour les militaires, & pour tous ceux qui sont chargés de quelques commissions pour le service public : chaque Etat entretient des chevaux dont on peut se servir pour voyager ; avec cette attention seulement, de les remettre au Quartier-maître de l'endroit où on les laisse. Dans les Etats du nord il y a aussi des traîneaux destinés au même usage.

Comme nous étions à délibérer sur notre voyage, le Colonel *Hughes*, Quartier-maître de l'Etat de New-York, vint nous trouver : il arrivoit d'une course qu'il avoit faite du côté de Fishkill, & il nous témoigna beaucoup de regret de ne s'être pas trouvé à Albany pendant notre séjour. Je répéterai ici ce que j'ai déja dit ailleurs ; c'est qu'il est impossible d'imaginer une politesse plus franche & plus noble, une obligeance plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers Américains à qui j'ai eu affaire. M. Hughes voulut se charger lui-même de me conduire de l'autre côté de la riviere, & il me promit de venir me prendre le lendemain matin à onze heures.

J'avois fait assez de chemin dans la journée pour espérer un sommeil paisible, & je comptois avec quelque raison sur une bonne nuit ; mais à quatre heures du matin je fus réveillé par un coup de fusil tiré tout près de mes fenêtres : je prêtai l'oreille & je n'entendis aucun cri, aucun mouvement dans la rue ; ce qui me fit penser que c'étoit quelque fusil qui étoit parti de lui même, sans causer aucun accident. J'essayai donc de me rendormir. Un quart d'heure après un nouveau coup de fusil ou de pistolet interrompit mon sommeil : celui-ci fut suivi de quelques autres ; de sorte que je ne doutai plus que ce ne fut quelque réjouissance, quelque fête semblable à nos baptêmes de village. A la vérité, l'heure me paroissoit un peu indue : enfin plusieurs voix qui se mêloient à cette mousquetterie & qui crioient *New-year*, *nouvel an* ; m'avisèrent que nous étions au premier de Janvier, & je con-

clus que MM. les Américains célébroient ainſi l'année qui commençoit. J'avoue que cette maniere de la fêter ne me plut pas infiniment : cependant il fallut prendre patience; mais au bout d'une demi-heure, j'entendis un bruit confus de plus de cent perſonnes, la plupart enfans ou jeunes gens, qui s'aſſembloient ſous mes fenêtres. Bientôt je fus encore mieux averti de leur voiſinage, car ils tirerent pluſieurs coups de fuſil, frapperent rudement à la porte & jetterent des pierres dans mes vîtres. Le froid & la pareſſe me retenoient toujours dans mon lit ; mais M. Linch ſe leva, entra dans ma chambre & me dit, que sûrement ces gens-là vouloient me faire honneur & en même tems me demander de l'argent. Je le priai de deſcendre & de leur donner deux louis : il les trouva déja maîtres de la maiſon, & buvant le rum de mon hôte. Au bout d'un quart d'heure ils s'en allerent courir d'autres rues, & le bruit ne diſcontinua pas juſqu'au grand jour. En me levant j'appris par mon hôte, que l'uſage du pays étoit, que le premier jour de l'an, les jeunes gens, les valets, les negres même, alloient dans toutes les tavernes & dans beaucoup d'autres maiſons, ſouhaiter la bonne année & demander à boire. Il n'y avoit donc rien de particulier pour moi dans cette affaire, & il ſe trouva qu'à l'exemple des Empereurs Romains, j'avois fait une gratification au peuple. Le matin, lorſque je ſortis pour prendre congé du Général Clinton, je ne rencontrai que des gens ivres dans les rues ; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit de les voir marcher, courir même ſur le verglas, ſans tomber ni faire un faux pas, tandis que j'avois la plus grande peine à me tenir ſur mes jambes.

Lorſque mes traîneaux furent prêts, j'en pris un pour aller prendre congé de Madame Schuyler & de ſa famille ; puis je revins trouver le Colonel Hughes qui m'attendoit à l'entrée de la ville. Il avoit appris depuis que nous nous étions quittés, que le Baron de Monteſquieu étoit petit fils de l'auteur de l'*Eſprit des Loix*. Joyeux de cette découverte, il me pria de le préſenter de nouveau à celui qui portoit un nom ſi reſpectable ; & quelques momens après, comme je lui témoignois toute ma ſenſibilité pour les ſervices qu'il me rendoit, & en même tems mon regret

de ne pouvoir m'acquiter envers lui, il me dit avec un ſentiment vraiment aimable : « Eh-bien ! puiſque vous voulez faire quelque » choſe pour moi, tâchez de me procurer un exemplaire fran- » çois de l'Eſprit des Loix. Je ne parle pas votre langue, mais » j'entend vos livres, & mon bonheur ſera de lire celui-là » dans l'original. » Je lui promis de lui en faire tenir un exemplaire, & j'ai été aſſez heureux pour pouvoir m'acquitter de ma parole à mon retour à Newport. Après cette converſation, il me conduiſit au bord de la riviere, à l'endroit qu'il croyoit le plus sûr ; mais comme je commençois à m'aventurer, la premiere choſe que je vis fut un traîneau dont les chevaux s'abîmoient ſous la glace, à-peu-près à vingt pas de moi. Je laiſſe à juger de ma conſternation ; il falloit retourner ſur mes pas, il falloit peut-être reſter encore huit jours à Albany pour attendre que le dégel fut complet & la riviere débarraſſée des glaçons. Le Colonel Hughes me dit de retourner à mon auberge & de m'y tenir bien tranquille, tandis qu'il alloit envoyer un homme à cheval le long de la riviere, s'enquérir s'il y avoit un endroit où on put encore la paſſer. Cependant trois traîneaux qui apportoient du rum pour les magaſins de l'Etat, paroiſſoient à l'autre rive & vouloient riſquer le paſſage : auſſitôt il envoya un homme à pied pour les arrêter, après quoi nous nous ſéparâmes aſſez triſtement. Mais vers une heure après-midi, tandis que j'étois à lire au coin de mon feu, le ſecrétaire de M. Hughes entra, & me dit que les traîneaux qu'on avoit voulu arrêter, s'étoient obſtinés à paſſer ; qu'ils en etoient venus à bout en évitant le trou qu'avoient fait les mêmes chevaux que j'avois vu s'enfoncer, & ſortir enſuite avec bien de la peine. Comme le dégel continuoit, je n'avois pas un inſtant à perdre ; je fis atteler & je partis ſur-le-champ, toujours ſous les auſpices du Colonel Hughes qui m'attendoit au bord de la riviere. Lorſque je fus près de l'autre rive je me ſéparai de lui ; mais il me fallut faire encore un demi-mille ſur la glace avant de gagner une rampe qui me conduiſit au grand chemin ; alors tous les périls furent paſſés, & j'arrivai aiſément à Kinderhook vers ſix heures du ſoir.

Le lendemain je partis à neuf heures du matin, & après avoir

passé le pont de Kinderhook, je laissai sur la droite le chemin de Claverak, pour suivre celui de *Nobletown*. Je m'arrêtai dans ce town-ship où je descendis à *Makingston-Tavern*, petite auberge assez propre, & où deux voyageurs peuvent loger commodément. J'eus occasion de causer avec le cousin & le voisin de M. Makingston, qui porte le même nom que lui. Il a été Major dans l'armée Américaine, & il a reçu en Canada un coup de feu qui lui traversoit la cuisse : il m'a conté que les nerfs ayant été offensés par la blessure, & ensuite racourcis, il étoit resté boiteux pendant plus d'un an ; mais qu'à l'affaire de Prince-Town, après avoir fait dix-huit milles à pied, il lui arriva de sauter une barriere, & que dans l'effort qu'il fit, les nerfs racourcis se rompirent, ou plutôt s'allongerent, de façon qu'il n'a pas boité depuis.

Dès que mes chevaux eurent pris un peu de repos, je me remis en route, & continuant de cheminer dans les bois & les montagnes, je n'arrivai à *Shefield* qu'à nuit tombante. Je traversai toute cette cette ville, qui a près de deux milles de longueur, avant de trouver l'auberge de M. *Dewy*. Shefield est un très-joli endroit ; les maisons y sont fréquentes & bien bâties, & le grand chemin qui les sépare a plus de cent pas de large. Pour mon auberge, elle me plut dès le moment que j'y entrai : les hôtes m'en parurent honnêtes & bien élevés ; j'admirai sur-tout une fille de douze ans qui avoit toute la beauté de son âge, & que *Greuze* auroit été trop heureux de prendre pour modele, lorsqu'il fit son charmant tableau de la jeune fille qui pleure son serin. Lorsque je fus dans la chambre qui m'étoit destinée, je m'amusai à regarder quelques livres dispersés sur des tables ; le premier que j'ouvris étoit *l'Abrégé de la Philosophie de Newton*. Cette découverte m'engagea à faire quelques questions à mon hôte sur la Physique & la Géométrie ; je trouvai qu'il en savoit beaucoup, & de plus qu'il étoit très-modeste & de très-bonne compagnie. Il est *Surveyor*, c'est-à-dire Arpenteur, place qui donne beaucoup d'occupations dans un pays où l'on a perpétuellement des terreins à mesurer, & des limites à fixer.

Le 3 au matin je vis avec chagrin que le tems, qui jusques-là

avoit été toujours incertain, se décidoit au dégel. J'avois à traverser les *Green-woods* (*bois verds*) pays désert, âpre & difficile. Ce qui restoit de neige sur la terre me faisoit encore espérer que je pourrois continuer ma route en traîneau : je conservai donc les miens, & j'allai assez bien jusqu'à *Canaan*, petite ville située sur la rive gauche de *l'Housatonick*, à sept milles de *Shefield meeting-house*. Là je tournai sur la gauche, & je commençai à gravir les montagnes. Malheureusement la neige me manquoit à mesure qu'elle m'étoit plus nécessaire. Il me fallut presque toujours marcher à pied pour soulager mes chevaux qui étoient obligés, tantôt d'arracher mon traîneau de la boue, tantôt de le faire passer par dessus des pierres hautes de deux ou trois pieds. Ce chemin est en effet si raboteux qu'il ne permet guere de se servir des traîneaux, à moins qu'il n'y ait un pied & demi de neige sur la terre. Ce ne fut donc pas sans beaucoup de peine que je parvins à faire quinze milles avant de m'arrêter à une mauvaise auberge dépendante de *Norfolk*. En sortant de cette auberge, je me trouvai dans les *Green-woods*. Cette forêt appartient à la même chaîne de montagnes que j'avois traversée en allant à Fish-kill par le chemin de Lichfield ; mais elle a cela de particulier que les arbres en sont superbes ; ce sont des sapins si forts, si droits & si élevés, que je ne crois pas qu'il y en ait de pareils dans toute l'Amérique Septentrionale. Je regrette que *Salvator Rose*, ou *Gaspard Poussin* n'aient pas vu le tableau imposant & vraiement *grandioso* que présente une vallée profonde, où coule la petite riviere appellée *Naragontad*. Cette vallée paroît encore resserrée par les immenses sapins dont elle est ombragée, & dont quelques-uns s'élevant obliquement, semblent réunir leur sommets pour intercepter les rayons du soleil. Lorsqu'on a passé cette riviere, on monte pendant l'espace de quatre ou cinq milles, & on descend ensuite aussi long-tems ; mais toujours en sautant de grosses pierres qui traversent le chemin, & lui donnent la forme d'un escalier. C'est là qu'un de mes traîneaux se brisa. Je ne savois comment faire pour le réparer, car la nuit approchoit, & je me croyois dans le désert le plus inhabité : j'essayai de faire marcher encore cette voiture,

toute boiteuſe & briſée qu'elle étoit, & ce premier eſſai n'avoit rien d'encourageant, lorſqu'au bout de de deux cens pas je trouvai une petite maiſon, & vis-à-vis de cette maiſon une forge: le feu étoit allumé, & le maréchal travailloit. Un pilote qui découvre une terre dans des mers inconnues, n'eſt pas plus ſatisfait que je le fus à cette vue. Je priai bien poliment cet honnête homme de quitter ſon ouvrage pour racommoder mon traîneau: il y conſentit, & je continuai de ſuivre à pied celui qui étoit encore en bon état, déſeſpérant de revoir jamais l'autre; cependant il arriva tout au plus une heure après moi. Telles ſont les reſſources que les voyageurs trouvent en Amérique, & telle eſt l'excellente police de ce pays, que nul chemin n'eſt dépourvu de ce qui peut ſervir à leurs beſoins.

Cette journée étoit deſtinée à me faire éprouver toute ſorte de contrariété. Il étoit ſept heures du ſoir lorſque j'arrivai à *New-Hartford*, où j'eſpérois trouver une bonne auberge appellée *Gilbert's houſe*. Trois Officiers Américains qui m'avoient aiſément paſſé, parce qu'ils étoient à cheval, avoient eu l'honnêteté d'aller plus loin pour me laiſſer la maiſon toute entiere; mais lorſque j'y entrai, on me dit & on me prouva qu'il étoit impoſſible de me loger; en effet on la racommodoit, & les maçons travailloient par-tout. Il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance que l'auberge d'un certain M. *Caſe*, qui eſt à deux milles plus loin, & au delà de la riviere de Farmington; mais ayant appris que les Officiers Américains y étoient allés, je demandai ſi je ne trouverois pas auſpice ailleurs. On m'adreſſa à une vieille femme, nommée Madame *Wallen*, qui avoit tenu auberge autrefois, & on me fit eſpérer qu'elle voudroit bien me recevoir. Je continuai donc de ſuivre à pied mon traîneau. Arrivé enfin, & non ſans peine, à la porte de Madame Wallen, j'implorai humblement ſon hoſpitalité. Elle conſentit à me loger, & ne le fit que pour me rendre ſervice. Je reſtai quelque tems dans cette maiſon qui avoit l'air très-pauvre; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de *Caſe*, s'informer ſi j'y trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une: j'y allai à pied, laiſ-

ſant mes chevaux dans l'autre maiſon, & je fus aſſez heureux pour avoir un bon lit & un ſouper tel quel; mais que je trouvai très-bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois ſervi par une grande femme de vingt-cinq ans, d'une très-belle figure, & d'une taille noble & diſtinguée. Je demandai ſi c'étoit la fille de mon hôteſſe. Celle-ci qui étoit une bonne groſſe femme, aſſez curieuſe & aſſez bavarde & qui m'avoit déja pris en amitié, parce que je répondois à ſes queſtions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans; cependant elle en tenoit un dans ſes bras qu'elle careſſoit beaucoup, & dont elle paroiſſoit prendre grand ſoin. A qui appartient donc celui-ci, lui dis-je? A la grande femme que vous voyez, me répondit-elle.—— Et quel-eſt ſon mari? ——Elle n'en a pas. ——Elle eſt donc veuve? ——Non, elle n'a jamais eu de mari. C'eſt, ajouta-t'elle, une avanture malheureuſe qui ſeroit trop longue à vous conter: cette pauvre fille s'eſt trouvée dans le beſoin; je l'ai priſe chez moi & j'ai ſoin de la mere & de l'enfant..... Avancerai-je un paradoxe, ſi je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre choſe, combien les mœurs des Américains ſont pures & reſpectables. Chez eux le vice eſt ſi étranger, ſi rare, que le danger de l'exemple eſt preſque nul; de ſorte qu'une faute de ce genre eſt regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque, ſans prendre aucune meſure pour éviter la contagion. J'ajouterai, que l'acquiſition d'un citoyen eſt ſi précieuſe dans ce pays, qu'une fille en élevant ſon enfant, ſemble expier la foibleſſe qui lui a donné l'exiſtence. Ainſi, la morale qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la ſociété, ſemble quelquefois être locale & modifiée par les tems & les circonſtances. Lorſqu'un enfant ſans aſyle, ſans propriété, ſera un fardeau pour l'Etat, un être voué au malheur, ne devant ſa conſervation qu'à la pitié & non à l'utilité publique; on verra ſa mere humiliée, peut-être même punie, & alors on juſtifiera cette ſévérité par tous ces dogmes auſteres qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant.

Je m'étois propoſé de faire le lendemain une très-petite journée, puiſque je ne devois aller coucher qu'à Hartford, à quinze mil-

les seulement du lieu où j'étois ; cependant il me parut impossible de faire ce chemin autrement qu'à cheval : je laissai donc les deux traîneaux de l'Etat de New-York, chez M. Case, après lui avoir demandé un reçu, que j'ai remis depuis à M. Wadsworth. d'abord je n'eus pas lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris : je voyageai pendant quelque tems sur des hauteurs couvertes de neige, où les traîneaux auroient réussi à merveille ; mais en descendant vers la riviere de Farmington, je trouvai que le dégel étoit complet, & que la boue avoit pris la place de la neige. Les bois que je venois de passer, ne ressembloient pas aux *Green woods* ; ils étoient peuplés de petits sapins, dont le verd flattoit la vue, & dont le hasard avoit dessiné les chemins d'une maniere si heureuse, qu'on ne pourroit prendre un meilleur modele pour faire des *promenades angloises.*

Lorsque j'eus passé la riviere de Farmington, je montai une côte assez longue & assez roide, sur laquelle on trouve de tems à autres, des objets intéressans pour les amateurs de l'histoire naturelle. On y voit entr'autres, de grands quartiers de rochers, ou plutôt de gros blocs de pierre, qui n'ont aucune correspondance avec le reste de la montagne, & qui paroissent avoir été jetés là par quelque volcan. J'en remarquai un plus singulier que les autres, & je m'arrêtai pour le faire mesurer : c'étoit une espece de *socle* ou de quarré long, assez semblable au piedestal de la statue de Pierre le grand qu'on voit à Pétersbourg. Il a trente pieds de longueur sur vingt de hauteur & de largeur : du côté de l'est, il est fendu dans la plus grande partie de sa hauteur ; cette fente peut avoir un pied & demi de large par en haut, mais beaucoup moins par en bas. Quelques arbustes ont végétés dans le peu de terre qui s'y est rassemblé, & sur le sommet même du rocher, on voit un petit arbre dont je n'ai pu démêler l'espece. La pierre est dure & de la nature du quartz ; elle n'est en aucune façon volcanisée.

J'arrivai à Hartford vers trois heures. Ayant appris que M. Wadsworth étoit absent, je craignis de gêner sa femme & sa sœur si j'allois loger chez elles, & je m'établis dans une très-bonne auberge tenue par M. Bull, qu'on accuse d'être un peu *de l'autre*

tre côté de la queſtion, ce qui veut dire, en termes honnêtes, qu'on le croit Tory. Je me contentai donc d'aller faire une ſimple viſite à Madame Wadſworth, & de lui demander à déjeûner pour le lendemain. Le 5, je partis à onze heures ſeulement, quoique j'euſſe trente milles à faire pour arriver à Lebanon. Au paſſage du ferry, je rencontrai un détachement du régiment de Rhode-Iſland : c'eſt le même corps que nous avons eu avec nous tout l'été dernier ; mais depuis, il a été recruté & habillé. La plus grande partie des ſoldats ſont negres ou mulâtres ; mais ce ſont des hommes forts & robuſtes, & ceux que j'ai vu avoient très-bonne apparence. J'eus toute la journée un très-beau tems, & j'arrivai à Lebanon au coucher du ſoleil. Ce n'eſt pas à dire que je fuſſe rendu à *Lebanon meeting-bouſe*, où les Huſſards ſont en quartier & où le Duc de Lauzun a ſon logement ; il me fallut faire encore plus de ſix milles, voyageant toujours dans Lebanon. Qui ne croiroit après cela que je parle d'une ville immenſe ? Celle-ci eſt à la vérité une des plus conſidérables du pays, car elle a bien cent maiſons : il eſt inutile de dire que ces maiſons ſont très-éparſes, & diſtantes les unes des autres, ſouvent de plus de quatre ou cinq cens pas.

On croira aiſément que je ne fus pas fâché de me retrouver dans l'armée françoiſe, dont les Huſſards de Lauzun forment l'avant-garde, quoique leur quartier ſoit à plus de vingt-cinq lieues de Newport ; mais il n'eſt point de circonſtance où je n'éprouvaſſe beaucoup de plaiſir à me trouver avec M. de Lauzun. Depuis deux mois j'avois parlé & écouté, avec lui je converſai ; car il faut avouer que la converſation reſte encore l'appanage particulier des François aimables ; appanage précieux à notre nation, qu'elle néglige peut-être trop & qu'elle pourra perdre un jour. Un Anglois avoit coutume de garder le ſilence, parce que, diſoit-il, *parler nuit à la converſation*. Cette expreſſion biſarre renferme un grand ſens : tout le monde ſait parler, & perſonne ne ſait écouter ; de ſorte que la ſociété de Paris, telle que je l'ai laiſſée, reſſemble à un chœur d'opéra, que quelques coryphées ont ſeuls droit d'interrompre : chaque théatre a ſon coryphée particulier ; chaque théatre a ſes choriſtes qui répondent, & ſon

parterre qui applaudit ſans ſavoir pourquoi. Tranſplantez les acteurs, ou changez de théatre, la piece n'a plus d'effet. Heureux encore les Spectateurs, lorſque le répertoire eſt abondant, & que la même production n'eſt pas répétée juſqu'à ſatiété.

Me voilà bien loin de l'Amérique ; il faut pourtant que j'y retourne encore, & cette fois-ci ce ſera pour chaſſer des écureuils. M. le Duc de Lauzun me donna ce divertiſſement, qui eſt fort à la mode dans le pays. Ces animaux y ſont plus grands, & portent une plus belle fourrure qu'en Europe. Ils ſont comme les nôtres, très-adroits à ſauter d'arbre en arbre & à ſe coler contre les branches, de façon à ſe rendre preſqu'inviſibles. Il arrive ſouvent qu'on les bleſſe ſans pouvoir les faire tomber ; mais c'eſt un petit inconvénient : on appelle, ou on fait venir quelque particulier obligeant, qui met la coignée à l'arbre & l'abbat en peu de tems. Comme les écureuils ne ſont pas rares, on concluera que les arbres ſont très-communs & on aura raiſon. *

Au retour de la chaſſe, je dînai chez M. le Duc de Lauzun, avec le Gouverneur Trumbull & le Général Huntington. Le premier habite à Lebanon, & l'autre y étoit venu de *Norwich*. J'ai déja dépeint le Gouverneur Trumbull ; il ne s'agit plus que de ſe repréſenter ce petit vieillard, qui a tout le coſtume des premiers colons établis dans ce pays-ci, s'approchant d'une table déja entourée de vingt Officiers d'Huſſards, & ſans ſe déconcerter ni rien perdre de la roideur de ſon maintien, prononçant à haute voix une longue priere en forme de *Benedicite*. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il excite la riſée des auditeurs ; ils ſont trop bien élevés : il faut au contraire ſe figurer que vingt *Amen*

* Il y a auſſi dans le Conecticut un grand nombre *d'écureuils volans*. Ils ſont plus petits que les autres, auxquels ils reſſemblent aſſez par leur forme & par leur fourrure. On ſait que ce qui leur donne le nom *d'écureuils volans* eſt la facilité qu'ils ont de ſe ſoutenir long-tems en l'air, au moyen d'une longue membrane, ou d'une peau qui tient à la partie ſupérieure de leurs pattes : elle eſt repliée ſous leur ventre lorſqu'ils ſont en place ; mais lorſqu'ils veulent ſauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, & cette peau fait une eſpece de voile qui les ſoutient en l'air, & qui aide même à leur mouvement. On voit encore dans toute l'Amérique Septentrionale une autre eſpece d'écureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas ſur les arbres, & qu'ils habitent ſous terre comme les lapins. Leur poil eſt plus court, & d'une couleur fauve, rayée de noir. Ces animaux ſont très-jolis & peu farouches.

ſortent à la fois du milieu des quarante mouſtaches ; & on aura une idée de cette petite ſcene. C'eſt à M. de Lauzun à raconter, comment ce bon gouverneur méthodique, didactique dans toutes ſes actions, dit toujours qu'il veut *conſidérer*, *referer* à ſon conſeil ; comment il ſe fait de grandes affaires des petites, & à quel point il eſt heureux quand il a des affaires. Ainſi, dans les deux hémiſpheres, en exceptant Paris ſeulement, les ridicules ne doivent pas exclure l'aptitude au gouvernement ; parce que c'eſt par le caractere qu'on gouverne, & par le caractere auſſi qu'on a des ridicules.

Je devois partir de Lebanon le 7 à dix heures du matin, mais le tems fut ſi affreux que j'attendis juſqu'à une heure après midi, eſpérant toujours qu'il s'amélioreroit un peu. Enfin, il fallut ſe réſoudre à voyager par la neige fondue, la plus continuelle & la plus froide que jaie jamais eſſuyé. Le mauvais tems m'ayant fait preſſer un peu ma marche, j'arrivai à Voluntown vers cinq heures du ſoir. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce journal, de la maiſon de M. Dorrance, on ne ſera pas ſurpris que je m'y ſois retrouvé avec plaiſir. Cependant Mademoiſelle Pearce n'y étoit plus ; mais elle étoit remplacée par Mademoiſelle Dorrance la cadette, jeune fille d'une figure charmante, quoique d'une beauté moins réguliere que ſon amie. Elle a comme elle la modeſtie, la candeur & la bonté exprimées dans tous ſes traits ; mais elle a de plus une ſérénité & une gaieté qui la rendent auſſi aimable que l'autre eſt intéreſſante. Sa ſœur aînée étoit accouchée depuis mon paſſage à Voluntown ; je la vis aſſiſe dans un grand fauteuil, près du même foyer que ſa famille entouroit. Sa figure noble & impoſante, paroiſſoit encore plus altérée par le malheur que par la ſouffrance. Cependant tout ce qui l'environnoit étoit occupé de la ſoigner & de la conſoler : ſa mere, aſſiſe auprès d'elle, tenoit dans ſes bras ſon enfant ; lui ſouriroit, le careſſoit ; mais pour elle, elle avoit les yeux triſtement attachés ſur cette innocente créature, la conſidérant avec intérêt, mais ſans plaiſir ; comme ſi elle lui diſoit, *miſero paragoletto il tuo deſtin, non ſai.* * Jamais tableau

* Malheureux enfant ! tu ne ſais pas quel eſt le ſort qui t'eſt réſervé. *Metaſtaſe. Demophonte.*

plus intéreſſant & plus moral, n'exercera le pinceau de *Creuze*; ou la plume d'un poëte ſenſible. Puiſſe diſparoître du ſein de la ſociété, l'homme aſſez barbare pour laiſſer cette fille infortunée en proie à un malheur qu'il peut réparer ; & puiſſent toutes les bénédictions du Ciel ſe réunir ſur l'être aſſez juſte, aſſez généreux pour lui donner des droits plus légitimes aux noms de femme & de mere ; & lui reſtituer ainſi, tout le bonheur que la nature lui avoit deſtiné.

Mon voyage déſormais n'offre plus rien qui ſoit digne de la plus petite attention. Je couchai le lendemain à Providence, & j'arrivai le neuf à Newport ; content d'avoir vu beaucoup de choſes intéreſſantes, & de n'avoir éprouvé aucun accident ; mais penſant avec triſteſſe que le lieu où j'arrivois, après avoir fait tant de chemin, étoit encore à quinze cens lieues de celui où j'ai laiſſé mes amis, où je pourrai jouir du peu de connoiſſances que j'ai acquiſes en leur en faiſant part, où je retrouverai le bonheur, s'il en exiſte encore pour moi ; du ſeul endroit enfin, *dove da longhi errori ſpera di ripoſar.* *

---

* Je veux récompenſer ceux qui auront eu la patience d'achever la lecture de ce Journal, en mettant ſous leurs yeux le charmant morceau de *Metaſtaſe*, dont ces dernieres paroles ſont empruntées.

L'onda dal mar diviſa
Bagna la valle e il monte,
Va paſſagiera in fiume
Va prigioniera in fonte;
Mormora ſempre e geme
Fin' che non torna al mar.

Al mar dove ella nacque
Dove acquiſtò gli umori
Dove da lunghi errori
Spera di ripoſar.

En voici une traduction libre.

L'onde une fois ſéparée de l'océan, erre ſur les montagnes, ou baigne les vallées : tantôt elle voyage avec les fleuves, tantôt elle eſt retenue priſonniere dans les fontaines ; mais elle murmure & gémit ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit retournée à la mer.

A la mer ſon ſéjour natal, à la mer ſon dernier aſyle, où fatiguée de ſes longues erreurs, elle eſpere trouver enfin quelque repos.

-31653-

June, 1954

- A. Davidson -

E781
C489v.